

A L'ECOLE DU COEUR DE JESUS

PAR

A L'ECOLE DU COEUR DE JESUS
PAR
PERE GERARD DUFOUR



Claude La Colombière

Marguerite-Marie Alacoque

Éditions de l'Emmanuel

L'HISTOIRE DE DEUX SAINTS

Le vendredi 2 février 1675, en la Chapelle de la Maison Saint-Joseph à Lyon, au terme de sa troisième année de probation, un jeune religieux de la Compagnie de Jésus prononce ses vœux solennels. Claude La Colombière a tout juste trente-quatre ans ce jour-là. Il ne sait pas qu'il ne lui reste que sept ans à consacrer à l'apostolat que ses supérieurs vont lui confier. Il ignore aussi que sa vie va être marquée par la rencontre d'une sainte religieuse. C'est dans la plus parfaite obéissance que quelques jours plus tard, il prend la route de Paray-le-Monial pour succéder au Père Pierre Papon dans la charge de recteur d'un petit collège et supérieur de la communauté des jésuites.

LA RENCONTRE D'UNE SAINTE

Dès les premières journées de son séjour à Paray, le Père La Colombière va saluer les Visitandines. En tant que confesseur extraordinaire des religieuses, il rencontre au parloir la Mère de Saumaise, supérieure du monastère depuis trois ans, avec laquelle il entretiendra par la suite une correspondance suivie. Il rencontre aussi toutes les religieuses. Dès cette première visite, Marguerite-Marie perçoit une voix intérieure: « Voici celui que je t'envoie. »

Elle en a bien besoin. Il n'y a pas quatre ans qu'elle est au monastère et Jésus qui s'est fait son directeur --- tout en respectant totalement les décisions des supérieures s'est déjà manifesté à plusieurs reprises d'une façon extraordinaire. Après des lumières sur la mystère de la Passion, reçues lors de sa retraite de profession, Marguerite-Marie a été invitée à reposer longuement sur la poitrine du sauveur (27 décembre

1673). Jésus lui a révélé l'Amour sans limite de son Coeur et l'a choisie, elle, la «disciple bien-aimée de son sacré Coeur, pour manifester aux hommes cette ardente charité. L'année suivante, le Sauveur lui a enseigné la pratique de l'Heure Sainte et demandé de suppléer à l'ingratitude des pécheurs par la communion réparatrice des premiers vendredis du mois.

La Mère de Saumaise est dans la confiance. Elle sait l'attrait de Marguerite-Marie pour l'oraison, les grâces exceptionnelles dont elle est favorisée. Mais cela cadre difficilement avec l'esprit de simplicité de la Visitation. Elle ordonne à Marguerite-Marie de consulter des (personnes de doctrine)... Celles-ci condamnent son attrait pour la prière, la traitent de visionnaire et lui défendent de s'arrêter à ses inspirations. Il est facile d'imaginer le drame intérieur que vit Marguerite-Marie qui se demande si elle n'est pas victime de l'erreur du mensonge. Son divin Maître lui dit qu'il lui enverra bientôt «son fidèle serviteur auquel il voulait qu'elle manifestât selon l'intelligence qu'il lui en donnerait, tous les trésors et secrets de son sacré Coeur qu'il lui aurait confiés, parce qu'il le lui envoyait pour la rassurer sur sa voie». (Ct.143, Aut.80).

Première confession, dans ce confessionnal qui existe toujours dans la sacristie du monastère. Le Père La Colombière n'a jamais rencontré Marguerite-Marie. Il la retient longuement et lui parle comme s'il savait tout ce qui se passe en elle. Ce jour-là pourtant, notre Sainte ne dévoile aucun secret. Le Père lui demande de revenir; elle se montre réticente, elle ne le fera que par obéissance.

Peu après, le Père donne une conférence à toute la communauté. Il remarque une jeune religieuse particulièrement recueillie. Après l'entretien, il s'informe auprès de la supérieure qui nomme Marguerite-Marie, sans

faire allusion aux grâces exceptionnelles qui lui causent tant de soucis. Le Père La Colombière déclare simplement: (C'est une âme de grâce.)

La Mère de Saumaise ordonne à Marguerite-Marie de rencontrer de nouveau son confesseur. Les souvenirs qui nous en ont été conservés nous permettent de reconstituer la première partie de l'entretien:

«Mon Père, dit Marguerite-Marie, je viens par obéissance et je dois vous avouer que je le fais avec une extrême répugnance...

Ma fille, je suis bien aise de vous fournir l'occasion d'offrir à Dieu un sacrifice», répond le Père.

Marguerite-Marie réalise que Jésus vient de tenir une promesse dont elle parlera plus tard au Père Croiset [L.132]: [Jésus me promit qu'il m'enverrait son fidèle serviteur et parfait ami qui m'apprendrait à le connaître et à m'abandonner à lui sans plus de résistance. Le Père La Colombière me fit bien comprendre qu'il m'était envoyé de la part de Dieu afin que je lui découvrisse le fond de mon âme, lui ouvrant mon coeur avec tant de facilité que sans nulle préméditation je lui dis tout ce qui s'était passé en moi et toutes les grâces que j'avais reçues de mon Souverain, en la manière simple qu'il m'avait apprise, sans prendre garde que je parlais de moi; de quoi j'avais tant d'horreur que si je m'en fusse aperçue, je ne l'aurais pu faire.»

On peut encore imaginer la réponse du Père et la suite de l'échange:

«Rassurez-vous, ma Soeur. Vous n'avez rien à craindre en vous laissant conduire par cet esprit, puisqu'il ne vous détourne pas de l'obéissance. Vous devez suivre tous ses mouvements. Faites-

lui l'offrande et le sacrifice de tout votre être. Admirez la bonté infinie de Dieu qui ne s'est pas lassé de vos résistances. Recevez les messages et entretiens du Seigneur dans la plus grande humilité. Soyez continuellement en action de grâce devant tant de bonté.

Mais, mon Père, le Souverain de mon âme ne cesse de me poursuivre en tout lieu et à tout instant. Je n'arrive plus à réciter mes prières...

Contentez-vous de ce qui est obligatoire. Ajouter le chapelet lorsque vous le pourrez...

Mais, mon Père, ces marques de tendresse si grandes que je reçois de mon Bien-Aimé?

Ma Soeur, vous avez là un beau sujet de reconnaître votre indignité et d'admirer les grandes miséricordes de Dieu à votre égard» (Ct.165, Aut.81)

LES TROIS COEURS

On peut se demander pour quelles raisons le Père La Colombière a si rapidement cautionné de son autorité les voies extraordinaires par lesquelles le Seigneur conduisait Marguerite-Marie. Discernement d'autant plus surprenant qu'il allait à l'encontre du jugement des (personnes de doctrine) de Paray. Ce qui entraîne la conviction du directeur de conscience, c'est l'humilité et l'obéissance de Marguerite-Marie. Par la suite, nulle trace de fausse complaisance entre le jésuite et la visitandine qui reconnaît «je me suis cent fois étonnée qu'il ne m'abandonnait pas aussi bien que les autres: car la manière dont je traitais avec lui aurait rebuté tout autre, bien qu'il n'épargnât rien pour m'humilier et mortifier, ce qui me faisant

un grand plaisir» (Aut.81). Deux âmes d'une telle richesse ne pouvaient en user autrement!

Mais les dessins du Seigneur se précisent. Une fois que le Père vient célébrer la messe de la communauté, Notre Seigneur lui fait de grandes grâces ainsi qu'à Marguerite-Marie qui en est mystérieusement informée. Au moment de la communion Jésus lui montre son sacré Coeur comme une fournaise ardente.

Deux autres coeurs vont s'y unir et abîmer. «C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois coeurs pour toujours», dit Jésus. Ce sont les coeurs de Marguerite-Marie et du Père La Colombière. Jésus ajoute: «Cette union est pour la gloire de mon sacré Coeur. Je veux que tu lui en découvres les trésors, il en fera connaître le prix et l'utilité. Pour cela, je veux que vous soyez comme frère et soeur, également partagés de biens spirituels.»

Marguerite-Marie réagit:

*«Mais c'est un prêtre d'une si grande vertu, alors que je ne suis qu'une pauvre et chétive pécheresse!
Les richesses infinies de mon Coeur suppléeront et égaleront tout. Parle-lui seulement sans craindre. »*

Marguerite-Marie obéit. Elle communique au Père plusieurs messages de Jésus. L'humilité avec laquelle il les reçoit touche notre Sainte davantage que tous les sermons qu'elle aurait pu entendre! Marguerite-Marie à son tour sollicite un conseil: Jésus lui demande de temps à autre de communiquer des messages à telle ou telle de ses Soeurs du monastère ou à d'autres personnes, elle rédige des billets mais cela lui attire bien des humiliations... Doit-elle continuer? «Ma Soeur, répond le Père, quelque humiliation qu'il vous en doive arriver, vous ne

devez pas résister aux mouvements de cet esprit. Dites simplement ce qu'il vous inspire. Lorsque vous aurez écrit le billet, portez-le à votre supérieure et faites-en ce qu'elle vous ordonnera. Je vous commande en outre d'écrire ce qui se passe en vous.»

De nouveau, c'est de la part de Marguerite-Marie une répugnance extrême. Pendant quelque temps, elle écrit par obéissance et brûle aussitôt ce qu'elle a écrit, jusqu'à ce qu'on lui défende d'agir de la sorte...

LA GRANDE APPARITION

Parmi toutes les grâces qu'elle doit relater, la «grande apparition» de juin 1675 compte parmi les plus importantes.

Un jour de l'octave de la fête du Saint Sacrement, Marguerite-Marie est touchée d'un grand désir: rendre au divin Sauveur amour pour amour. Jésus lui montre son coeur: «Voilà ce Coeur qui a tant aimé les hommes... Je ne reçois de la plupart que des ingrátitudes.. Je te demande que le premier vendredi après l'octave du saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Coeur.»

Cette grande apparition est bien connue. Ce sur quoi on insiste généralement moins, c'est le dialogue qui s'ensuit entre Jésus et Marguerite-Marie:

«Mais, Seigneur, à qui vous adressez-vous? à une si chétive créature et à une si pauvre pécheresse que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein. Vous avez tant d'âmes généreuses pour exécuter vos desseins!...

Eh quoi! Ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit sur lesquels je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes. Donnez-moi le moyen de faire ce que vous me commandez.

Adresse-toi à mon serviteur (Père La Colombière) et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Coeur. Qu'il ne se décourage pas pour les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas, mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie entièrement de soi-même pour se confier à moi.»

«Dis-lui de ma part...» On imagine l'émotion du Père en entendant ce message du Ciel. Après avoir relaté ce récit de la grande apparition d'après les «notes de retraite» du Père La Colombière, les religieuses qui ont rédigé le «mémoire des Contemporaines» ajoutent:

«Le Père La Colombière qui avait le discernement fort juste, n'était pas un homme à croire légèrement quoi que ce soit; mais il avait des preuves trop éclatantes de la vertu solide de la personne qui lui parlait, pour craindre en ceci la moindre illusion. C'est pourquoi il s'appliqua aussitôt au ministère que Dieu venait de lui confier; et, pour s'en acquitter solidement et parfaitement, il voulut commencer par lui-même. Il se consacra donc entièrement au Sacré-Coeur de Jésus; il lui offrit tout ce qu'il crut, en lui, capable de l'honorer et de lui plaire. Les grâces extraordinaires qu'il reçut de cette pratique le confirmèrent bientôt dans l'idée qu'il avait eue de l'importance et de la solidité de cette dévotion.»

Il est hors de doute que cet «ordre de mission» venu du Ciel par l'intermédiaire de la confidente du Coeur de Jésus constitue un tournant décisif dans la vie de notre Saint religieux. Avant d'en recevoir la relation écrite, il en fut certainement avisé de vive voix peu de temps après cette grande apparition. Dans la Bulle de canonisation de sainte Marguerite-Marie nous relevons ces quelques lignes:

«Aussitôt les deux protagonistes de ce saint culte, choisis par le Seigneur lui-même, célébrèrent les premiers la fête du divin Coeur de Jésus le 21 juin de cette année 1675, ils se consacrèrent à lui, s'engagèrent à assumer les difficultés et à tout supporter pour mener à bonne fin les desseins du Seigneur.»

A propos de cette première célébration et de cette consécration, il faut dire que nous manquons de documents. Mais est-ce une raison pour mettre en doute ce qui a été constamment admis de longue date? Le dessein du Sauveur est clairement exprimé: révéler les trésors d'Amour de son Coeur. Les instruments sont désignés: une visitandine et un jésuite. Les consignes sont claires: il y aura des difficultés, mais le Coeur de Jésus est tout-puissant.

Le Père La Colombière exerce son ministère à Paray de la fin de février 1675 à la fin de septembre 1676: un peu plus de dix-huit mois seulement. Une demoiselle Paray, Mlle de Lyonne, demande un jour au Père Forest pour quelle raison on avait envoyé à Paray un homme d'un si grand mérite que le Père La Colombière. Elle reçoit cette réponse: «Mademoiselle, c'est en faveur d'une âme de choix qui avait besoin de sa conduite.» Mlle de Lyonne eut l'occasion de rencontrer Marguerite-Marie au parloir de la Visitation et... après certaines péripéties assez pittoresques, elle entra au monastère en mars 1680 et y mourut

le 22 août 1725. De cette demoiselle devenue «Soeur Marie-Rosalie», on a écrit:

«Elle ne voulut point prendre d'engagement dans le monde, parce qu'elle ne croyait aucun homme digne d'elle, et elle avait une opposition étrange à la vie religieuse. Mais la vénérable Soeur Alacoque fit savoir au Père La Colombière que Dieu la voulait en cet état. Elle y alla comme à la mort, ne croyant y pouvoir vivre plus de quinze jours. Mais Dieu la combla d'une si grande consolation intérieure qu'elle lui a duré toute sa vie.»

Le rôle du Père La Colombière auprès de Marguerite-Marie et des Visitandines n'absorbe pas toute son activité. Il s'occupe aussi des autres monastères et maisons religieuses de la ville, du collège; il s'efforce de réconcilier fidèles, prêtres et religieux qui étaient très désunis; il prêche et convertit (car Paray compte alors nombre de Calvinistes); il contribue à l'extension de l'hôpital; il confesse et dirige nombre d'âmes en quête de Dieu; il fonde une Congrégation de la Sainte Vierge où se groupent curé, nobles et bourgeois s'engageant à se distinguer par la fuite des débauches, des querelles, de l'oisiveté, par une parfaite union entre eux, par l'usage fréquent des sacrements, par la compassion envers les pauvres et par le souci de faire la paix dans leurs maisons.

LE DÉPART POUR L'ANGLETERRE

Lorsque le Père de la Chaize nomme Claude La Colombière aumônier de la duchesse d'York, Marguerite-Marie vit cette épreuve dans «une entière soumission à la volonté de Dieu qui le lui avait rendu si utile dans le temps qu'il avait été (à Paray).» Mais lorsqu'elle réfléchit-- un peu trop sans doute--- à ce départ, Jésus lui reproche:

«Eh quoi! Ne te suffis-je pas, moi qui suis ton Principe et ta Fin?»

Marguerite-Marie demande au Père, avant son départ, un dernier conseil:

«Il faut vous souvenir que Dieu demande tout de vous et qu'il ne demande rien. Il demande tout parce qu'il veut régner sur vous et en vous, comme dans un fonds qui est à lui en toutes manières, de sorte qu'il dispose de tout, que rien ne lui résiste, que tout plie, tout obéisse au moindre signe de sa volonté. Il ne demande rien de vous, parce qu'il veut faire tout en vous sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui, en qui il agit, afin que toute la gloire soit à lui et que lui seul soit connu, loué et aimé éternellement.»

Échange de bons procédés: Marguerite-Marie transmet un «message» au Père. Il tient en trois articles. Le Père le conserve précieusement et peut à la longue (il en témoigne dans ses lettres à la Mère de Saumaise) en attester l'exactitude. Ce message est important pour lui car il concerne l'attitude qu'il devra tenir durant son séjour en Angleterre:

«1) Le talent du Père La Colombière est d'amener les âmes à Dieu: c'est pourquoi les démons feront leurs efforts contre lui; même des personnes consacrées à Dieu lui feront de la peine et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses sermons pour les y conduire; mais la bonté de Dieu sera, dans ses croix, son soutien, autant qu'il se confiera en lui.

2) Il doit avoir une douceur compatissante pour les pécheurs et ne se servir de la force que lorsque Dieu le lui fera connaître.

3) *Qu'il ait un grand soin de ne jamais tirer le bien de sa source. Cette parole est courte, mais contient beaucoup de choses, dont Dieu lui donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera.»*

Admironons l'humilité du directeur de conscience qui écrit à la Mère de Saumaise en février 1678: «Je trouve votre Soeur (Marguerite-Marie) si savante et si éclairée, et d'ailleurs je suis si persuadé que Dieu se communique à elle d'une manière très particulière qu'il y aurait de la présomption à vouloir lui donner quelque conseil.» Trois mois plus tard, le Père revient sur cette confiance qu'il a en la Soeur Marguerite-Marie: «Je ne crois pas que, sans le billet où étaient les avis de la Soeur Alacoque, j'eusse jamais pu soutenir les peines que j'ai souffertes et qui ne m'ont jamais attaqué avec plus de violence que lorsque j'étais pressé et comme accablé de travail...» «J'ai reçu de cette Soeur des avis qui me servent de règle pour ma conduite et qui font le bonheur de ma vie. Dieu soit béni éternellement, qui daigne nous éclairer nous autres pauvres aveugles, par la lumière des personnes qui communiquent plus intimement avec lui.»

LE RETOUR D'ANGLETERRE

Claude La Colombière arrive à Londres le 13 octobre 1676. Il en est banni le 6 décembre 1678. Durant cette période, la correspondance entre le jésuite et la visitandine se poursuit, mais par l'intermédiaire de la Mère de Saumaise qui conservera précieusement une trentaine de lettres du Père. Au début de 1679, se rendant de Paris à Lyon, le Père La Colombière, malade, s'arrête quelques jours à Paray. Depuis l'Ascension, une nouvelle supérieure, la Mère Greyfié a remplacé la Mère de Saumaise. Elle aussi doit être rassurée. La Bulle de canonisation de sainte Marguerite-Marie résume

heureusement cette rencontre avec la nouvelle responsable du monastère:

«A cette époque, le Père La Colombière, expulsé d'Angleterre à cause de la foi, passant par Paray y trouva Mère Greyfié assez embarrassée au sujet de Marguerite-Marie et des choses si extraordinaires qui se passaient en elle. Mais, en homme d'expérience, le Père la rassura, lui faisant entendre qu'il n'avait aucun doute sur l'action de Dieu en elle. «Mais qu'importe, ajoutait-il, quand ce seraient des illusions que, pourvu que cela produise en elle les mêmes effets que font les grâces du Seigneur? Il n'y a nulle apparence à cela, parce qu'il se trouverait que le diable, en la voulant tromper, se tromperait lui-même, l'humilité, la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit des ténèbres.»

Quelques jours plus tard, le Père revient sur ces quelques jours passés à Paray: c'est dans une lettre qu'il adresse, de Lyon, à la Mère de Saumaise:

«23 mars 1679. Passant à Paray, je n'ai pu voir qu'une fois la Soeur Alacoque; mais j'ai bien eu de la consolation en cette visite. Je la trouvai extrêmement humble et soumise, dans un grand amour de la croix et du mépris. Voilà des marques de la bonté de l'esprit qui la conduit et qui n'a jamais trompé personne.»

LA MORT DE CLAUDE LA COLOMBIÈRE

En août 1681, le Père La Colombière revient à Paray pour se soigner. Il souffre beaucoup, est très affaibli, parle difficilement. Il peut cependant faire quelques visites au

monastère. Son état de santé s'aggrave: l'air de Paray ne lui convient pas, il est question de le transporter à Lyon ou à Vienne. Déjà son frère Floris, archidiacre de la primatiale de Vienne est arrivé à Paray pour l'emmener. Avertie de ce départ, Marguerite-Marie charge Mlle de Bisefranc de dire au Père de renoncer à ce voyage s'il le peut sans manquer à l'obéissance. Le Père demande des explications écrites, il reçoit un simple billet: «Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie ici.» Prévu pour le 29 janvier, le voyage est ajourné.

Claude La Colombière meurt à Paray le dimanche 15 février 1682 à 7 heures du soir. Le lendemain matin à 5 heures, Marguerite-Marie apprend la nouvelle et demande: «Priez et faites prier pour lui» Mais à 11 heures, elle déclare: «Cessez de vous affliger, invoquez-le; ne craignez rien, il est plus puissant que jamais pour vous secourir.» La Mère Greyfié s'étonne: en pareilles circonstances, Marguerite-Marie demande qu'on offre des prières et des pénitences. Notre Sainte répond avec douceur, la joie au visage: «Le Père La Colombière n'en a plus besoin; il est dans la condition de prier pour nous, bien placé qu'il est au ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré-Coeur de Notre Seigneur. Seulement, pour satisfaire à Dieu de quelques négligences dans l'amour, il a été retardé de la vision béatifique, de l'instant de sa mort, à la déposition de son corps dans la tombe.»

Dans son humilité, Marguerite-Marie tente de récupérer le billet qu'elle a envoyé au Père Claude agonisant. Mais le Père Bourguignet, supérieur de la maison des jésuites, répond qu'il donnerait plutôt toutes les archives de la maison que cet écrit prophétique.

Par la suite, Marguerite-Marie ne se privera pas de recourir à l'intercession de son saint conseiller. Elle compose de prières et

des litanies. Mais surtout elle conseille de recourir à lui pour le développement de la dévotion au Coeur de Jésus, confiée aux visitandines et aux jésuites:

«Je crois que c'est pour cela que (Jésus) avait choisi ce bienheureux ami de son Coeur, pour l'accomplissement de ce grand dessein, lequel, comme je l'espère, sera si glorieux à Dieu pour l'ardent désir qu'il a de communiquer, par ce moyen, son amour et ses grâces... Il faut s'adresser à son fidèle ami, le bon Père La Colombière, auquel il a donné un grand pouvoir et remis, pour ainsi dire, ce qui concerne cette dévotion. Je vous avoue confidemment que j'en reçois de grands secours, m'étant plus même favorable que lorsqu'il était ici-bas en terre; car, si je ne me trompe, cette dévotion du sacré Coeur l'a rendu bien puissant dans le ciel, et l'a plus élevé dans la Loire que tout ce qu'il avait pu faire au reste pendant tout le cours de sa vie.»

LA RETRAITE SPIRITUELLE

Le Père La Colombière va poursuivre son apostolat au-delà de sa mort. En 1684 est édité à Lyon le livret de la «Retraite spirituelle» qu'il a faite à Londres sept ans auparavant. Lecture en est donnée au réfectoire de la Visitation car les Soeurs estiment beaucoup leur ancien confesseur. La surprise est grande lorsque l'auditoire entend le passage suivant:

«J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse... Dieu donc s'étant ouvert à la personne qu'on a sujet de croire être selon son Coeur par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi et je l'obligeai de mettre par écrit

ce qu'elle m'avait dit, que j'ai bien voulu décrire moi-même dans le journal de mes retraites, parce que le bon Dieu veut, dans l'exécution de ce dessein, se servir de mes faibles soins.»

Suit le récit de la grande apparition. Les religieuses comprennent que quelque chose de surnaturel s'est passé dans la chapelle et que la personne ainsi favorisée n'est autre que Marguerite-Marie. Une novice, Soeur Claude-Rosalie de Farges, ose regarder sa maîtresse qui baisse les yeux et se tient dans une attitude profondément humble. Dans la récréation qui suit, elle lui déclare: «Ma chère Soeur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui et le R. Père La Colombière ne pouvait mieux vous désigner». Marguerite-Marie ne proteste pas, elle ne reprend pas la jeune novice mais se contente de répondre «qu'elle a bien lieu d'aimer son abjection».

Il est vraisemblable que cette révélation a été l'un des événements qui ont permis à Marguerite-Marie de propager plus librement la dévotion au Coeur de Jésus dans les six dernières années de sa vie, même s'il faut reconnaître que les oppositions et difficultés ne manquèrent pas. Mais Jésus lui avait promis: «Si tu crois, tu verras la puissance de mon Coeur.»

LA VISION DU 2 JUILLET 1688

On ne peut terminer cette évocation de la double mission de Marguerite-Marie et de Claude La Colombière sans rappeler la vision du 2 juillet 1688. Le 2 juillet, c'était autrefois le jour de la fête liturgique de la Visitation. Coïncidence remarquable: cette fête se célèbre aujourd'hui le 31 mai... et c'est le 31 mai 1992 que Jean-Paul II a voulu procéder à la canonisation du Père Claude

La Colombière. Nous pouvons simplement reprendre le récit de cette vision dans la Bulle de canonisation de sainte Marguerite-Marie:

«Le jour même de la Visitation..., soeur Marguerite-Marie, tandis qu'elle était en adoration devant le Saint Sacrement, vit, au milieu d'un lieu fort élevé, spacieux et admirable de beauté, le saint Coeur de Jésus rayonnant comme sur un trône de feu: d'un côté se trouvait la bienheureuse Vierge, de l'autre saint François de Sales et le Père La Colombière. Tout près apparaissaient aussi des filles de la Visitation, assistées de leurs anges gardiens.

La Reine du ciel, s'adressant aux religieuses, leur parla ainsi: «Venez, mes bien-aimées filles, approchez-vous», et leur montrant le divin Coeur: «Voilà ce précieux trésor qui vous et particulièrement manifesté, par le tendre amour que mon Fils a pour votre institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela le veut avantager de cette portion par-dessus les autres.

Et il faut que non seulement elles s'enrichissent de ce trésor, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans crainte qu'il défaille, car plus elles y prendront, plus elles y trouveront.» Puis, se tournant vers le bon Père La Colombière, cette Mère de bonté lui dit:«Pour vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor, car s'il est donné aux filles de la Visitation de la connaître et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de votre Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur».

Dans la lettre remise par Jean-Paul 11 au Père Kolvenbach, supérieur général des Jésuites, lors de son pèlerinage à Paray-le-Monial en octobre 1986, le Saint Père écrit:

J'ai désiré venir prier dans la chapelle où est vénéré le tombeau du bienheureux Claude La Colombière. Il fut le «serviteur fidèle» que, dans son amour providentiel, le Seigneur a donné comme directeur spirituel à sainte Marguerite-Marie Alacoque. C'est ainsi qu'il fut amené, le premier, à diffuser son message. En peu d'années de vie religieuse et de ministère intense, il se révéla un « fils exemplaire» de la Compagnie de Jésus à laquelle, au témoignage de sainte Marguerite-Marie elle-même, le Christ avait confié la charge de répandre le culte de son coeur divin.

Le 31 mai 1992 Jean-Paul 11 a inscrit Claude La Colombière à la longue liste des Saints.

LES GRANDES DATES DE LA VIE DE CLAUDE LA COLOMBIERE

2 février 1641: Naissance à Saint-Symphorien-d'Ozon (entre Lyon et Vienne) de Claude, troisième enfant de Bertrand La Colombière et de Marguerite Coindat.

1650: La famille s'installe à Vienne. Claude est élève des Jésuites de Lyon, trois ans au collège de Notre-Dame-de-Bon-Secours et cinq ans au collège de la Trinité.

15 octobre 1658: Claude commence son noviciat dans la Compagnie de Jésus à Avignon.

20 octobre 1660: Premiers voeux. Suivent une année de philosophie et cinq années de «régence» au collège d'Avignon. Claude prononce un panégyrique à l'occasion de la canonisation de saint François de Sales.

1666-1670: Quatre années de théologie à Paris. Pendant deux ans, Claude est précepteur des enfants de Colbert. Le 6 avril 1669, il est ordonné prêtre.

Automne 1674: Claude est professeur de rhétorique au collège de la Trinité à Lyon, puis chargé de la prédication en l'église du collège ainsi que des «Congrégations» d'élèves.

Automne 1674: «Troisième an» de noviciat à la Maison Saint-Joseph à Lyon. Vers le 18 octobre commence la grande retraite de trente jours: «A quelque prix que ce soit, il faut que Dieu soit content». Claude fait le voeu d'obéir aussi fidèlement que possible à la moindre règle de son Institut.

2 février 1675: Le Père La Colombière est admis à la profession solennelle. De mars 1675 à septembre 1676, le Père Claude est supérieur du petit collège de Paray-le-Monial. Il rencontre sainte Marguerite-Marie dont il devient le conseiller spirituel.

Automne 1676: Il est nommé «prédicateur de la Duchesse d'York à Londres.

Août 1677: Premiers symptômes de la phtisie qui devait l'emporter moins de cinq ans plus tard.

17 novembre 1678: Sous une fausse accusation, le Père La Colombière est emprisonné à King's Bench. Il est banni d'Angleterre le 6 décembre, mais son mauvais état de santé lui vaut un sursis de dix jours.

Vers le 15 janvier 1679, il est de retour à Paris. Il regagne Lyon, après une halte de dix jours à Paray-le-Monial. A deux reprises (avril et septembre) il doit se reposer à Saint-Symphorien.

Rentrée 1679: Le Père Claude devient «préfet spirituel» de seize jeunes jésuites étudiants en philosophie.

Avril 1681: Nouvelle rechute de sa maladie. Il est envoyé à Paray où il arrive en août.

Janvier 1682: Il est question de l'envoyer pour un long séjour à Vienne. Intervention de sainte Marguerite-Marie: «Notre-Seigneur m'a dit qu'il voulait le sacrifice de votre vie en ce pays».

15 février 1682 à 19 heures: Mort du Père Claude La Colombière, dans sa 42^e année. Il est inhumé le lendemain dans la chapelle du collège des Jésuites.

16 juin 1929: Béatification du Père Claude La Colombière par Pie XI.

31 mai 1992: Canonisation de Claude La Colombière par Jean-Paul II.

L'APÔTRE DU COEUR DE JÉSUS

En quel sens peut-on dire que Claude La Colombière a été «apôtre du Coeur de Jésus»? Il est vrai que ses écrits concernant cette forme de culte sont rares et qu'entre la grande apparition de juin 1675 et la mort de notre Saint il s'écoule moins de sept années, encore faut-il préciser que plus de la moitié sont affectées par la maladie. Claude n'a eu ni beaucoup de temps, ni beaucoup de possibilités pour répondre aux demandes du Sauveur. Pourtant il est considéré à juste titre comme apôtre du Coeur de Jésus!.

LE TÉMOIGNAGE OFFICIEL DE L'ÉGLISE

C'est Marguerite-Marie qui a reçu les demandes du Coeur de Jésus. Parce que Claude La Colombière l'a aidée avec zèle et sollicitude, parce qu'il a été rempli de l'Esprit Saint pour discerner la valeur du message, parce qu'il s'est entièrement soumis à la volonté de Dieu, le culte du Coeur de Jésus a pu se développer pour le plus grand bien du peuple chrétien.

C'est avec l'aide du Vénérable serviteur de Dieu, Claude La Colombière, que la sainte religieuse mena son oeuvre à bonne fin; en raison de son zèle ardent, de son admirable sollicitude pour le développement et la propagation du culte du Sacré-

Coeur de Jésus, il ne se montra pas seulement un habile directeur d'âmes, mais encore un homme plein de l'Esprit du Seigneur et le témoin en toute circonstance de la volonté de Dieu (Pie XI, 16 juin 1929).

Parmi les promoteurs de cette noble dévotion, sainte Marguerite-Marie Alacoque mérite une place toute spéciale. C'est grâce au zèle ardent de cette sainte, aidée par son directeur spirituel, le Bienheureux Claude La Colombière, que ce culte connut, à l'admiration du peuple chrétien, de très grands développements, et qu'il se distingua par ses notes particulières d'amour et de réparations, des autres formes de la piété chrétienne (Pie XI, Haurietis Aquas, 1956).

LE TÉMOIGNAGE DE MARGUERITE-MARIE

A plusieurs reprises, dans sa « Vie par elle-même » et dans ses lettres, Marguerite-Marie situe la mission de Claude La Colombière comme celle d'un réalisateur chargé de commencer une oeuvre grandiose. Lorsqu'elle relate la grande apparition, elle note:

Répondant à cela que je ne savais comment pouvoir accomplir ce que (Jésus) désirait de moi depuis tant de temps, il me dit de m'adresser à son serviteur qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. Et l'ayant fait (le Père Claude) m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais dit touchant le sacré Coeur de Jésus-Christ, et plusieurs autres choses qui le regardaient pour la gloire de Dieu. Lequel me fit trouver beaucoup de consolation dans ce saint homme, tant pour m'apprendre à correspondre à ses desseins que pour me rassurer dans les grandes craintes d'être trompée qui me faisaient gémir sans cesse (Autobiographie 93).

Le Père Croiset est un jeune jésuite avec lequel Marguerite-Marie échange une riche correspondance. c'est lui qui, prenant en quelque sorte la relève de Claude La Colombière, publie le premier livre sur la dévotion au Coeur de Jésus.

Jésus s'est servi du bon Père La Colombière pour donner commencement à la dévotion à cet adorable Coeur (L.131).

Je ne saurais empêcher de croire que si cela est vrai que cette dévotion tout aimable ait pris sa naissance dans la Visitation, elle fera son progrès par le moyen des Révérends Père Jésuites. Et je crois que c'est pour cela qu'il avait choisi ce bienheureux ami de son Coeur, pour l'accomplissement de ce grand dessein (L.132).

Il fallut lui découvrir, malgré moi, ce que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin, parce que (le P. Claude) avait été destiné pour l'exécution de ce grand dessein (L.133).

Jésus me dit que je ne savais pas qu'étant tout puissant, il pouvait faire tout ce qu'il voulait, et qu'il ne voulait point se servir en cela de puissance humaine, mais de la douce suavité de son amour, et que je ne devais rien craindre, puisqu'il suppléerait à tout ce qui manquerait de ma part, et que pour cela il s'était choisi un certain nombre de véritables amis dont il me donnerait connaissance, et le Père La Colombière fut le premier (L.135).

Dans sa retraite de janvier 1677 à Londres Claude La Colombière retranscrit les paroles de Jésus à Marguerite-Marie qui vient d'objecter son indignité à obtenir la célébration de la fête du Sacré-Coeur.

Adresse-toi à mon serviteur (Claude) et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Coeur; qu'il ne se décourage point pour les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas; mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant que se défie entièrement de soi-même pour se confier uniquement à Moi (R.135).

Avant de recopier ce témoignage de Marguerite-Marie, Claude La Colombière note qu'il a accepté de se consacrer à l'établissement de la dévotion au Coeur de Jésus.

J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse; je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un des mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est... Que ne puis-je, mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis! (R.134)

ENTRER DANS LES SENTIMENTS DU COEUR DE JESUS

Claude La Colombière est marqué par le courant spirituel de l'école Française; il connaît parfaitement l'oeuvre de saint François de Sales. Il n'a nulle peine à entrer dans les sentiments du Coeur de Jésus.

Lorsque (Jésus) était sur la terre, il ne laissait pas de goûter quelque plaisir à la vue du ciel et de la terre, dans l'entretien de sa bonne Mère et de ses amis et surtout par les mouvements admirables de son Coeur et de son esprit, qui étaient sans cesse

occupés, l'un à connaître et l'autre à aimer Dieu parfaitement. (S.20).

Méditant l'amour du Sauveur en sa Passion Claude s'étonne que Jésus ait tant souffert. Dans la prière il pose la question: la réponse qu'il reçoit correspond bien au message de la grande apparition.

N'est-ce pas trop, mon adorable Sauveur! Oui, vous répondra-t-il, c'est trop pour apaiser mon Père, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les péchés de la terre, trop pour étouffer tous les feux d'enfer; mais ce n'est pas assez pour toucher ton coeur, pour t'inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. (M.P.2).

Durant son ministère en Angleterre, la veille de la Toussaint 1678, tandis que la persécution menace les prêtres. Claude reçoit un visiteur nocturne, un franciscain, le Père Wall.

«-- Père, je suis un pauvre Mineur de saint François, qui vient chercher auprès de vous la force et le conseil du Coeur de Jésus: car nous savons partout dans le pays que vous en êtes l'apôtre.

-- Personne ne peut pénétrer les mystères de ce Coeur -- répond le P. Claude -- sans goûter au calice d'amertume où Jésus s'abreuva si pleinement à Gethsémani. Oh! si je pouvais aussi recueillir cette grâce précieuse que vos prêtre anglais sont en train de moissonner dans ce pays des croix!»

Les deux religieux se séparent à l'aube, après que le P. Wall eut célébré la messe au petit autel que Claude La Colombière avait érigé dans son oratoire. L'année suivant le P. Wall est emprisonné et martyrisé. Rendant compte de son entretien avec le Père Claude il disait:

J'avais auparavant entendu parler du fameux Jésuite. Quand je fus en sa présence, je crus avoir affaire à l'apôtre saint Jean revenu sur terre pour rallumer le divin amour au feu du Coeur de Jésus. Son attitude me parut tout à fait celle que devait avoir l'apôtre au pied de la Croix, quand la lance perça le côté de son Maître et révéla le tabernacle de son ardente charité.

Animé des sentiments de saint Jean, le P. Claude est conscient qu'il doit offrir au Seigneur un coeur débarrassé de toute faute.

Faut-il s'étonner qu'un coeur embarrassé ne puisse donner place à votre amour qui veut régner seul? Je suis sûr que quand je vous l'offrirai vide, vous ne me refuserez pas de le remplir de votre amour, d'y venir habiter Vous-Même, d'en faire un paradis terrestre et de le disposer à cette charité parfaite dont il doit brûler éternellement avec les séraphins. (M.P.2).

Claude La Colombière se montre sensible aux mépris et indifférences dont Jésus se plaignait à Marguerite-Marie:

Considérez à quoi (Jésus) s'expose en revenant... parmi les hommes? Combien de mépris, combien d'insultes est-il obligé d'essuyer tous les jours, et de mauvais chrétiens, et des infidèles? (S.20)

C'est pour Vous un séjour bien agréable que le sein d'une personne chaste et fervente: mais combien espérez-vous d'en trouver dans cette foule de chrétiens qui communient aux grandes fêtes? Pourrez-vous bien supporter la froideur de tous les autres, leur mépris, leur peu de foi et surtout l'épouvantable corruption de leur coeur? (S.20)

Partager la compassion du Coeur de Jésus en ayant le souci des pauvres, c'est un appel que Claude La Colombière adresse vigoureusement à ses auditeurs:

Hélas! mon Sauveur, est-il bien vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres? Si vous aviez été aussi insensible, que serions-nous devenus? Prenons les sentiments de ce Coeur tendre et généreux; faisons résolution d'aimer les pauvres, de retrancher quelque chose de nos plaisirs... Il y a des misères de toutes manières, informez-vous en. J'avoue qu'il y en a qui les cachent; mais la charité découvre tout, avec un peu de soin... Jésus-Christ souffre en des lieux pires que des étables; vos chevaux, s'il m'est permis de la dire, sont incomparablement mieux que lui (M.P.2).

COMMUNION REPARATRICE ET PARDON

Instituer une fête nouvelle dans l'Église ne se fait pas en un jour. Claude suscite un «premier commencement» à la dévotion nouvelle en conseillant la communion réparatrice du vendredi après l'octave du Saint Sacrement, comme en témoignent les deux extraits de ses lettres, l'une adressée à sa soeur Visitandine, l'autre à des religieuses anglaises.

Je vous conseille de communier le lendemain de l'octave du Saint Sacrement, pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers Jésus-Christ, durant tout le temps qu'il aura été exposé sur les autels dans tout le monde chrétien. Cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire, laquelle m'a assuré que tous ceux qui donneraient à Notre Seigneur cette marque de leur amour en retireraient de grands fruits. Tâchez de porter doucement vos amies à la même chose. J'espère que plusieurs communautés

commenceront cette année à faire cette dévotion pour continuer toujours ensuite. (L.5).

Si votre Révérende Mère trouve bon que vous receviez Notre Seigneur le lendemain de l'octave du saint Sacrement pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers le corps adorable de Jésus-Christ, durant tout le temps de l'octave qu'il aura été exposé sur les autels, je serais bien aise que vous pratiquassiez cette dévotion et que vous le fissiez ensuite toute votre vie, quand on vous le permettra. J'espère que vous retirerez de grands fruits de cette communion. (L.89).

En méditant la «patience de Jésus souffrant» le P. Claude trouve dans le Coeur de Jésus la parfaite école du pardon.

Que le Coeur de Jésus-Christ soit notre école. Faisons-y notre séjour durant ce carême. Étudions-en les mouvements et tâchons d'y conformer le nôtre. Oui, divin Jésus, je veux m'y loger, verser tout mon fiel dans ce Coeur; il l'aura bientôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite. Là je m'exercerai au silence, à la résignation à votre divine volonté, à une constance invincible. Je m'en vais faire tous les jours des prières pour vous remercier de mes croix et pour vous demander pardon pour ceux qui me persécutent. Je m'en vais travailler tout de bon à acquérir cette patience. Je sais que ce n'est pas l'ouvrage d'un jour; mais il suffit que je sache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prières. ô doux Jésus Vous les avez offertes pour vos ennemis, ne me les refusez pas, à moi qui souhaite de vous aimer, d'aimer même la croix et mes ennemis pour l'amour de vous. (M.P.3).

L'OFFRANDE AU SACRÉ-COEUR

Peu importe que les biographes ne soient pas d'accord sur la date de l'Offrande au Sacré-Coeur. En quelques pages admirables Claude La Colombière explique le sens de cette offrande faite pour honorer le Coeur de Jésus et réparer les outrages et ingrattitudes dont il est victime. La prière qui termine ces pages est remarquable de confiance, d'humilité et d'abandon. La seule chose qui compte: entrer dans le Coeur de Jésus, se laisser enflammer de son divin Amour.

Cette offrande se fait pour honorer ce Divin Coeur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et la retraite de toutes les âmes saintes.

Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont: premièrement un amour très ardent de Dieu, son Père, joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais; secondement, une patience infinie dans les maux, une contrition et une douleur extrême pour les péchés dont il s'était chargé, la confiance d'un fils très tendre alliée avec la confusion d'un très grand pécheur; troisièmement une compassion très sensible pour nos misères, un amour immense, malgré ces mêmes misères et nonobstant tous ces mouvements dont chacun était au plus haut point qu'il pût être, une égalité inaltérable causée par une conformité si parfaite à la volonté de Dieu, qu'il ne pouvait être troublé par aucun événement, quelque contraire qu'il parût à son zèle, à son humilité, à son amour même et à toutes les autres dispositions où il était.

Ce Coeur est encore, autant qu'il le peut être, dans les mêmes sentiments et, surtout, toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ouvert pour répandre sur eux toute sorte de

grâce et de bénédictions, toujours touché de nos maux, toujours pressé du désir de nous faire part de ses trésors et de se donner lui-même à nous, toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure, de paradis dès cette vie.

Pour tout cela il ne trouve dans le coeur des hommes que dureté, qu'oubli, que mépris, qu'ingratitude: il aime, et il n'est point aimé, et on ne connaît pas même son amour, parce qu'on ne daigne pas recevoir les dons par où il voudrait le témoigner, ni écouter les tendres et secrètes déclarations qu'il en voudrait faire à notre coeur.

Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitude, ô très adorable et très aimable, Coeur de mon aimable Jésus, et pour éviter autant qu'il est en mon pouvoir de tomber dans un semblable malheur, je vous offre mon coeur, avec tous les mouvements dont il est capable, je me donne tout entier à vous; et, dès cette heure, je proteste très sincèrement, ce me semble, que je désire m'oublier moi-même et tout ce qui peut avoir du rapport avec moi, pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce Divin Coeur que vous avez la bonté de m'ouvrir, et où je souhaite entrer pour y vivre et mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et embrasé de votre amour. J'offre à ce Coeur tout le mérite, toute la satisfaction de toutes les messes, de toutes les prières, de toutes les actions de mortification, de toutes les pratiques religieuses de toutes les actions de zèle, d'humilité, d'obéissance et toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Non seulement tout cela sera pour honorer le Coeur de Jésus et ses admirables dispositions, mais encore je le prie très humblement d'accepter la donation entière que je lui en fais, d'en disposer en la manière qu'il lui plaira et en faveur de qui il lui plaira; et comme j'ai déjà cédé aux saintes âmes qui sont dans le purgatoire tout ce qu'il y a dans mes actions capable de

satisfaire la justice divine, je désire que cela leur soit distribué selon le bon plaisir du Coeur de Jésus...

Sacré Coeur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez donné le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à bout sans une grande lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous. Faites en moi votre volonté, Seigneur; je m'y oppose, je la sens bien; mais je voudrais bien, ce me semble, ne m'y opposer pas. C'est à vous à tout faire, divin Coeur de Jésus-Christ; vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint; cela me paraît plus clair que le jour; mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection

« SANS RESERVE »

En 1573 un édit retire à la famille La Colombière les titres et privilèges de noblesse. Le notaire de Saint-Symphorien-d'Ozon conserve néanmoins les armes de sa famille: un blason d'azur à trois colombes blanches avec la devise « Sans réserve ».

Cette devise exprime parfaitement la générosité d'un homme qui se livre corps et âme à une noble cause: le service de Dieu. Au début de la 2^e semaine des Exercices Spirituels, avant d'inviter le retraitant à contempler longuement la vie du «roi éternel», saint Ignace lui demande de méditer l'appel de ce roi: « Ma volonté est de conquérir le monde entier et tous les ennemis et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. C'est

pourquoi qui voudra venir avec moi doit peiner avec moi pour que, me suivant dans la peine, il me suive aussi dans la gloire.»

Après tant d'autres serviteurs fidèles, Claude La Colombière entend cet appel, un appel qui vient du Coeur de Dieu, et décide de lui donner une réponse radicale, «sans réserve». Au coeur de cet engagement nous retrouvons la personne du Sauveur comme en témoignent les dernières lignes de deux lettres adressées par le Père à sa soeur Visitandine:

Je prie Notre Seigneur qu'il fortifie votre coeur et qu'il le remplisse tellement de son amour que vous n'aimiez que lui tout seul, et ne désiriez d'être aimée que de lui seul. (L.2).

Priez Dieu pour que nous aimions tous Jésus-Christ sur toutes choses et que nous n'aimions que lui en toutes chose.(L.6).

JE VEUX ME FAIRE SAINT

Méditant l'exemple du vieillard Siméon, Claude La Colombière constate: Il y a peu de véritables saints; mais il y en a pourtant et il y en a eu en tout temps. (R.23)

Répondre parfaitement à l'invitation du Roi du Ciel est exigeant. Pourtant, considérant l'attitude de Jésus au cours de la nuit d'outrages qui suit son arrestation, Claude La Colombière envisage une forme de sainteté qui sera un secret entre Dieu et lui.

Qu'il est digne d'une âme chrétienne de souffrir une confusion qu'on pourrait éviter et de se contenter d'avoir Dieu seul pour témoin d'une vérité qui nous est avantageuse! Mon Dieu, je veux me faire saint entre vous et moi. (R.74).

On reconnaît dans ces lignes l'écho de la prière inspirée par saint Ignace au début de la 2^e semaine des Exercices: «Je souhaite et je désire... pourvu que ce soit pour votre plus grande gloire, vous imiter en subissant tous les outrages, tous opprobres et toute pauvreté, aussi bien effective que spirituelle, si votre Majesté veut me choisir et me recevoir en cet état.» Paradoxalement cette vie d'humilité est un honneur!

Je me trouve élevé au-dessus de tous les rois de la terre par l'honneur que j'ai d'être à Dieu. Il me semble que je sens qu'il vaut mieux le connaître et l'aimer que de régner; et, quoique j'aie quelquefois des pensées d'ambition et de vaine gloire, il est certain que toute la gloire du monde, séparée de la connaissance et de l'amour de Dieu, ne me tenterait pas. Je porte une extrême compassion à tous ceux qui ne se contentent pas de Dieu. (J.S.139).

Cette option pour la sainteté dépasse les forces humaines. Mais pour qui la poursuit la grâce de Dieu est toujours assurée:

Faites, une fois pour toutes, connaître au monde que vous le méprisez et que vous le renoncez, et vous verrez bientôt qu'avec la grâce de Notre Seigneur rien n'est impossible à une âme qui a un peu d'amour pour Dieu.(L.121.).

LES RAISONS DE SE DONNER SANS RESERVE

Décider de tout donner suppose mûre réflexion. Claude La Colombière n'est pas homme à s'engager à la légère. Nous pouvons retrouver dans ses notes de retraites et dans ses lettres les principales raisons qui l'ont conduit à ce choix.

Dieu est préférable à tout le reste. L'homme qui a découvert un trésor vend tout ce qu'il possède... Peut-on songer à l'amour des créatures quand on prétend à celui de Dieu? (L.55).

C'est un si grand bien que de ne posséder plus que Dieu et d'être privé de tous les plaisirs qu'on doit compter parmi nos avantages toutes les pertes qui nous mettent en cet état. (L.13)

Joseph La Colombière, frère de Claude, part en mission au Canada. Faut-il s'attrister de la séparation?

Dans le dessein qu'il a de se donner tout à Dieu, je suis ravi d'être le premier qu'il oublie. Je prie Notre Seigneur qu'il lui fasse la grâce d'oublier tout, jusqu'à soi-même. Quand on a commencé à goûter Dieu comme il fait, il reste dans le coeur peu de place pour les créatures; il en reste même peu dans le souvenir. Tout est occupé, car c'est lui qui remplit tout. (L.8)

Le grand motif de se donner à Dieu sans réserve c'est l'amour prévenant du Seigneur qui appelle l'amour en retour. Ce que Saint Ignace appelle «troisième degré d'humilité» consiste à retrancher de son coeur jusqu'aux mauvaises inclinations et à aimer tout ce que le monde hait. Qui peut consentir à une telle perspective?

Dieu m'a trop aimé pour me ménager désormais avec lui; cette seule pensée me fait horreur. Qui! n'être pas tout à Dieu, après la miséricorde dont il a usé envers moi? Me réserver quelque chose, après tout ce que j'ai reçu de lui? Jamais mon coeur ne consentira à prendre ce parti. (R.37)

La contemplation pour parvenir à l'amour termine les Exercices Spirituels. Voici comment Claude La Colombière en rend compte, avec générosité et humilité:

A la méditation de l'amour de Dieu j'ai été fort touché à la vue des biens que j'ai reçus de Dieu depuis le premier moment de ma vie jusqu'ici. Quelle bonté! Quel soin! Quelle providence, et pour le corps et pour l'âme! Quelle patience! Quelle douceur! Certainement je n'ai pas eu de peine à me donner tout à lui, ou du moins à désirer de tout mon coeur d'être à lui; car je n'ose encore me flatter d'avoir bien fait le sacrifice; l'expérience seule est capable de m'assurer sur ce point. La vérité est que je me croirais le plus ingrat, le plus malheureux de tous les hommes, si je me réservais quoi que ce soit. Je vois qu'il faut absolument que je sois à lui et je ne pourrais jamais consentir à aucun partage. Mais il faudra voir si, dans la pratique, j'aurai assez de force et de constance pour soutenir ce beau sentiment. Je suis bien faible; il est impossible que je le fasse par moi-même: je touche cette vérité. Si je suis fidèle, mon Dieu, vous en aurez toute la gloire; et je ne sais comment il se pourrait faire que je m'en attribuassee quelque chose: il faudrait bien m'oublier.(R.71)

REPUGNANCES, PEURS, REGRETS

Une des manières de se donner sans réserve est d'embrasser la vie religieuse. La vocation de Mlle de Lyonne, aidée par la douce obstination de sainte Marguerite-Marie, est assez extraordinaire puisque cette personne n'éprouve aucun attrait pour le cloître. Mme de Lyonne s'oppose au départ de sa fille, ce qui amène le Père La Colombière à cette confidence:

Vous trouvez étrange que votre fille embrasse un état pour lequel elle n'a pas trop d'inclination. Mais il me semble que l'on n'a jamais trop d'inclination pour la croix. Je sais que j'avais une terrible aversion de la vie à laquelle je me suis engagé,

lorsque je me fis religieux: et je n'ai guère vu de personne qui ne fit ce pas avec d'étranges répugnances. (L.70).

De son côté Mlle de Lyonne hésite. Le Père lui demande de faire taire ses répugnances.

Si vous avez envie de vous donner à Notre Seigneur, faites-le, comme de vous-même et par le seul désir de lui sacrifier tout ce que vous aimez le plus.

Il me semble aussi qu'il ne sert de rien de faire savoir les répugnances que vous y sentez, parce que le monde n'est guère capable de concevoir qu'on doit passer par-dessus tous les sentiments de la nature pour être à Dieu sans réserve. Ces desseins, qu'on forme sans peine. Plus le démon s'efforce de les traverser, plus on en doit attendre de gloire pour Dieu. (L.73).

La peur de s'en remettre entièrement à l'action divine serait justifiée s'il n'y avait la grâce pour débarrasser de toute appréhension.

J'ai commencé, ce me semble (ma retraite), avec une volonté assez déterminée, par la grâce de Dieu, à suivre tous les mouvements du Saint Esprit, et sans aucune attache pour me faire appréhender d'être à Dieu sans réserve. (R.1).

La perspective de la mort «en service commandé» ne constitue pas davantage un épouvantail.

Le pis qui puisse arriver, c'est de mourir en servant Dieu et le prochain, je ne vois pas que cela doive faire peur à personne. La santé et la vie me sont pour le moins indifférents; mais la maladie ou la mort, lorsqu'elles m'arriveront pour avoir

travaillé au salut des âmes, me seront très agréables et très précieuses. (R.46)

D'une manière habituelle Claude La Colombière est tellement rempli de confiance en Dieu qu'il rejette toute peur. Il confie à une religieuse: «Je ne puis pardonner un moment d'inquiétude à une servante de Jésus-Christ.» Il écrit dans ses notes de retraite:

Un homme à qui Dieu donne un véritable désir de le servir ne se doit troubler de rien. (R.12)

Une Visitandine est tentée de se laisser abattre en constatant que certaines de ses Soeurs, ferventes, se laissent aller à la crainte et au scrupule. L'engagement de servir Dieu sans réserve suppose une grande vigilance, répond le Père, car l'amour de Dieu n'est jamais satisfait. Mais si cette «crainte» devient inquiétude, ce n'est plus une vertu!

Il faut servir Dieu de tout son coeur, ne rien oublier pour s'empêcher de l'offenser; mais il faut faire tout cela avec joie, avec un coeur libre et plein de confiance, malgré toutes les faiblesses que l'on sent et les fautes que l'on fait... La véritable vertu anime, encourage, demande toujours à s'avancer; elle trouve qu'elle ne fait rien et elle a raison; mais elle ne perd pas pour cela la paix intérieure. (L.74)

La seule crainte que l'on peut conserver concerne les mouvements du coeur qui ne seraient pas pour Dieu.

Il faut être toute à Dieu, sans réserve, et appréhender, comme la mort, tous les mouvements de votre coeur qui ne vont pas droit à lui. Quel malheur de perdre des larmes pour un autre sujet que pour lui témoigner votre amour, des larmes, dis-je, qui sont si précieuses et dont une seule peut, avec sa grâce, éteindre

toutes les flammes que vos péchés ont méritées dans l'autre vie.(L.131)

PAS DE DEMI-MESURES

Le grand obstacle à un don sans réserve, c'est la tiédeur avec ce qu'elle sous-entend de compromissions, de recherche de soi. Le Père Claude La Colombière n'est pas tendre pour des consacrés qui se laissent aller à cette dérive.

J'aimerais mieux avoir à convertir un grand pécheur qu'une personne religieuse qui s'est laissée tomber dans la tiédeur. C'est quasi un mal sans remède. J'en vois peu qui en reviennent; et l'âge, qui guérit les autres défauts de la nature, ne fait qu'augmenter celui-ci. (L.4).

Le Père poursuit aussi inexorablement la lenteur et la pusillanimité dont il donne les principaux signes:

Vous le connaîtrez à ces marques: Si vous êtes tentée de différer ce que vous êtes obligée de faire, ou ce que vous avez résolu de faire; si vous vous laissez, quand vous avez une fois commencé quelque chose de bien; si vous changez souvent de méthode, de pratique de dévotion; si vous vous imaginez qu'il y a quelque chose au-dessus de vous et qu'il faut laisser pour les grandes saintes; si vous omettez de faire quelque chose par respect humain, de peur de passer pour meilleure que vous n'êtes; de peur d'importuner les supérieures, de peur qu'il ne semble qu'on veuille condamner les autres, de peur de les mortifier; si vous n'avez pas la dernière sincérité à l'égard des personnes à qui vous devez dire votre intérieur; si vous vous persuadez que vous devez vous contenter d'une ferveur médiocre; si vous vous mettez dans l'esprit qu'il y a des choses

petites dans l'obéissance, et qu'une parole n'est rien, qu'on peut attendre un moment, faire un point, etc. (L.74).

Le remède ne pourra être que l'attitude radicalement opposée:

Le remède, c'est de ne se rien pardonner; de n'écouter nulle répugnance; de chercher perpétuellement à se vaincre; d'être bien convaincue que c'est une grande raison pour faire une chose, d'y sentir quelque difficulté, et, pour ne la pas faire, d'y avoir de l'inclination, supposé toujours qu'on ne fasse rien contre l'obéissance. (L.74)

LE PRIX A PAYER POUR ETRE A DIEU SANS RESERVE

«C'est quelque chose de si grand et de si précieux que la sainteté qu'on ne saurait l'acheter trop chèrement.» Cette affirmation de Claude La Colombière (R.39) se retrouve au commencement et à la fin de sa retraite de Troisième An:

Quand on veut être à Dieu à quelque prix que ce soit, il est aisé à comprendre comment on désire les plus étranges moyens, lorsqu'ils paraissent les plus sûrs (R.3) A quelque prix que ce soit, il faut que Dieu soit content (J.S.76)

Parmi les moyens d'être à Dieu plus sûrement, Claude La Colombière prononce, au cours de sa retraite, un vœu par lequel il s'oblige à observer les Constitutions et les règles de son Institut. Parmi les motifs de cette démarche citons-en deux:

2- Pour rompre tout d'un coup les chaînes de l'amour-propre, et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre, laquelle espérance me semble toujours vivre dans le cœur, dans quelque état présent de mortification qu'on puisse être.

7- Pour faire de mon côté tout ce qui est en mon pouvoir pour être à Dieu sans réserve, pour détacher mon coeur de toutes les créatures, et l'aimer de toutes mes forces, du moins d'un amour effectif.

Cette offrande sans réserve se réalise dans le temps. Plus on avance et plus on mesure le chemin à parcourir...

Je remarque qu'il y a bien des pas à faire pour arriver à la sainteté, et qu'à chaque pas qu'on fait on croit que c'est (beaucoup avancer) que de le faire; et, après qu'on l'a fait, on trouve que ce n'est rien, et qu'on n'a pas encore commencé. Un homme qui va quitter le monde regarde cette action comme une chose après quoi il ne restera plus rien à faire. Mais quand il se trouve dans la (vie religieuse), avec toutes ses passions, qu'il a simplement changé les objets, et qu'il est mondain hors du monde, il s'aperçoit qu'il est bien loin de son compte. Il se présente donc un autre pas à faire qui est de se détacher des objets dont on n'est pas entièrement détaché par son état, de retirer du monde jusqu'à son coeur et de n'avoir de l'amour pour aucune chose créée. C'est bien autre chose que de quitter le monde et se faire religieux. Quand cela est fait, il y a encore un pas à faire, qui est de se détacher de soi-même, de ne chercher que Dieu dans Dieu même, non seulement de ne chercher dans la sainteté nul intérêt temporel, ce qui serait une imperfection grossière, mais de n'y chercher pas même nos intérêts spirituels, de n'y chercher que le pur intérêt de Dieu. Pour en venir là, mon Dieu, il faut que vous travailliez fortement vous-même. (R.17)

Le Seigneur demande le coeur tout entier, c'est un Époux jaloux. Le Père le rappelle à Mlle de Lyonne:

Aimez bien votre nouvel Époux crucifié; notre coeur est bien petit pour l'aimer autant qu'il le mérite. Employez-le du moins tout entier et ne lui souffrez aucun mouvement volontaire qui ne soit d'amour pour Jésus en croix. (L.66).

Vous vous êtes consacrée au plus aimable de tous les Époux; mais souvenez-vous qu'il est aussi le plus jaloux et qu'il ne pourrait pas souffrir dans votre coeur la moindre attache à quoi que ce soit. (L.53)

Soyez disposée à tout; ayez une ferme confiance qu'en quelque état qu'il plaise à Dieu de vous mettre, il ne manquera jamais de vous y donner de grands secours. Vous êtes à lui; il vous regarde désormais comme son bien qu'il a intérêt de conserver; et ainsi, pourvu que vous ne vous donniez point à un autre, il ne permettra pas qu'il vous arrive rien qui puisse vous nuire et que vous ne puissiez au contraire tourner à votre avantage, si vous le voulez. (L.53)

L'oubli de soi: voilà qui résume tout. Pour parvenir à ce sommet, il faut que Dieu s'en mêle. Parfois c'est douloureux! C'est ce que Claude La Colombière, malade, confie à Marguerite-Marie:

Je ne puis parvenir à cet oubli de moi-même, ce qui me doit donner entrée dans le Coeur de Jésus-Christ, d'où je suis par conséquent bien éloigné. Je vois bien que, si Dieu n'a pitié de moi, je mourrai fort imparfait. Ce serait pour moi une grande douceur, si je pouvais enfin, après tant de temps passé dans la vie religieuse, découvrir par quel moyen je pourrai acquérir un entier oubli de moi-même. Demandez pour moi à notre bon Maître que je ne fasse rien contre sa volonté qu'en tout le reste il dispose de moi selon son bon plaisir. Remerciez-le, s'il vous plaît, de l'état où il m'a mis. La maladie était pour moi une

chose absolument nécessaire; sans cela je ne sains ce que je serais devenu; je suis persuadé que c'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercées sur moi. (L.50)

LA RECOMPENSE DU DON SANS RÉSERVE

Claude La Colombière confiait à une Ursuline; «Pour être heureuse en cette vie et en l'autre, et pour servir Dieu comme il mérite, il faut être à Dieu sans réserve.» Ceci pourrait apparaître comme une recherche de bonheur personnel; mais parmi les raisons de choisir le troisième degré d'humilité (dont nous avons parlé plus haut), Claude La Colombière note:

Pour faire beaucoup pour Dieu, il faut être tout à lui; pour peu que vous retranchiez, vous devenez peu propre à faire de grandes choses pour le prochain. (R.37)

Finalement la grande récompense promise au détachement, c'est Dieu lui-même. A Marguerite-Marie qui venait de se donner entièrement au Seigneur par testament, Jésus répondait: «Je te constitue héritière de mon Coeur et de tous ses trésors pour le temps et l'éternité.» Claude La Colombière ouvre de semblables perspectives à sa soeur Visitandine et à Mlle de Lyonne:

Il faudrait être bien malheureux pour ne trouver pas son compte avec un aussi bon Maître que celui à qui vous vous êtes donnée. Votre bonheur croîtra à mesure que vous détacherez davantage votre coeur de toutes les choses du monde pour le lui consacrer tout entier. (L.1)

Combattez généreusement, Mademoiselle; une si grande couronne vous attend, laquelle mérite bien tout ce que vous

souffrirez à la mériter. Il s'agit de donner à votre Époux la dernière marque, ou plutôt la première marque de votre amour; car, à vrai dire, on n'a point encore témoigné qu'on aime Jésus-Christ tout de bon, qu'on ne lui ait donné tout ce qu'on peut lui donner. Je me réjouis avec vous de la miséricorde qu'il vous fait de vous appeler à son service et du désir qu'il a de vous posséder tout entière; c'est-à-dire, qu'à son tour il se donnera tout à vous sans réserve, ce qui est un trésor que nulle créature ne peut mériter et qui égale notre bonheur de cette vie à celui des anges. (L.60)

LE PARFAIT AMI

«Mon parfait ami», c'est ainsi que Jésus présente Claude La Colombière à Marguerite-Marie, ajoutant qu'il reconnaît aussi en lui un fidèle serviteur. Les deux expressions ne sont pas sans rapports: comment servir fidèlement un Maître qu'on n'aime pas? Comment aimer quelqu'un sans vouloir lui rendre quelque service? Le Coeur de Jésus a toujours l'initiative de l'amour. Le coeur humain, s'il accepte cette familiarité, devient capable d'attirer d'autres coeurs à l'amour divin. Jésus disait à Marguerite-Marie: «Je veux que tu me serves d'instrument pour attirer des coeurs à mon amour».

Claude La Colombière se laisse séduire par les avances divines. Il est bien dommage que le vocabulaire de l'amour soit à ce point galvaudé que le moindre mot n'apparaisse accompagné d'images équivoques. Ceci nous empêche de retranscrire telle quelle une page admirable du sermon pour la Fête-Dieu où le Père veut magnifier l'amour de Jésus pour les hommes dans la sainte Eucharistie. Pour s'en expliquer il compare la simple amitié et l'amour.

L'amitié est un amour plus doux, plus tranquille, plus modéré. L'amour ne garde nulles mesures, ne se nourrit que d'excès, il va jusqu'à sortir de soi (l'extase, au sens propre). Celui qui aime d'amitié se plaît en la compagnie de son ami, le revoit toujours avec joie. Celui qui aime d'amour ne peut plus s'éloigner de la personne qu'il aime. S'absente-t-elle, il languit. Si elle est là, il est muet, hors de soi. Celui qui aime d'amour donne tout, il oublie ses intérêts propres, il s'oublie et se consume lui-même pour son amour.

De cette analyse le Père Claude La Colombière déduit une définition de l'amour: une passion qui nous fait vivre dans un autre et pour un autre: dans un autre, par le désir ardent et continué qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion; pour un autre, par le zèle avec lequel on s'emploie sans cesse, on se sacrifie même pour cet objet.

En prononçant ces paroles, Claude La Colombière décrit le lien très fort qui l'unit à son Seigneur...

UN COEUR SANS PARTAGE

«Tu aimeras le Seigneur de tout ton coeur, de toutes tes forces.» Dieu est capable d'aimer chacun de ses enfants d'une affection unique au monde. Le coeur humain n'a pas cette capacité. Il doit se concentrer sur l'Essentiel. C'est ce que suggère par exemple la conclusion d'une lettre à une religieuse anglaise:

Adieu, ma très chère Soeur dans le Coeur de Jésus-Christ. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne sa paix et son amour et qu'il vous détache tellement de vous-même que vous ne vous occupiez plus que de lui seul, sans songer si vous êtes encore au monde. (L.90)

La méditation de la vie caché de Jésus à Nazareth montre que le véritable amour ne se traduit pas nécessairement par des actions extraordinaires.

Je me suis senti extrêmement porté à m'appliquer désormais à faire les plus petites choses avec de grandes intentions, à pratiquer souvent dans le secret du coeur des actes des plus parfaites vertus d'anéantissement devant Dieu, de désir de procurer sa gloire, de confiance, d'amour, de résignation et de sacrifice parfait. Cela se peut faire partout, lors même qu'on ne fait rien. (R.28)

La recherche de vaine gloire peut entraver cet élan, aussi Claude La Colombière ne recule-t-il pas devant les sacrifices nécessaires. Avant de s'engager par voeu à obéir fidèlement à la moindre règle de son institut, il écrit:

J'ai résolu d'être de ceux qui veulent guérir à quelque prix que ce soit. Et comme j'ai bien reconnu que ma passion dominant est le désir de la vaine gloire, j'ai fait un ferme propos de n'omettre aucune humiliation de toutes celles que je puis me procurer... Dieu n'exige cela de nous que par amitié; nous nous attachons à cet exercice, comme un bon ami s'applique en toute rencontre à plaire à son ami. (R.36)

Cette radicalité de sa réponse à l'amour de Dieu invite le Père Claude La Colombière à la plus grande réserve face aux amitiés humaines. D'où ces lignes étonnantes de son journal spirituel:

Je me suis senti porté à imiter la simplicité de Dieu en mes affections, n'aimant que Dieu seul, ne recevant en moi que ce seul amour; et cela est aisé puisque je trouve en Dieu tout ce que je puis aimer ailleurs; et ainsi mon amour sera, comme l'Écriture dit de Dieu: Saint, unique et multiple.

Mais mes amis, ils m'aiment, je les aime; vous le voyez et je le sens. Mon Dieu! seul bon, seul aimable! Faut-il vous les sacrifier puisque vous me voulez tout à vous? Je le ferai, ce sacrifice, qui me coûtera plus cher que le premier que je vous fis quittant père et mère. Je le fais donc ce sacrifice, et je le fait de bon coeur, puisque vous me défendez de donner part à mon amitié à aucune créature. Agréez-le, ce sacrifice si rude.

Mais en échange, mon divin Sauveur, soyez leur ami. Comme vous voulez me tenir leur place, soyez leur à ma place; je vous ferai ressouvenir d'eux tous les jours dans mes prières, et de ce que vous leur devez en me promettant de vous substituer à ma place. Heureux, s'ils profitent de cet avantage!... Soyez donc leur ami, Jésus le seul et véritable ami! soyez le mien, puisque nous m'ordonnez d'être le vôtre. (J.S.117)

JESUS, LE VÉRITABLE AMI

Le Père Claude La Colombière médite l'exemple de saint Jean en qui il voit l'ami de Jésus-Christ. Il remarque la fragilité des amitiés humaines: «On s'attache à des amis qui n'en sont pas capables, qui sont occupés de passions, remplis de désirs vains et ardents, qui sont attachés à leurs sentiments et leurs intérêts, qui ne cherchent que la gloire et la réputation, qui sont prêts de tout sacrifier au moindre intérêt ou de vanité ou d'avarice....» La réflexion se termine par une admirable prière:

Jésus, vous êtes le seul et véritable ami. Vous prenez part à tous mes maux, vous vous en chargez, vous savez le secret de me les tourner en bien, vous m'écoutez avec bonté, lorsque je vous raconte mes afflictions, et vous ne manquez jamais de les adoucir. Je vous trouve toujours et en tout lieu; vous ne vous

éloignez jamais; et si je suis obligé de changer de demeure, je ne laisse pas de vous trouver où je vais. Vous ne vous ennuyez jamais de m'entendre; vous ne vous laissez jamais de me faire du bien. Je suis assuré d'être aimé, si je vous aime. Vous n'avez que faire de mes biens, et vous ne vous appauvrissez point en me communiquant les vôtres. Quelque misérable que je sois, un plus noble, un plus bel esprit, un plus saint même ne m'enlèvera point votre amitié; et la mort qui nous arrache à tous les autres amis, me doit réunir avec vous. Toutes les disgrâces de l'âge ou de la fortune ne peuvent vous détacher de moi; au contraire, je ne jouis jamais de vous plus pleinement, vous ne serez jamais plus proche que lorsque tout me sera le plus contraire. Vous souffrez mes défauts avec une patience admirable; mes infidélités mêmes, mes ingratitude ne vous blessent point tellement que vous ne soyez toujours prêt à revenir, si je veux.
(R.C.39)

UN AMOUR PARTOUT PRESENT

Celui qui aime d'amour ne peut s'éloigner de la présence de celui qu'il aime. Les distances géographiques ne nous éloignent pas de Dieu: Arrivé depuis peu en Angleterre, le Père constate:

Ici, on ne trouve point de Filles de Sainte-Marie et beaucoup moins de Soeurs Alacoque; mais on trouve Dieu partout quand on le cherche et on ne le trouve pas moins aimable à Londres qu'à Paray.(L.21)

La mobilité et les changements de ministère ne sont donc en aucun cas un obstacle à cet amour de Dieu. Si le déracinement est pénible, nous sommes toujours «accompagnés».

Un moyen excellent pour détacher son cœur de toutes choses, c'est de changer souvent de lieu et d'emploi; on s'attache insensiblement, et on prend racine, ce qui paraît à la peine qu'on sent à la séparation. C'est une espèce de mort de sortir d'un lieu où l'on est connu et où l'on a quelques amis. Ce qui me fera toujours supporter cette séparation sans trouble, c'est la pensée que Dieu m'accompagnera partout, et que je trouverai le même Seigneur où je dois me rendre; à cet égard je ne change point. C'est ce même Dieu que je prie ici, qui me connaît, qui m'aime et que je veux aimer uniquement. (J.S.118)

Vivre constamment sous le «regard» de Dieu est sûrement un moyen de sanctification.

Dieu est au milieu de nous, ou plutôt nous sommes au milieu de lui; partout où nous sommes, il nous voit, il nous touche: à l'oraïson, au travail, à la table, à la conversation. Nous n'y pensons pas; car comment ferions-nous nos actions, avec quelle ferveur, avec quelle dévotion! Si lorsque je m'occupe dans mon étude, à ma prière, dans quelque autre emploi, je croyais qu'un supérieur me voit de quelque endroit où il est caché! Faisons souvent des actes de foi; disons souvent: Dieu me regarde, il est ici présent. Ne faire jamais rien seul, qu'on ne voulût faire à la vue de tout le genre humain. (J.S.108)

Ce regard de Dieu sur nous n'est pas inquisiteur, c'est dans la confiance que nous devons l'accueillir.

Il n'y a que notre peu de confiance qui nous empêche de profiter de la présence de Jésus-Christ, qui n'est pas parmi nous pour n'y rien faire; mais on a si rarement recours à lui et on y va avec si peu de foi que ce n'est pas merveille si on a si peu de part aux trésors de lumières et de bénédictions qu'il communique à ceux

qui s'adressent à lui, comme au Maître et à la Source de toute perfection. (L.7)

PAS DE REGARD INUTILE SUR LES AUTRES

Dans une communauté la ferveur est communicative, la tiédeur et les «petites histoires» également. A une religieuse qui veut en conter quelques-unes à son confesseur, Claude La Colombière rétorque qu'il n'a que faire de ces scandales

Je vous conseille d'ignorer vous-même, s'il est possible, ou d'oublier du moins au plus tôt, tout ce qui ne vous porte pas à aimer Dieu et à estimer et chérir votre prochain. (L.100)

Même mise en garde contre le «respect humain» dans ce mot à sa propre soeur, Visitandine à Condrieu:

Je prie Dieu de tout mon coeur qu'il ne sorte jamais de votre esprit ni de votre coeur, parce que je sais que, si vous l'observez, vous serez toute votre vie très satisfaite... Laissez vivre vos Soeurs comme il leur plaira; ce n'est pas là votre affaire. Quelle horrible tentation est celle-là, de s'embarrasser de la conduite des autres! (L.1)

L'OUBLI DE SOI PERMET DE DEMEURER EN DIEU

Nous touchons ici une expression chère à Claude La Colombière: l'oubli de soi. Dans sa prière de consécration il s'écrie: «Sacré-Coeur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous»[Comment dès lors résister à l'oeuvre de Dieu en nous?

Tout ce que Dieu a fait pour vous, jusqu'ici, c'est peu de chose, ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a dessein de faire; au nom de Jésus-Christ, ne vous opposez point à ses desseins; laissez-le faire, je vous en prie, aidez-le de tout votre pouvoir; soyez fidèle à exécuter tout ce qu'il vous inspirera et vous verrez bientôt les effets admirables de votre docilité. Quel malheur, si vous alliez mettre quelque obstacle aux bonnes volontés qu'il a pour vous! (L.52)

Il faut simplifier sa vie dans un unique désir qui enlève toute inquiétude:

Pour bien faire vos actions, l'unique secret est de n'avoir en vue que de plaire à Dieu et de vous guérir de l'inquiétude et du chagrin que vous causent vos défauts: cela vient de ce que vous vous aimez trop et de ce que vous songez plus à vous qu'à Dieu, auquel néanmoins il faut songer uniquement. (L.100) L'oubli de soi est très proche de l'esprit d'enfance...

Souvenez-vous seulement de sacrifier à votre bon Dieu votre propre volonté et votre jugement en toute simplicité, étouffant pour l'amour de lui toutes vos propres pensées et lumières, vivant comme un petit enfant qui ne sait pas discerner ce qui lui est propre. Croyez-moi, c'est là la victime que Notre Seigneur veut que vous lui immoliez. Ces paroles, qui sont dans l'Évangile, sont pour vous: «Si vous n'êtes fait comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux» (L.97)

Il ne faut surtout pas imaginer que le Seigneur pourrait nous éprouver au-dessus de nos forces:

Vous appréhendez que Dieu vous mette à des épreuves que vous ne pourrez pas soutenir; c'est une pensée qui vous passe par l'esprit, car si je croyais que ce fût votre sentiment, je ne vous

pardonnerez pas cette défiance et l'outrage que vous feriez à la sagesse et à la bonté de Notre Seigneur. Vous ne pouvez vous mettre assez dans l'esprit, que c'est lui principalement qui, à nos péchés près, fait tout en nous, et qu'il ne faut avoir égard, ni à nos fautes, ni à notre faiblesse, mais tout attendre de lui seul.(L.116)

Dans une perspective de foi, la maladie permet de discerner et de rompre les petits liens qui empêchent un amour total de Dieu.

Pour les conseils que vous me demandez, je vous dirai que, depuis que je suis malade, je n'ai appris autre chose, si ce n'est que nous tenons à nous-mêmes par bien des petits liens imperceptibles; que si Dieu n'y met la main, nous ne les rompons jamais, nous ne les connaissons même pas; qu'il n'appartient qu'à lui de nous sanctifier; que ce n'est pas une petite affaire de désirer sincèrement que Dieu fasse tout ce qu'il faut faire pour cela; car pour nous, nous n'avons, ni assez de lumière, ni assez de force pour cela. (L.49)

L'OUBLI DE SOI DANS LE SOIN DES AMES

Celui qui aime d'amour oublie ses intérêts propres. Il consacre toutes ses énergies aux intérêts de l'autre. Ainsi en est-il du soin des âmes: «Que vienne le règne de ton amour dans tous les coeurs!» Mais qu'il vienne par la puissance de sa grâce et la disponibilité de son serviteur, assuré de la victoire de son Maître.

Je tâche de m'abandonner à la Providence car il me semble qu'outre la paix de l'âme et la douceur de la vie, on trouve toutes choses dans cet abandonnement. Sans ce secours, je ne

saurais vivre dans l'emploi où je suis; parce que le soin des âmes produit mille inquiétudes, à cause de la résistance qu'elles font à la grâce ou de l'inconstance de l'esprit humain, duquel on ne peut rien se promettre.

Il faut nécessairement se remettre du succès à Celui qui en peut donner un bon à nos peines, selon le salutaire avis que m'a envoyé une fois la Soeur Alacoque. J'en ai reçu d'elle trois ou quatre qui font tout le bonheur de ma vie. Dieu soit béni éternellement, qui daigne nous éclairer, nous autres pauvres aveugles, par les lumières des personnes qui communiquent plus intimement avec lui. (L.36)

Sans doute le Père fait-il allusion au premier des trois avis reçus de Coeur de Jésus lors de son départ pour l'Angleterre:

Le talent du Père Claude La Colombière est d'amener les âmes à Dieu: pourquoi les démons feront leurs efforts contre lui; même des personnes consacrées à Dieu lui donneront de la peine et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses sermons, pour les y conduire; mais sa bonté sera dans ses croix son soutien, autant qu'il se confiera en lui.

UN AMOUR ÉMERVEILLÉ

L'amour du Seigneur est exigeant certes, mais combien gratifiant! La prière qui suit a été composée par Claude La Colombière au cours de sa retraite de Troisième An, quelques mois avant qu'il soit envoyé à Paray-le-Monial. Il ne connaissait donc pas encore les messages du Coeur de Jésus à Marguerite-Marie. Mais le Seigneur préparait le coeur de son apôtre à cet émerveillement...

Que vos miséricordes sont grandes envers moi, Dieu de majesté! Hé! Qui suis-je, que vous daigniez agréer le sacrifice de mon coeur! Il sera donc tout à vous: les créatures n'y auront plus de part; aussi n'en valent-elles pas la peine. Soyez donc, aimable Jésus, mon père, mon ami, mon maître, mon tout. Puisque vous voulez bien être content de mon coeur, ne serait-il pas lui-même déraisonnable, s'il n'était pas content du vôtre? Je ne veux donc désormais vivre que pour vous, et vivre longtemps, si c'est votre bon plaisir, pour souffrir davantage...

Recevez donc, aimable Sauveur des hommes, ce sacrifice que le plus ingrat des hommes vous fait, pour réparer le tort que jusqu'à cette heure je n'ai cessé de vous faire en vous offensant.(R.39)

LE COEUR A COEUR AVEC LE MAITRE

Le Père La Colombière n'a pas composé de traité sur l'oraison, mais il a accompagné spirituellement bien des personnes consacrées à Dieu dans la vie religieuse contemplative ou d'autres demeurant dans le monde avec le désir d'une vie spirituelle authentique. Il n'aurait pu le faire s'il n'avait été lui-même homme de prière. Dans sa correspondance et dans ses retraites nous trouvons, éparses, de nombreuses directives sur l'oraison. Dans la troisième semaine de sa grande retraite, un texte capital apparaît comme le résumé de sa pensée sur sa propre prière, celle d'un apôtre.

Dans la méditation de l'oraison. Comme je me sens, par la miséricorde de Dieu, assez d'attrait à la prière, j'ai demandé à Dieu de grand coeur, par l'intercession de la Saint Vierge, qu'il me fasse la grâce d'aimer toujours davantage cet exercice jusqu'à la mort. C'est l'unique moyen de nous purifier, de nous

unir à Dieu et de faire que Dieu s'unisse à nous pour faire quelque chose pour sa gloire. Il faut prier pour obtenir les vertus apostoliques; il faut prier pour les rendre utiles au prochain; il faut prier pour ne les perdre pas au service du prochain. Ce conseil, ou ce commandement: Priez sans interruption, me paraît extrêmement doux et nullement impossible; il renferme la pratique de la présence de Dieu. Je veux, avec l'aide de Notre Seigneur, tâcher de la suivre. Nous avons toujours; plus on prie, plus on lui plaît, plus on obtient. Je ne demande point ces douceurs que Dieu fait sentir dans la prière à qui bon lui semble, je n'en suis pas digne, je n'ai pas assez de force pour les supporter. Les grâces extraordinaires ne sont point bonnes pour moi; ce serait bâtir sur le sable que de m'en donner, ce serait verser une liqueur précieuse dans un muïd percé qui ne peut rien retenir. Je demande à Dieu une oraison solide, simple, qui le glorifie et ne m'enfle pas; la sécheresse et la désolation accompagnée de la grâce de Dieu me sont fort utiles, ce me semble: je fais alors avec plaisir les actes des plus excellentes vertus; je fais effort contre la mauvaise disposition, et je tâche d'être fidèle à Dieu. (R.52)

NECESSITE DE LA PRIERE

La prière étant rencontre personnelle du Seigneur et notre vie étant nécessairement tournée vers lui, il s'ensuit que l'on n'a pas le droit de ne pas prier, sous quelque prétexte que ce soit.

Ne manquez jamais à la prière du matin, autrement vous vous exposeriez à tout perdre. Quoi! Vous lasseriez-vous du bon Dieu ou mépriseriez-vous l'honneur qu'il vous fait de s'entretenir avec vous? Il faut que cela passe avant tout le reste, et ne songer non plus aux affaires, avant votre méditation, que s'il n'y avait point d'affaires pour vous. En

vérité, ce serait une belle civilité et une grande marque d'amour, que, lorsque Jésus-Christ vous attend et vous appelle pour vous ouvrir son coeur et pour savoir ce qui se passe dans le vôtre, vous l'oubliassiez, pour aller vous occuper à des niaiseries. Je voudrais pouvoir écrire à tous les coins de votre maison, mais surtout dans votre coeur ces trois mots: patience, amour, présence de Dieu. (L.113)

Tentation fréquente, celle qui fait juger inutile la prière. Même s'il en était ainsi, il faudrait s'en acquitter par obéissance à Dieu.

Vous vous trompez furieusement quand vous croyez que vos exercices spirituels vous sont inutiles. Mais, quand cela serait, faudrait-il pour cela, ou les omettre, ou vous en inquiéter? Il faut obéir à Dieu, et cela vous doit suffire, sans trop examiner si votre obéissance vous apporte du profit. Ne savez-vous pas qu'il faut tout sacrifier à Dieu? (L.73)

Les infirmités, la maladie sont aussi invoquées pour se dispenser de l'oraison, par crainte de fatigue. Pour l'âme fidèle, s'approcher de Dieu est toujours un soulagement.

Une âme qui s'exempte de faire oraison dans ses infirmités, par crainte de s'incommoder, ne sait pas faire oraison; car, bien loin qu'elle incommode, elle soutient l'esprit et le coeur, elle tient l'âme dans le calme et elle laisse une consolation qui soulage beaucoup sa peine... Ce ne sont, ni les voeux, ni les promesses qui nous doivent attirer à ce saint exercice, mais bien le bonheur qu'une âme fidèle trouve à s'approcher souvent de Dieu. Je prie le Saint Esprit de vous faire part de saint don d'oraison: c'est ce trésor caché de l'Évangile, pour la possession duquel il faut se défaire de tout pour goûter Dieu et mériter ses caresses. (L.70)

DEMEUREZ EN MOI COMME JE DEMEURE EN VOUS

«Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons son saint Nom»: ainsi commençaient d'anciennes formules de prière. Adoration, respect, amour, confiance, tout cela est inclus dans la «présence de Dieu» (ou présence à Dieu), condition première de toute vraie prière. A une personne pieuse vivant dans le monde, Claude La Colombière conseille: «Au sujet de votre oraison, ne craignez pas de vous y tenir en la présence de Dieu; quand vous n'y feriez autre chose, vous emploieriez bien votre temps, n'en doutez pas». (L.139) La présence de Dieu est donc à la fois condition et contenu de la prière, mais ce n'est pas habituellement une présence sensible.

Ce serait une grande illusion de vous attendre à trouver Dieu sensiblement ou à le voir en quelque lieu que ce puisse être. Mais ne vous suffit-il pas qu'il est infailliblement auprès de vous, et même dans vous? (L.132)

La foi permet en effet de trouver Dieu partout, mais premièrement dans le coeur de celui qui prie.

Une chose m'a surpris: c'est que, pour vous mettre en la présence de Dieu, vous vous ressouveniez qu'il vous voit du ciel, comme si vous aviez oublié qu'il n'est pas plus réellement dans le ciel que dans le lieu où vous priez, et même dans votre coeur où il habite, invisiblement à la vérité, mais avec autant de réalité que Jésus-Christ est dans le saint Sacrement de l'autel. Le ciel est donc partout, pour vous, puisque tous les lieux sont remplis de votre Dieu, et que vous en êtes remplie vous-même. (L.118)

Vivre constamment sous le regard de Dieu est une grâce à laquelle nous pouvons coopérer. Ne demander au Seigneur que son amour et sa grâce, telle est la conclusion de la grande retraite de 1674.

C'est un exercice que celui de la présence de Dieu, d'une utilité admirable; mais on peut dire que c'est un don de Dieu très singulier que de le continuer avec cette douceur, sans quoi il deviendrait nuisible. Or, je ne demande à Dieu que son amour et sa grâce, et un amour qui ait plus de solidité que d'éclat ou de douceur. Ce que j'ai promis de faire avec grâce, c'est de ne commencer nulle action que je ne me ressouvienne qu'il en est témoin et que c'est lui qui la fait avec moi et qui me donne tous les moyens de la faire; de m'en finir aucune que je ne prenne la même pensée, lui offrant cette action comme lui appartenant; et, dans le cours de l'action, toutes les fois que la même pensée se présentera, de m'y arrêter quelque temps et de renouveler le désir de lui plaire. (R.74)

Claude La Colombière est un mystique. La confiance qu'il laisse échapper vers la fin de sa retraite de Londres nous le montre incapable de méditer mais très à l'aise dans une oraison de simple recueillement.

Lorsque je voulais considérer un mystère j'étais d'abord fatigué et j'en avais la tête rompue, de sorte que je puis dire que je n'ai jamais eu moins de dévotion qu'à l'oraison. J'ai cru que je ne ferais pas mal de continuer, à l'avenir, comme je faisais auparavant, de continuer de m'unir à Dieu présent par la foi et ensuite par les actes des autres vertus à quoi je me sentirais le plus porté. Cette manière n'est pas sujette à l'illusion, ce me semble, parce qu'il n'est rien de plus vrai que Dieu est dans nous et que nous sommes dans lui et que cette présence ne soit un

grand motif de respect, de confiance, d'amour, de joie, de ferveur. (R.132)

La présence à Dieu suppose le silence intérieur et extérieur. Dans un bref conseil à Mlle de Bisefranc, Claude La Colombière indique le lieu de l'entretien habituel avec Dieu et ce lieu c'est le coeur.

Entretenez-vous quelquefois avec vos bonnes amies de choses saintes: il est doux de parler de quelqu'un qu'on aime; mais entretenez-vous bien plus avec Jésus-Christ, au-dedans de votre coeur (L.124)

LE COEUR, LIEU DE LA PRIERE

Celui qui s'engage à la prière intérieure commence généralement par l'exercice de la méditation, à quoi l'intelligence et la mémoire ont la plus grande part. Il est agréable de trouver de belles pensées sur Dieu et de composer de magnifiques prières. Mais c'est un exercice fatigant. Vient le temps où le coeur a plus de part à l'oraison que l'esprit n'en avait pour la méditation. Le coeur, c'est-à-dire le plus intime de nous-mêmes, le lieu de la présence divine, la faculté d'unir notre volonté à celle de Dieu.

L'oraison ni le recueillement ne demandent nulle contention; il faut en éviter les défauts; il faut que notre coeur s'unisse à Dieu, si notre esprit résiste à cette union. Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira pour le reste. Rien n'est difficile à celui qui aime et il n'a que faire de violence pour sentir son amour. Je dis sentir, car il n'est pas même nécessaire de l'exprimer toujours dans l'oraison. Celui que vous aimerez verra votre coeur, et c'est assez; il ne veut pas qu'on se tourmente dans

l'impuissance où l'on se trouve d'agir et de produire des affections avec le goût qu'on désirerait. Il faut se soumettre humblement en cela à sa volonté, nous jugeant indignes d'élever nos pensées jusqu'à lui. Oh! que vous seriez heureuse si vous pouviez bien apprendre cette leçon, et mettre par là votre âme dans une sainte liberté et dans une parfaite résignation à la conduite de Dieu sur vous. (L.122)

Autant il est utile pour les «commençants» d'avoir un sujet de méditation, autant ce support devient sans nécessité, voire encombrant, quand on arrive à la contemplation. Pour votre oraison, vous ferez bien de ne pas chercher des choses particulières à quoi appliquer votre sujet. Tenez-vous-en à admirer les perfections de Dieu et les vertus des saints et souffrez vos distractions involontaires avec patience. Je vous assure que tout cela est d'un grand mérite. Goûtez, entretenez, augmentez le désir que Dieu vous donne de faire quelque chose pour lui. Faites de cela le sujet de votre oraison autant de temps que vous vous sentirez touchée de ces sentiments. Ne prenez point d'autre point que lorsque votre coeur sera vide de toute bonne pensée; et s'il est toujours occupé de mouvements, tantôt d'admiration, tantôt de désir, de honte, de douleur, de soumission, de mépris du monde, d'amour de Dieu, de respect pour sa présence, vous pourrez vous passer de livres; et vous aurez raison. (L.126)

Quand en vos prières vocales vous vous sentez attirée à prier de coeur, laissez là les prières vocales: vous les direz un autre jour. (L.138)

DOUCEURS ET ARIDITES DANS L'ORAISON

Quoi de plus naturel que d'éprouver un certain plaisir dans l'accomplissement d'une action bonne? S'agissant de la prière, ce contentement est ambigu. Rechercher les douceurs dans l'oraison, c'est se chercher soi-même, aimer les consolations de Dieu plus que Dieu lui-même. On le sait en théorie et pourtant on s'inquiète toujours de l'absence de ces douceurs. Dans l'instruction sur la retraite annuelle, Claude La Colombière conseille:

Une grande indifférence pour les consolations. Ne s'y point attendre; se résoudre à toutes sortes d'ennuis, de sécheresses et de désolations. On en est digne; et au cas qu'il plaise à Dieu de nous les envoyer, ce seront huit jours d'exercice, de patience et de pénitence. (Instruction 7)

Il rassure une âme de prière qui ne sait d'où vient la froideur qu'elle éprouve en ses exercices de piété. Dieu veut être aimé pour lui seul.

Vous me demandez la cause du froid que vous sentez en vos exercices spirituels. C'est le trop grand désir que vous avez de les faire avec une ferveur sensible. Il faut aimer Dieu tout seul, de tout votre coeur, et être prête à vous contenter de sa croix pour toute marque de son amour. Je sais que cette disposition est difficile; mais je vous conjure d'y aspirer et de faire vos efforts pour y parvenir. (L.142)

Il n'est pas exclu que la sécheresse soit expiation d'infidélités passées et donc purification du coeur.

Ne vous étonnez point des peines que vous sentez à l'oraison; mais ne vous rebutez pas aussi. Soyez seulement constante et soumise, et Dieu sera content de vous. Les vus que vous avez quelquefois de votre indignité sont peut-être des grâces par lesquelles Dieu veut vous préparer à cette sécheresse où vous tombez d'abord après, et qui est une punition de vos infidélités passées. (L.22)I

C'est surtout dans sa retraite de troisième an que Claude La Colombière donne sens à la sécheresse: c'est une libération du coeur qui peut ainsi appartenir entièrement à Dieu. Le passage que nous citons se termine par une magnifique prière.

Je trouve que de tous les temps celui de la sécheresse et de la désolation est le plus propre pour mériter. Une âme qui ne cherche que Dieu supporte sans peine cet état et s'élève aisément au-dessus de tout ce qui se passe dans l'imagination et dans la partie inférieure de l'âme où sont la plupart des consolations. Elle ne laisse pas d'aimer Dieu, de s'humilier, d'accepter cet état, même pour toujours. Rien de si suspect que ces douceurs et rien de si dangereux; on s'y attache quelquefois, et souvent après qu'elles sont passées, on ne se sent pas plus de ferveur pour le bien, au contraire. Mais c'est pour moi une consolation solide de penser que j'ai un coeur libre et que ce n'est que par ce coeur que je puis ou mériter ou démeriter, que je ne plais ni ne déplais à Dieu par les choses qui ne sont pas en mon pouvoir, tels que sont les goûts sensibles et les pensées importunes qui se présentent à l'esprit ... Ainsi, dans ces états, je dis à Dieu: Mon Dieu, que le monde, que le démon même ait pour soi ce que je ne puis pas lui ôter, ce dont je ne suis pas le maître. Pour mon coeur, que vous avez bien voulu mettre entre mes mains, ils n'y auront jamais de part; il est à vous, vous le savez, vous le voyez; du reste vous le pouvez prendre, il ne tient qu'à vous, vous le ferez quand il vous plaira. Un

homme à qui Dieu donne un véritable désir de la servir ne se doit troubler de rien: Paix aux hommes de bonne volonté(R.12)

DISTRACTION, TENTATIONS, PREOCCUPATIONS

Parmi les autres incidents qui peuvent troubler la prière, le plus fréquent consiste en ces distractions, pénibles pour un coeur qui se voudrait tout à Dieu. Mais vouloir une prière exempte de distractions n'est-ce pas signe d'amour propre et manque de réalisme?

O la grande illusion, et qu'elle est pourtant commune, de s'imaginer qu'on n'a peu ou beaucoup de vertu, selon qu'on a peu et beaucoup de distractions en ses prières. J'ai connu des religieuses qui étaient élevées en un très haut degré de contemplation, et qui étaient souvent distraites depuis le commencement de l'oraison jusqu'à la fin. La plupart de ces personnes, qui souffrent une si grande peine à avoir de ces égarements d'esprit, sont des âmes toutes remplies d'amour propre, qui ne peuvent souffrir la confusion que cela leur fait devant Dieu et devant les hommes, qui ne peuvent supporter l'ennui et la fatigue que leur causent leurs exercices spirituels, qui voudraient être récompensées des mortifications qu'elles pratiquent par des consolations sensibles. Quand vous seriez ravie en extase vingt-quatre fois le jour et que j'aurais vingt-quatre distractions en récitant un Ave Maria, si j'étais aussi humble et aussi mortifié que vous, je ne voudrais pas changer mes distractions involontaires pour toutes vos extases sans mérite. En un mot, je ne connais point de dévotion, là où il n'y a point de mortification. Faites-vous une violence perpétuelle, surtout dans l'intérieur, ne souffrez jamais que la nature soit la maîtresse, ni que votre coeur s'attache à rien, quoi que ce puisse

être; et je vous canoniserai et je ne vous demanderai pas seulement de quelle manière sont vos oraisons. (L.74)

Autre incident, bien connu des maîtres spirituels, la tentation qui survient pendant le temps même de la prière. Tant que la volonté ne s'y prête pas, il ne faut pas s'en inquiéter.

Moquez-vous des pensées qui vous y troublent ou souffrez-en l'importunité avec résignation. La crainte qu'une âme qui craint Dieu a de faire des fautes ne la trouble point; elle va avec son bon Maître avec une grande liberté et une confiance d'enfant. Quand on ne désire que de lui plaire, il faut pas craindre qu'il s'offense de ce que nous croyons être bien fait. (L.138)

L'Esprit Saint est le Maître intérieur, c'est lui qui ordonne notre prière. Dès lors, être préoccupé de ce que l'on fait durant l'oraison, c'est risquer de résister à ses motions intérieures. Il faut le laisser faire et s'abandonner à sa conduite.

Continuez de faire votre oraison selon que vous vous sentirez attirée. Mais ne vous inquiétez point de ce que vous y faites, car cette inquiétude est un effet de l'amour propre. Il faut s'abandonner à la conduite de Dieu, sans autre intention que de lui plaire; et quand on sent qu'on a ce désir bien avant dans le coeur, il ne faut plus tant s'amuser à faire des réflexions sur soi-même, ni sur l'état de vertu où l'on est; il ne faut s'occuper que de Celui qu'on aime, et se mettre fort peu en peine de soi-même. Considérez attentivement ce dernier avis: il est pour vous de la dernière conséquence. (L.135)

SAVOIR DURER DANS LA PRIERE

Encore une tentation bien commune, celle de ne pas «tenir la longueur», de réduire le temps que l'on a décidé de consacrer à la prière, surtout lorsqu'elle devient aride et que les sollicitations extérieures se font plus pressantes. Pour faire face, le mieux est sans doute d'allonger un peu, plutôt que de réduire!

Quand on sent dans la prière une certaine inquiétude qui fait qu'on trouve le temps long, par l'impatience où l'on est de passer à quelque autre occupation, on se peut dire à soi-même avec profit: Eh quoi! mon âme, tu t'ennuies avec ton Dieu!

Tu n'es pas contente de lui! Tu le possèdes et tu cherches autre chose! Où peux-tu être mieux qu'en sa compagnie? Où peux-tu faire un plus grand profit? J'ai expérimenté que cela calme l'esprit et l'unit à Dieu. (J.S.79)

Quand vous manquez de consolation à l'oraison, il faut supporter l'impatience où vous êtes de finir, avec une plus grande humilité, et, pour vous mortifier, y être un peu plus de temps qu'à l'ordinaire. (L.141)

LES FRUITS DE L'ORAISON

Si la prière prolongée est d'abord une démarche gratuite, elle n'en comporte pas moins des avantages réels et appréciables. Le premier est une connaissance plus profonde de Dieu et des mystères de la foi.

Pour la théologie, je vous dirai que si c'était à refaire, je voudrais toujours méditer deux fois plus que je ne lirais. Ce

n'est que par la méditation qu'on approfondit les choses et que l'on connaît le fort et le faible des opinions. (L.14)

Second avantage: la familiarité avec le Seigneur donne des forces pour ne point tomber dans le péché.

Pour se défendre du péché, un peu d'oraison tous les jours; nulle chute que faute de cela. On a remarqué que tous les scandales ont commencé par là. Comment se pourrait-il faire qu'une personne, qui s'entretient tous les jours avec Dieu, après avoir considéré sa grandeur infinie, puisse l'offenser de jour-là? (M.P.8)

C'est enfin par la prière persévérante que l'on obtient le plus grand de tous les biens, la sainteté.

Je ne désespère pas de parvenir au degré de sainteté que demande ma vocation; mais c'est une chose que je prévois qu'il me faudra demander longtemps. A la bonne heure: je suis résolu, Dieu merci, à une longue persévérance. C'est quelque chose de si grand et de si précieux que la sainteté, qu'on ne saurait l'acheter trop chèrement. (R.39)

PAS DE SAINTÉTÉ SANS HUMILITÉ

En prélude à son offrande au Coeur de Jésus le Père La Colombière remarque que les principales vertus que l'on prétend honorer en lui sont « premièrement un amour très ardent de Dieu, son Père, joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais ». Un peu plus loin, dans cette même offrande, il demande « Apprenez-moi le parfait oubli de moi-même puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. » L'oubli de soi, c'est le renoncement, c'est aussi

l'humilité. Claude La Colombière réunit ces deux attitudes voisines lorsqu'il écrit à un jésuite: « Plus j'acquiers de connaissance, plus je me persuade que c'est un grand malheur de nous amuser à tout ce qui peut nous plaire ici-bas, pouvant employer notre temps et notre esprit à nous sanctifier par la pratique de humilité et du détachement entier de nous-mêmes.»

Dans ses réflexions chrétiennes il affirme: «si vous vous estimez quelque chose, vous n'êtes rien, vous êtes dans l'illusion, car la véritable sainteté est toujours accompagnée d'humilité» (Réflexions 17 sur l'humilité). «Apprenez de moi que je suis doux et humble de Coeur», dit Jésus. C'est donc en le contemplant qu'on peut apprendre la véritable humilité.

LE MAITRE DOUX ET HUMBLE DE COEUR

L'évangile tout entier témoigne de l'humilité de Jésus: entièrement soumis à son Père, obéissant jusqu'à la mort, ennemi de toute publicité tapageuse, ami des pauvres, serviteur des apôtres. En contemplant le mystère de l'Incarnation, Claude La Colombière y admire «l'anéantissement» du Sauveur. Ce mot est souvent employé au XVII^e siècle pour exprimer l'abaissement, la conscience de n'être rien. Le Père Claude La Colombière recommande à des membres de la congrégation de Paray: «Faites bien comprendre à vos chers enfants qu'ils doivent encore plus se distinguer par une solide piété, qu'ils ne sont distingués par la naissance; et que toute la grandeur de l'homme consiste à servir Dieu.»

Le parfait serviteur n'est autre que Jésus lui-même. Le Père, au début de sa grande retraite, considère les sentiments intérieurs de l'ange, de Jésus, de Marie et n'y trouve qu'humilité, anéantissement.

L'ange s'abaisse aux pieds d'une fille, Marie prend la qualité d'une servante, le Verbe se fait esclave et Jésus-Christ, conçu dans le sein de sa Mère, s'anéantit devant Dieu de la manière la plus sincère et la plus profonde qu'il est possible d'imaginer. Mon Dieu, le beau spectacle pour vous de voir des sujets si excellents s'humilier à vos yeux, d'une manière si parfaite, dans le temps que vous les honorez de vos plus rares faveurs! Que j'ai du plaisir à considérer les sentiments intérieurs de ces personnes divines, mais surtout ce profond anéantissement par lequel Jésus-Christ commence à glorifier son Père et à réparer tout le tort que l'orgueil des hommes a fait à sa Majesté! Pour moi, je ne puis m'humilier à cette vue; car, où me mettre, puisque je trouve Jésus-Christ même dans le néant? Voilà bien de quoi rabattre mon orgueil. (R.20)

Cette vue de Jésus «anéanti» sera donc le grand remède à l'orgueil, mais la tentation en subsiste avec les louanges des hommes. L'exemple de Marie magnifiant le Seigneur doit servir de modèle...

Pour faire crever l'orgueil, il n'y a qu'à se ressouvenir que la première marque de la vertu c'est de ne s'estimer rien du tout. Secondement il ne faut qu'envisager Jésus-Christ anéanti de bonne foi, et qui reconnaît devant Dieu qu'il n'est rien, et que, de tout ce qu'il fait, la gloire en est due uniquement à son Père.

Mais on me loue. On se trompe; c'est une injustice qu'on fait à Dieu. C'est comme si on louait un comédien de vers qu'il récite, et qu'un autre a faits. De plus, on ne nous estime point tant que nous pensons; on connaît tous nos défauts; on en connaît même qui nous échappent; pour le moins, on ne pense guère à nous. Mais je veux qu'on fasse de grandes choses ou, pour mieux parler, que Dieu fasse de grandes choses par nous. Il est bien

digne d'admiration et de louange de faire un si bon usage de si méchants instruments. Mais je n'en suis pas pour cela meilleur... La pratique de la Sainte Vierge est admirable: elle avoue de bonne foi que Dieu a fait de très grandes choses en elle, que cela lui attira les louanges de tous les siècles; mais au lieu de s'en élever; «Mon âme exalte le Seigneur». (R.49)

Voilà qui l'emporte sur toutes les pratiques de dévotion ou les longues lectures spirituelles. La croix sera le grand manuel de sainteté.

C'est une grande illusion de vouloir tout ce qu'on entend et tout ce qu'on voit dans les livres, aussi bien que de vous charger de tant de pratiques de dévotion. Il faut lire peu de livres et étudier beaucoup Jésus-Christ crucifié. (L.100)

L'AMOUR PROPRE, ENNEMI NUMERO UN

La sainteté est oeuvre de longue haleine, dans laquelle la part de Dieu est prépondérante. Les grands désirs de progrès peuvent engendrer la précipitation, les engagements mal discernés, bref, l'illusion. Au contraire...

L'amour de l'humilité, de l'abjection, de la vie cachée et obscure est un grand remède à tous les maux. On se compare insensiblement, et fort ridiculement, aux plus grands saints; et l'on fait par le pur mouvement du Saint Esprit. On veut faire en un jour, en dans soi et dans les autres, ce qui leur a coûté bien des années; on n'a ni leur prudence, ni leur expérience, ni leurs talents, ni leurs dons surnaturels; en un mot, ils étaient saints, et nous en sommes bien éloignés, et cependant nous sommes si présomptueux que de croire que nous pouvons faire tout ce qu'ils ont fait. Il n'y a nulle paix que dans l'oubli parfait

de soi-même; il faut se résoudre à oublier jusqu'à nos intérêts spirituels, pour ne chercher que la pure gloire de Dieu. (R.142-3)

Lorsque Dieu s'est rendu maître d'un coeur, il n'y demeure pas oisif. Extérieurement la vie a peu changé, tout semble en bon état. Pourtant une âme éclairée du ciel ne se complaît pas dans l'estime des créatures, elle trouve cent choses à se reprocher car le Seigneur attend toujours davantage.

Je ne pense pas qu'il y ait des âmes au monde dont Dieu soit moins content que de celles qui croient avoir sujet d'être contentes d'elles-mêmes. Dès qu'on a commencé à connaître combien le Seigneur est aimable, il faut être bien insensible pour s'empêcher de l'aimer beaucoup; et quand on l'aime bien, on ne croit jamais avoir assez fait pour lui. Je ne vous écris point ces choses par l'appréhension que j'ai que vous ne conceviez quelque vaine estime de votre piété, mais seulement pour vous exciter à avancer toujours davantage. Profitez de la grâce de Dieu. (L.102)

La véritable humilité empêche de regarder les défauts des autres en s'aveuglant sur sa propre misère.

Un homme humble ne voit que ses défauts; et c'est une marque de peu de vertu de remarquer les imperfections d'autrui. Tel est imparfait aujourd'hui qui dans peu de jours, se reconnaissant, s'élèvera à une haute sainteté... Quant on se connaît bien misérable, on ne trouve point mauvais qu'on nous méprise, parce qu'on voit que cela est juste. (J.S.93-95)

Même remarque dans une lettre à des religieuses: si ton oeil te scandalise à considérer les défauts d'autrui, il vaut mieux être aveugle!

Il n'y a point de véritable vertu sans la simplicité et l'humilité: la simplicité nous fait oublier nos propres lumières et l'humilité nous persuade que tout le monde en a plus que nous. Une personne vraiment humble ne voit en soi que se défauts et n'aperçoit point ceux d'autrui. Quelle triste occupation, ô mon Dieu, de s'amuser à examiner la vie des autres! Plutôt être aveugle et sans jugement, que de s'en servir pour considérer et pour juger les actions du prochain. Un coeur rempli de l'amour de Dieu a bien d'autres occupation: il ne songe plus qu'à souffrir pour ce qu'il aime et il aime tous ceux qui lui donnent occasion de souffrir pour son bien-aimé (L.104)

L'ILLUSION DE L'EXTRAORDINAIRE

«Rien n'est petit s'il s'agit de plaire à Dieu. C'est dans la fidélité aux petites choses que consiste la perfection», note Claude La Colombière dans une lettre (140, à Mlle de Bise franc). Les petites choses de la banalité quotidienne demandent beaucoup de fidélité et ouvrent la route de la perfection. Mais le coeur humain conserve un secret désir d'actes ou de manifestations extraordinaires...

Rien n'est si fort à craindre dans la vie spirituelle que les choses extraordinaire; tout ce qui vous porte à l'humilité et à la haine de vous-même est bon (L.138)

Il faut bien comprendre la «haine» dont parle le Père Claude La Colombière, reprenant une expression de Jésus(Lc 14, 26 et Jn 12,25) qui veut être préféré à tout. Plutôt que de chercher des révélations exceptionnelles, le fidèle doit se contenter des lumières de la foi et de l'évangile. Vous ne manquez pas de lumières pour servir Dieu: contentez-vous de cela et n'en souhaitez jamais d'extraordinaire. Attachez-vous sur toutes

choses, à ce que la foi et l'Évangile nous enseignent; cela nous doit tenir lieu de tout. (L.116)

Autre illusion, celle de la ferveur dans la prière, que Dieu accorde quelquefois, mais que est beaucoup moins efficace que l'humilité et le renoncement pour le progrès dans la voie de la sainteté.

Vous vous imaginez que pour recommencer à agir saintement, comme l'on fait quand on est rempli d'ardeur et de dévotion, il faut tâcher de se remettre dans cette ardeur qu'on a perdue. Mais tout au contraire, il faut, pour rappeler cette ardeur, commencer par s'humilier et pratiquer la mortification, comme si l'on y était porté par une grâce sensible. Ce n'est pas la ferveur qui rend les personnes humbles, charitables, régulières, mortifiées; mais c'est l'exercice de l'humilité, de la régularité et de la mortification qui les rend ferventes, en la manière que vous l'entendez. (L.7)

SAVOIR PROFITER DE NOS FAUTES

Ordinairement, au péché succède le remords, un certain désappointement, une colère contre soi provoquée par l'orgueil. Le contraire est possible: le péché peut aider l'humilité.

La faute que vous avez faite, en témoignant votre chagrin, est une grande infidélité; mais elle n'est pas sans remède; humiliez-vous; c'est profiter de ses fautes que de devenir plus humble. (L.147)

Claude La Colombière analyse finement cette vaine tristesse qui suit la faute. La confiance en Dieu fait découvrir, dans la vue de notre misère, une grande grâce!

Il me semble que je ne me suis jamais si bien connu; mais je me connais si misérable, que j'ai honte de moi-même; et cette vue me cause, de temps en temps, de accès de tristesse qui me porteraient au désespoir, si Dieu ne me soutenait. En cet état, rien ne me console tant que la réflexion que je fais que cette tristesse même est en effet d'une très grande vanité, que cette connaissance et ce sentiment de mes misères est une grande grâce de Dieu et que, pourvu que j'espère en Dieu et que je lui sois fidèle à combattre la nature, il ne permettra pas que je périsse. (R.36)

Au terme de sa retraite de Londres, Claude La Colombière connaît encore les tentations de l'amour propre, mais le ton a changé: la grâce de Dieu a fait son oeuvre.

A tout moment j'attrape ces folles passions qui agitent ce pauvre coeur. Cet amour-propre fuit de coin en coin, et il a toujours quelque retrait. J'ai grand pitié de moi-même, mais je ne m'en mets point en colère. Je ne m'impatiente point: qu'y ferais-je? Je demande à Dieu qu'il me fasse connaître ce que je dois faire pour son service et pour me purifier; mais je suis résolu d'attendre avec douceur qu'il lui plaise faire cette merveille, car je suis bien convaincu que cela n'appartient qu'à lui seul...

Voici des mots qui ne se présentent jamais à mon esprit que la lumière, la paix, la liberté, la douceur et l'amour, ce me semble, n'y entrent en même temps: simplicité, confiance, humilité, délaissement entier, nulle réserve, volonté de Dieu, mes Règles.

Je ne goûte point de pareille joie à celle de découvrir en moi quelque nouvelle infirmité qui s'était cachée à moi jusqu'à cette heure. (R.145-147)

LA CONSCIENCE DE NOS FAIBLESSES

Si les péchés passés peuvent aider l'humilité, le sentiment de notre fragilité dans les épreuves de l'avenir constitue un autre stimulant à cette vertu.

Si jusqu'ici j'ai pratiqué quelque détachement, quoique fort imparfait, il s'en faut bien que ce soit par moi-même que je l'aie fait, et qu'il faut bien à l'avenir que Dieu mette la main à l'oeuvre, s'il veut faire quelque chose de bon de moi; car je sens bien l'impuissance où je suis de rien faire sans sa grâce. (R.16)

Rien de bon ne peut s'accomplir sans la grâce. Le sarment doit demeurer uni à la vigne pour en recevoir la sève féconde. Jésus dit à saint Paul: ma grâce te suffit. Cela ne rend pas inutiles les efforts de l'activité humaine, mais permet de demeurer dans une sage humilité. Avant de s'engager par voeu à observer toutes les règles de son Institut, Claude La Colombière exprime sa confiance:

Je ne m'appuie, ni sur ma résolution, ni sur mes propres forces, mais sur la bonté de Dieu, laquelle est infinie, et sur sa grâce qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment et d'autant plus qu'on s'efforce de faire davantage pour son service. «Pas de châtement pour qui trouve en Lui son refuge.» (Motif n.7)

La méditation de la trahison de Judas est une mis en garde contre la faiblesse et la fragilité humaine.

Que cela nous doit inspirer et d'humilité et de crainte! Quand aujourd'hui je serais un apôtre, je puis être demain un Judas!

Tout ce qu'a pu faire un autre homme, je le puis faire; je ferais encore pis que tous ceux dont la vie et les actions me scandalisent, si vous m'abandonniez un seul moment. Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu. Toute ma confiance est en vous. Je suis assez persuadé de ma faiblesse: si je ne tombe pas dans les plus grands désordres, toute la gloire vous en est due. (M.P.7)

Le Père La Colombière notait, du reste, dans sa grande retraite; « J'aime mieux devoir une grâce à la miséricorde de Dieu qu'à mes soins parce que cela est plus glorieux à Dieu et me le rend beaucoup plus aimable» (Retraite, 10). S'il compte sur la miséricorde et la grâce, il compte aussi sur la prière d'une humble religieuse.

En Angleterre on ne trouve point de filles de Sainte-Marie et beaucoup moins de Soeur Alacoque, mais on trouve Dieu partout quand on le cherche et on ne le trouve pas moins aimable à Londres qu'à Paray. Je le remercie de tout mon coeur de la grâce qu'il me fait d'être dans le souvenir de cette sainte religieuse, je ne doute point que ses prières ne m'attirent de grandes grâces! Je tâcherai de faire bon usage des avis que vous me donnez par l'écrit, et surtout de celui que vous me marquez avoir été confirmé dans sa dernière solitude. (L.76)

La grande grâce qu'espère Claude La Colombière, c'est l'oubli de soi. Une grâce tellement importante qu'elle tient du miracle: Dieu seul est capable de l'accomplir. Les deux textes rapportés ci-après datent, le premier de la grande retraite de 1674, le second de la retraite de Londres en 1677: on peut mesurer le chemin parcouru.

En considérant Jésus-Christ mourant sur la croix, j'ai trouvé que le vieil homme est encore tout vivant en moi, et que, si Dieu

ne me soutient d'une grande grâce, je me trouverai, après trente jours de retraite et de méditation, aussi faible qu'auparavant, Il faut que Dieu fasse un grand miracle pour me faire mourir entièrement à moi-même. (R.64)

Je ne me sens plus tant de passion pour la vaine gloire. C'est un miracle que Dieu seul pouvait faire en moi. Les emplois éclatants ne me touchent plus comme ils faisaient autrefois. Il me semble que je ne cherche plus que des âmes, et que celles des petits lieux et des villages même me sont aussi chères que les autres. De plus, il s'en faut beaucoup, par la miséricorde de Dieu, que les louanges et l'estime des hommes ne me touchent autant qu'elles faisaient autrefois, quoique je n'y sois encore que trop sensible. (R.124)

IL FAUT DEMANDER L'HUMILITÉ

La tentation est grande, pour qui s'attache à une oeuvre, de se prendre trop au sérieux. Elle n'est pas moindre pour l'apôtre. Dans la prière il peut découvrir ces retours sur lui-même et cet amour-propre qui vient gâter les plus beaux zèles.

J'ai découvert encore, et je découvre tous les jours de nouvelles illusions dans le zèle, et je me suis senti un grand désir de purifier celui que Dieu m'inspire et que je sens croître tous les jours. J'ai encore des sentiments d'une grande confusion sur ma vie passée; une persuasion très forte et très claire du peu, du rien que nous contribuons à la conversion des âmes, une vue très distincte de mon néant. (J.S.140-1)

Plutôt que de chercher les approbations humaines il faut s'efforcer de plaire à Dieu et pour cela, vivre en sa présence.

Pour le mépris du monde, il me semble que l'usage de la présence de Dieu est bien efficace. C'est une pensée de saint Basile, qu'un homme qui a pour témoin de ce qu'il fait un roi et un laquais, ne songe pas seulement au laquais, mais seulement à avoir l'approbation du prince. C'est une étrange et bien malheureuse servitude que celle d'un homme qui cherche à plaire aux autres hommes. Quand est-ce que je pourrai dire: «Le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde?» J'ai demandé instamment à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge qu'ils m'accordent cette disposition. (R.48)

Dieu s'oppose aux orgueilleux, aux humbles il donne largement ses grâces telle est la conclusion du sermon sur l'humilité chrétienne:

J'ai appris par expérience que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on l'a perdue, que de s'humilier en la présence du Seigneur et la craindre des jugements. Dieu résiste aux superbes; mais il faut qu'il cède à l'humilité de ceux qui le craignent; il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux qu'ils tâchent de s'en éloigner par modestie, qu'il ait soin de les relever, à mesure qu'ils s'abaissent davantage; enfin il ne peut se défendre de les combler de grâce en ce monde et de gloire en l'autre. (S.73)

L'APOTRE DE LA CONFIANCE

S'il est un thème qui revient constamment dans les récits de Claude La Colombière, c'est bien celui de la confiance en Dieu. Confiance et espérance sont presque synonymes. L'espérance, une vertu surnaturelle, un dynamisme déposé en nos âmes par la bonté de Celui qui veut nous attirer à lui. Une vertu que

nous sommes tentés de sous-estimer. Nous parlons volontiers de la foi et de la charité qui élèvent notre intelligence et notre coeur. Mais l'espérance, la confiance?

Charles Péguy estime que c'est la vertu la plus difficile, et la plus agréable à Dieu. Il la compare à une petite fille entourée de ses deux soeurs aînées -- adultes, elles -- la foi et la charité. contre toute apparence c'est la petite fille qui fait avancer les deux femmes. Comment résister à la tentation de citer quelques lignes du livre «Le mystère du porche de la deuxième vertu»?

Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé.

Sur la route montante.

Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes soeurs,

Qui la tiennent par la main,

La petite espérance

S'avance.

Et au milieu entre ses deux grandes soeurs elle a l'air de se laisser traîner.

Comme une enfant qui n'aurait pas la force de marcher.

Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle.

Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres.

Et qui les traîne.

Et qui fait marcher tout le monde. (P.29-30)

La confiance ou l'espérance ont profondément marqué la vie personnelle et apostolique de Claude La Colombière. Cette confiance s'exprime en certitudes personnelles ou en conseils chaleureux. Une sorte de leitmotiv dont il ne peut se séparer et qui le dépeint si bien!

A LA SOURCE DE LA CONFIANCE

La seule source de la confiance c'est l'infinie bonté d'un Dieu tout-puissant et plein de miséricorde. En commençant une retraite il faut faire un acte de foi en cette tendresse inconcevable.

Grande confiance en Dieu. Il m'a cherché lorsque je le fuyais, au milieu du monde et des occupations; il ne m'abandonnera pas lorsque je le vais chercher dans la retraite ou, du moins, lorsque je cesse de le fuir. (Instruction 9)

Cette certitude d'être aimé n'est pas téméraire. La charité du Coeur de Dieu dépassera toujours ce que l'esprit humain peut imaginer:

Vous avez enfin trouvé le véritable secret qui est de ne plus examiner votre état présent et d'abandonner sans réserve, et le passé, et l'avenir à la miséricorde de Dieu: avoir de grands sentiments de sa bonté, qui est infiniment plus grande que vous ne le pouvez écrire, et croire, malgré toutes les vues qui vous persuadent le contraire, que vous êtes aimée de lui, malgré toutes vos misères.

Conservez chèrement ces pensées: elles sont assurément de Dieu, je vous en réponds. (L.95)

«Aucun de ceux qui espèrent en toi ne sera déçu» dit le psalmiste. La persévérance à rechercher la perfection est une grâce. Il faut espérer que le Seigneur continuera cette grâce jusqu'au bout. Ce ne sont pas seulement les faibles qui en ont besoin.

Si nous avions égard à notre faiblesse, je sais bien qu'il faudrait tout abandonner; mais il est certain que la plus faible de toutes les créatures n'a pas plus de sujet de désespoir que la plus forte, parce que notre confiance est en Dieu qui est également fort pour les forts et pour les faibles. (L.75)

Les assurances du monde sont fragiles et trompeuses. Le Seigneur permet des déceptions. Il faut savoir y discerner un signe, un appel.

Dieu est le seul maître du coeur; lui seul peut donner une paix solide et en lui seul doit être toute votre confiance(L.61)

L'eucharistie est le rappel quotidien d'un amour qui se donne. Réconforté par cette nourriture divine, source de si grandes grâces, comment le prêtre ou le fidèle pourraient-ils manquer de confiance?

J'ai reçu de si grandes grâces et j'ai ressenti si sensiblement les effets de ce pain des anges, que je ne saurais y penser sans être en même temps touché d'une très grande gratitude. Je n'ai jamais conçu une si grande confiance que je persévérerai dans le bien et dans le désir que j'ai d'être tout à Dieu, malgré les effroyables difficultés que j'imagine dans la suite de ma vie. Je dirai la messe tous les jours: voilà mon espérance, voilà mon unique ressource. Jésus-Christ pourra bien peu, s'il ne peut me soutenir d'un jour à l'autre. Il ne manquera pas de me reprocher mon relâchement dès que je commencerai à m'y abandonner; il me donnera tous les jours de nouveaux conseils, de nouvelles forces; il m'instruira, il me consolera, il m'encouragera et m'accordera ou m'obtiendra, par son sacrifice, toutes les grâces que je lui demanderai.(R.13)

LES ARTIFICES DU MAUVAIS ESPRIT

Les coeurs qui cherchent Dieu font chaque jour l'expérience de leur faiblesse. Il faut regretter ses péchés, mais la tristesse qu'ils suscitent peut venir de l'amour propre.

Il faudrait être dans un perpétuel chagrin s'il fallait se chagriner de toutes les fautes qu'on fait; il faut se contenter de s'en humilier devant Dieu et d'accepter les mortifications qu'elles nous causent. (L.119)

Alors que l'Esprit Saint suscite la joie et la paix, le mauvais esprit cultive les inquiétudes. Il essaie ainsi de faire perdre courage.

Vous êtes fort mécontente de vous-même et il vous vient quelquefois la pensée d'attribuer votre malheur à des causes étrangères et à une faute qui ne se peut corriger. Je vous avoue que j'ai eu quelquefois la même pensée. Mais Dieu soit loué; il a eu ses raisons pour permettre tout ce qui vous est arrivé; et ce serait une horrible tentation que de croire qu'il y eût en cela quelque mal irréparable. Quand vous auriez commis en cela quelque infidélité, nous avons affaire à un bon Maître; et, bien loin de perdre courage, ce vous devrait être un motif d'une plus grande ferveur, afin de réparer cette lâcheté... Tout mouvement qui inquiète l'âme ou qui affaiblit en elle l'espérance d'acquérir la sainteté, est infailliblement du mauvais esprit. (L.74)

C'est l'écho du message de saint Paul aux Romain (ch.8) que nous retrouvons dans les conseils donnés par le Père à sa soeur, Visitandine: rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu!

Vous seriez bien malheureuse, s'il y avait quelque chose au monde qui vus donnât de l'inquiétude, puisqu'il n'est rien qui puisse vous empêcher de vous faire une sainte et que même toutes choses peuvent vous aider à le devenir. Il n'y a pas jusqu'à nos péchés d'où nous ne puissions tirer avantage pour notre sanctification, par la connaissance qu'ils nous donnent de nous-mêmes et par le renouvellement de ferveur qu'ils nous doivent inspirer. (L.2)

LA MISERICORDE PLUS FORTE QUE LE PÉCHÉ

A maintes reprises et à des personnes de toute situation le Père Claude La Colombière renouvelle cette assurance: la miséricorde divine est plus forte que le péché. Une certitude à laquelle il se cramponne lui-même de toutes ses forces.

Dans la vue de mes désordres, à la confusion que j'en ai conçue a succédé une douce pensée, que c'était là une grande matière pour exercer la miséricorde de Dieu, et une espérance très ferme qu'il se glorifiera en me pardonnant. Cette espérance est si fort établie en mon coeur, qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu on m'arrachera plutôt la vie que ce sentiment (R.6)

La méditation de la mort lui donne l'occasion d'affirmer paradoxalement que ce qui devrait le remplir de peine peut devenir acte de confiance au pardon divin. D'où ces lignes extraordinaires:

Songeant à ce qui fait de la peine à la mort, qui sont les péchés passés et les peines à venir, il s'est d'abord présenté un parti à mon esprit, que j'ai embrassé de tout mon coeur et avec une très grande consolation de mon âge. C'a été qu'à ce dernier moment, de tous les péchés qui se présenteront à mon esprit, soit connus,

soit inconnus, j'en ferai comme un ballot que je jetterai aux pieds de notre Sauveur, pour être consumé par le feu de sa miséricorde; plus le nombre en sera grand, plus ils me paraîtront énormes, d'autant plus volontiers les lui offrirai-je à consumer parce que ce que je lui demanderai sera d'autant plus digne d'elle. Il me semble que je ne saurais rien faire alors de plus raisonnable, ni de plus glorieux à Dieu. (R..9)

LE PLUS GRAND MAL, C'EST LE DÉSÉSPOIR.

Si l'espérance est bonne, le désespoir ne peut être que néfaste. Dans sa correspondance avec la supérieure de la Visitation qui se plaint de son absence, le Père La Colombière promet de prier à la messe en demandant à Dieu de faire sentir à la religieuse les effets de sa miséricorde infinie; il ajoute:

Demandez-lui pour moi la même grâce, et que mes fautes, quelque graves et fréquentes qu'elles soient, ne me fassent jamais désespérer de sa bonté. Voilà, à mon avis, le plus grand mal qui puisse arriver à une créature. Quand on peut se défendre de ce mal, il n'en est point qu'on ne puisse tourner en bien et dont il ne soit aisé de tirer de grands avantages. (L.22)

Même conseil pressant à une autre religieuse, la jeune abbesse de la Bénissons-Dieu:

Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre désespoir: on dirait que vous n'avez jamais entendu parler de Dieu et de sa miséricorde. Je ne puis vous pardonner ces sentiments; je vous prie d'en prendre l'horreur que vous en devez et de vous souvenir que tout le mal que vous avez fait n'est rien en comparaison de celui que vous faites en manquant de confiance; espérez donc jusqu'au bout, je vous le commande... si

*vous m'obéissez en ce point je vous réponds de votre conversion.
(L.110)*

VIVRE LA CONFIANCE AU JOUR LE JOUR

Une religieuse avoue au Père La Colombière qu'elle est troublée par de mauvaises imaginations. Quelle que soit la cause de ce trouble, il faut, répond le Père, en prendre occasion d'humilité.

Tenez-vous tant qu'il vous sera possible, dans l'oraison et hors de l'oraison, aux pieds de Jésus-Christ, comme la plus imparfaite et la plus malheureuse de toutes les créatures, et comme celle qui mérite le plus l'enfer. Ne laissez pas toutefois de mettre en lui toute votre confiance et ne craignez pas qu'il vous rebute à cause de vos infidélités. Vous savez bien qu'il recherche ceux qui l'offensent et que c'est pour le pécheur qu'il s'est fait homme. Ne quittez point ses pieds adorables et les serrez si étroitement que, quand il voudrait vous précipiter dans les enfers, il fût comme contraint de s'y laisser entraîner avec vous. (L.98)

Une demoiselle de Paray-le-Monial importune le Père avec ses longues lettres et nombreux problèmes de conscience. Celui-ci la ramène à l'essentiel: vivre saintement le moment présent.

On dirait que vous ne connaissez pas encore votre bon Maître. Je vous ai souvent conseillé de demeurer tranquille et de ne songer qu'à servir Dieu chaque jour, comme si c'était le dernier de votre vie... si vous voulez être parfaitement agréable à Celui qui vous aime, vous devez vous plaire dans votre misère extrême, aimer le néant où il vous laisse à dessein de faire davantage éclater sa miséricorde, par la patience avec laquelle il vous souffre et par les grâces qu'il ne laissera pas de vous faire.... Ne songeons donc plus à rien qu'à nous abandonner à

*la Providence de notre bon Père, et à vivre au jour la journée.
(L.148)*

C'est la même correspondante qui s'était vue invitée à l'abandon entre les mains de Notre Seigneur, alors qu'elle se posait la question de sa vocation et de son avenir.

Entretenez-vous toujours dans les pensées de confiance, tant qu'il plaira à Dieu de vous les donner; elles lui font beaucoup plus d'honneur que les autres. Plus nous sommes misérables, et plus Dieu sera honoré de la confiance que nous avons en lui. Mais il me semble que, si votre confiance était au point qu'il le devrait être, vous ne vous tourmenteriez guère sur ce que vous deviendrez; vous remettriez cela entre les mains de Notre Seigneur, espérant que, quand il souhaitera de vous quelque chose, il vous le fera connaître. si vous n'étiez pas dans l'état où Dieu vous veut présentement, il ne vous ferait pas les grâces qu'il vous fait.(L.127)

LA CONFIANCE GLORIFIE LE SEIGNEUR

Plus que la crainte, c'est la confiance humble du pécheur qui honore le Seigneur. Une Visitandine entrevoit sa mort prochaine, le Père La Colombière la reconforte.

Savez-vous bien ce qui me servirait à exciter ma confiance si j'étais aussi près d'aller rendre compte à Dieu; ce serait justement le nombre et la grandeur de mes péchés. Voilà une confiance vraiment digne de Dieu, qui, bien loin de se laisser abattre par la vue de ses fautes, se fortifie au contraire, dans l'idée infinie qu'elle a de la bonté de son Créateur. La confiance qu'inspire l'innocence et la pureté de la vie ne donne pas, ce me semble, une fort grande gloire à Dieu; car est-ce donc tout ce

que peut faire la miséricorde de notre Dieu que de sauver une âme sainte et qui ne l'a jamais offensé? Il est certain que de toutes les confiances, celle qui honore davantage le Seigneur, c'est celle d'un pécheur insigne qui est si persuadé de la miséricorde infinie de Dieu que tous ses péchés ne lui paraissent que comme un atome en présence de cette miséricorde. (L.72)

Il donne le même conseil à une autre religieuse trop portée à l'introspection et donc au mécontentement d'elle-même; le Seigneur veut faire d'elle un glorieux trophée!..

Je crains que vous n'ayez la vue un peu trop attachée sur vous. Il me semble qu'il serait bon de s'oublier quelquefois et de ne songer à ses misères qu'autant qu'elles nous font connaître l'immense miséricorde de Dieu envers nous. De plus il me semble qu'il ne faudrait pas tant s'étonner de se trouver extrêmement misérable. Que pouvons-nous attendre de nous que cela? Mais il faut admirer avec complaisance et aimer la bonté de Dieu qui vous souffre, qui vous aime telle que vous êtes, et qui veut faire de vous comme un trophée à la gloire de sa miséricorde infinie. Espérez seulement en lui et, en quelque état que vous soyez, ne perdez jamais votre confiance, laquelle vous sauvera et vous sanctifiera même infailliblement, si vous le voulez. (L.90)

PRIERES DE CONFIANCE

Souvent la pensée du Père La Colombière se transforme en prière, que ce soit dans ses lettres ou ses sermons. Ainsi, il a reçu les confidences d'une religieuse coupable de graves fautes. Ce qui le contriste, plus que les péchés, c'est le manque de confiance en la bonté de Dieu. L'esprit malin essaie d'utiliser ces chutes pour conduire au désespoir, alors que L'Esprit-Saint

invite à l'humilité et à la réparation. La vue des fautes peut devenir guérison de l'orgueil.

Si j'étais en votre place, voici comme je me consolerais. Je dirais à Dieu avec confiance: «Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde et pour la faire éclater en présence du ciel et de la terre. Les autres vous glorifient, en faisant voir quelle est la force de votre grâce, par leur fidélité et leur constance, combien vous êtes doux et libéral envers ceux qui vous sont fidèles: pour moi, je vous glorifierai en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs, et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser, que nulle rechute, quelque honteuse et criminelle qu'elle soit, ne doit porter un pécheur au désespoir du pardon. Je vous ai gravement offensé, ô mon aimable Rédempteur; mais ce serait bien encore pis, si je vous faisais cet horrible outrage de penser que vous n'êtes pas assez bon pour me pardonner. C'est en vain que votre ennemi et le mien me tend tous les jours de nouveaux pièges: il me fera tout perdre plutôt que l'espérance que j'ai en votre miséricorde. Quand je serais retombée cent fois et que mes crimes seraient ne cent fois plus horribles qu'ils ne sont, j'espérerais encore en vous.» (L.96)

Dans la prière qui termine son sermon sur la confiance, le Père La Colombière nous laisse une admirable profession de foi. On y retrouve tous les thèmes évoqués dans ce chapitre: sentiments de fragilité, aveu d'inquiétudes humaines, douleur des péchés, mais surtout abandon, paix, confiance en une miséricorde qu'il sait sans limite... «Je vous espère de vous-même, ô mon Créateur!»

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous et qu'on ne peut manquer de rien, quand on attend de vous toutes choses, que j'ai résolu de vivre à

l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes: «En paix je me couche et m'endors aussitôt, car toi, Seigneur, tu me fais demeurer en sécurité». Les hommes peuvent me dépouiller, et des biens, et de l'honneur; les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir; je puis même perdre votre grâce par le péché; mais jamais je ne perdrai mon espérance; je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher: «En paix, je me couche et m'endors». Les autres peuvent attendre leur bonheur, ou de leurs richesses ou de leurs talents; les autres s'appuient, ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leurs pénitences, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs prières: «Toi, Seigneur, toute ma Confiance, c'est ma Confiance même. Cette confiance ne trompa jamais personne: «Aucun de ceux qui espèrent en toi n'a été confondu». Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère: «En toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance, je ne serai pas confondu pour toujours». Je connais, hélas! Je ne le connais que trop, que je suis fragile et changeant; je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les plus affermiées; j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament. Mais tout cela ne peut m'effrayer tandis que j'espérerai; je me tiens à couvert de tous les malheurs et je suis assuré d'espérer toujours parce que j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis. J'espère que vous m'aimerez toujours et que je vous aimerai aussi sans relâche; et, pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps, et pour l'éternité. Amen (S.68)

JE SUIS OÙ DIEU VEUT. JE FAIS CE QUE DIEU VEUT

«Que ta volonté soit faite»: cette prière de Jésus à son Père n'exprime pas seulement sa résignation devant la Passion; c'est aussi le cri spontané d'une vie toute marquée par la soumission filiale. Oubli de soi, sainte indifférence, obéissance, désir de conformité: toutes ces dispositions sont dans le Coeur de Jésus «Obéissant jusqu'à la mort» et «en qui le Père met toutes ses complaisances». Ce divin modèle, Claude La Colombière le contemple lorsqu'il médite l'abnégation de Jésus souffrant. La réponse du Père avec son commentaire mérite d'être citée en tête de ce chapitre consacré à la Volonté de Dieu. Le Père ne peut rien refuser à son Fils qui ne lui a résisté en rien. Invitation discrète mais pressante à entrer dans les mêmes dispositions.

«Celui-ci est mon Fils bien-Aimé qui a toute ma faveur». C'est ici vraiment mon Bien-Aimé, à qui j'ai donné toute ma tendresse. Il m'a donné sa volonté; il sera le maître de la mienne. Je m'attacherai à le satisfaire en tout; je n'attendrai pas ses prières pour lui accorder tout ce qu'il désire; je préviendrai même ses désirs, non seulement pour ce qui le touche, mais encore pour ce qui regarde ceux qu'il aime; enfin je le comblerai de biens temporels et spirituels en cette vie, et de biens éternels en l'autre (M.P.2)

A la fin de la deuxième semaine de sa retraite de Trente jours le Père La Colombière résume ses convictions sur l'importance de conformer notre volonté à celle du Seigneur, chemin court et assuré pour parvenir au pur amour de Dieu.

Pour la conformité à la volonté de Dieu. Dès le commencement de l'oraison je me suis senti porté à en faire des actes. Je les ai faits sans peine, parce qu'en effet je n'en sens aucune, par la

grâce de Dieu, pour aucun état; il me semble qu'avec la même grâce, j'accepterais avec soumission les plus fâcheux accidents que la Providence pourrait permettre à mon égard; du moins y serais-je assez tôt résolu, si Dieu ne m'abandonnait pas. Je me suis surtout résigné à me sanctifier par la voie qu'il plaira à Dieu, par la soustraction de toute douceur sensible; s'il le veut ainsi, par les peines intérieures, par les combats continuels contre mes passions. Voilà ce qu'il y a pour moi de plus rude dans la vie; je m'y sou mets néanmoins de tout mon coeur et d'autant plus volontiers que je comprends que ce chemin est le plus sûr, le plus court pour acquérir une parfaite pureté de coeur, un très grand amour de Dieu et de très grands mérites.
(R.53)

LA VOLONTÉ DE DIEU EN TOUTES CIRCONSTANCES

Nous avons une décision à prendre: notre réflexe est de suivre nos inclinations, nos préférences. Pour que notre choix relève de l'esprit de l'Évangile plutôt que des maximes du monde, le détachement et la prière sont nécessaires et seuls capables de procurer la paix du coeur. C'est ce qu'écrit Claude La Colombière au début de la quatrième semaine de ses Exercices, alors qu'il vient de méditer l'impassibilité de Jésus ressuscité et qu'il se reproche certaines difficultés à obéir.

Il est dangereux de faire des projets, même en des choses de peu d'importance, à moins qu'on ne soit bien résolu à tout quitter pour obéir et pour exercer la charité. Toute occupation qu'on quitte avec peine et qu'on aime mieux retenir que de faire quelque autre chose ou même que de ne rien faire, lorsque Dieu le veut ainsi, il est dangereux qu'on n'y soit attaché humainement...

Il faut avec l'aide de Dieu, avant que de se déterminer à quoi que ce soit, sur quelque proposition qu'on me fasse, il faut dis-je, consulter Dieu et m'accoutumer à prévenir le mouvement que les choses produisent en l'âme, par une élévation d'esprit à Dieu, et voir quel sentiment j'en dois avoir selon les règles de l'Évangile. A moins que d'avoir ce soin, il est impossible de conserver la paix du coeur et de ne tomber pas en bien des fautes. (R.67)

Faire taire les préférences naturelles.... Claude La Colombière a parfois rêvé d'une vie solitaire toute consacrée à la prière. Il envie sa soeur, entrée au monastère de la Visitation de Condrieu, mais il se reprend aussitôt: la volonté de Dieu le veut parmi les hommes, au milieu de mille sollicitations.

Que j'envierais votre retraite, avec tous vos maux, si je n'étais bien persuadé qu'il n'est point de bien au monde plus grand que de faire la Volonté de Celui qui nous gouverne. Je sais qu'il n'est point d'occupation si accablante qui puisse embarrasser une personne qui ne s'y applique que par des raisons surnaturelles et parce que Dieu le veut. Mais, ma bonne Soeur, c'est là une difficulté, d'être éternellement parmi les hommes et de n'y chercher que Dieu, d'avoir toujours trois ou quatre fois plus d'affaires qu'on n'en peut faire, sans perdre néanmoins ce repos d'esprit, hors duquel on ne peut posséder Dieu, d'avoir à peine quelques moments pour rentrer en soi-même et se recueillir dans l'oraison, et n'être portant jamais hors de soi-même. Tout cela est possible; mais vous m'avouerez que cela n'est pas trop facile.

Je suis où Dieu veut que je sois, je fais ce que Dieu veut que je fasse: je ne connais point d'autre félicité dans la vie. On peut être saint partout, quand on en a bien envie. (L.3)

Envoyé à Londres pour le service de la Duchesse d'York, Claude La Colombière reconnaît que l'éloignement de Paray et surtout des Soeurs de la Visitation est un sacrifice. Déjà malade, il s'en remet à la volonté du Divin Maître.

Je confesse que ce serait pour moi une fort grande douceur que de pouvoir vous parler et à cette bonne Soeur. Mais que la Volonté de Dieu s'accomplisse en tout à mon égard! Je ne crois pas qu'il y ait personne au monde plus incertain de ce qu'il doit devenir: j'attends sur cela avec tranquillité la volonté de notre grand Maître. (L.32)

A une personne éprouvée par la maladie, Claude La Colombière donne un seul conseil: se conformer en tout à la volonté de Dieu.

Tant que vous êtes malade, ne songez, ni à faire des pénitences, ni à prier autrement qu'en unissant vos maux à ceux de Jésus-Christ et tâchant de vous réjouir de l'honneur qu'il vous fait de vous faire part de sa croix. Conformez-vous bien à sa volonté en toutes vos peines, soit intérieures, soit extérieures, et tout vous sera avantageux. (L.144)

Une Visitandine pressent qu'elle va bientôt mourir, elle estime n'avoir encore rien fait pour le ciel. A elle aussi le Père La Colombière conseille fermement d'abandonner ses désirs de pénitence. Elle doit se jeter à l'aveugle dans le sein de Dieu; il ne perdra pas une âme qui n'a de confiance qu'en lui et se livre à lui sans réserve.

Faut-il que pour cela la volonté de Dieu ne soit pas exécutée? Ne vaut-il pas mieux que cette volonté s'accomplisse, que si nous étions assurés de parvenir à la sainteté de notre bonne Mère! Voilà, ma Soeur, la disposition en laquelle je souhaite que vous rendiez votre âme entre les mains de Jésus-Christ: que,

quand vous sauriez infailliblement qu'en vivant un jour, par votre volonté, vous iriez droit dans le ciel et vous seriez placée au-dessus des séraphins, vous aimeriez mieux mourir par la volonté de Dieu et aller satisfaire sa justice dans le purgatoire jusqu'à la fin du monde. Oui, mon Dieu, il faut que votre volonté se fasse: voilà l'unique chose nécessaire. Que je meure tôt ou tard, d'une maladie ou d'une autre, il n'importe peu, pourvu que je meure au moment, de la maladie et dans l'état de perfection qu'il plaira à Notre Seigneur. (L.72)

LA VOLONTÉ DE DIEU SUR TOUS LES TONS

La soumission à la volonté de Dieu est le signe authentique de l'amour qu'on a pour lui. A maintes reprises, dans ses conseils de direction spirituelle, Claude La Colombière revient sur cette soumission totale et amoureuse de notre coeur au Coeur de Dieu. En voici quelques exemples: Il n'est rien de léger quand il s'agit de plaire à Dieu. (L.2) Il n'est point de bien au monde plus grand que de faire la volonté de Celui qui nous gouverne. (L.3)

Il faut tout sacrifier à la volonté divine, ce sacrifice vaut mille fois plus que tous les avantages qui pourrait nous arriver par une autre voie. (L.5)

Que vous importe que vous fassiez peu ou beaucoup, pourvu que vous fassiez la volonté de votre bon Maître? (L.102)

Croyez-moi, ma Soeur, ce n'est ni la retraite (de ce monde) ni les longs entretiens avec Dieu qui font les saints: c'est le sacrifice de notre propre volonté, dans les choses mêmes les plus saintes, et une attache inséparable à la volonté de Dieu, laquelle nous est déclarée par nos supérieurs. (L.104) On peut faire sa propre volonté en tout, même dans les choses saintes. (L.138) Il faut

vouloir sans réserve tout ce que Dieu veut. (L.140) Il faut que vous vous soumettiez à la volonté de Dieu et que nous nous accoutumions à nous passer de tout, sauf de Lui. (L.147) Je tâcherai de conserver mon coeur libre, afin que vous seul en soyez le Maître, que vous seul y régniez tout seul et avec un empire absolu. (M.P.7)

LA SAINTE INDIFFERENCE

La recherche de la seule volonté de Dieu a pour effet de relativiser tous les autres désirs, de mettre l'âme en état de sainte indifférence à tout ce qui n'est pas l'Essentiel. La soeur du Père La Colombière aurait souhaité sa présence lors de sa profession religieuse, mais ce n'était pas possible. Elle se voit exhortée à ne rien désirer, à obéir aux plus humbles commandements des supérieurs.

L'indifférence où vous vous mettez vous sera plus utile et vous rendra plus agréable à Dieu que tout ce que je pourrais vous dire en plusieurs sermons. Il ne faut plus rien désirer, ma chère Soeur, que d'avoir le coeur affranchi de toute sorte de désirs. Cela ne se fait pas en un jour; mais plus il faut de temps pour en venir à bout, plus faut-il se hâter d'y travailler avec toute l'application que nous pouvons y apporter. Si nous sommes assez heureux pour y réussir, nous serons récompensés de nos peines, même dès cette vie. Je vous recommande une observation exacte et courageuse des ordres les moins importants de vos supérieures. Il n'est rien de léger quand il s'agit de plaire à Dieu; c'est un grand mal que de lui déplaire, même en de très petites choses... Je prie Notre Seigneur qu'il fortifie votre coeur, et qu'il le remplisse tellement de son amour que vous n'aimiez que lui tout seul et ne désiriez d'être aimée que de Lui seul. (L.2)

Ce désir d'être à Dieu est si fort que même le sentiment de nos péchés ne doit pas nous arrêter.

Du moment qu'on a conçu un véritable désir d'être tout à Dieu, on commence à jouir d'une grande paix; et je ne doute point que celle où vous vous trouverez, par la miséricorde de Notre Seigneur, ne soit un effet de la volonté sincère et fervente qu'il vous donne de le servir et d'être à lui sans réserve. Vous seriez bien malheureuse, s'il y avait quelque chose au monde qui vous donnât de l'inquiétude, puisqu'il n'est rien qui puisse vous empêcher de vous faire une sainte et que même toutes choses peuvent vous aider à le devenir. Il n'y a pas jusqu'à nos péchés d'où nous ne puissions tirer avantage pour notre sanctification, par la connaissance qu'ils nous donnent de nous-mêmes et par le renouvellement de ferveur qu'ils nous doivent inspirer. (L.2)

Cherchez et vous trouverez: l'âme chrétienne est assoiffée de son Dieu. C'est en le cherchant qu'elle le possède.

Vous trouverez Notre Seigneur toujours près de vous, lorsque vous le chercherez sincèrement, et, quand vous l'aurez, tout le reste vous est inutile. (L.5)

Ne craignez rien. Notre Seigneur est avec vous. Tant que vous persévérerez dans le désir de lui plaire, vous ne manquerez jamais des moyens nécessaires pour cela. (L.123)

Il y a des temps que vous n'osez dire à Dieu que vous l'aimez; je ne m'en étonne pas. Il faut l'aimer en tout temps; mais il n'est pas toujours temps de le lui dire; il faut suivre en cela la disposition de votre coeur. (L.141)

LA VOLONTÉ DE DIEU DANS LES SUPÉRIEURS

En véritable fils de saint Ignace, Claude La Colombière connaît la valeur de l'obéissance. Lorsqu'il est appelé à se prononcer sur l'origine des faits extraordinaires qui bouleversent la vie de Marguerite-Marie, il n'hésite pas longtemps à croire que ce qui se passe en cette Soeur constitue d'authentiques grâces divines et il rassure la Mère Supérieure: «Qu'importe, quand ce seraient des illusions diaboliques, pourvu que cela produise en elle les mêmes effets que font les grâces de Dieu. Il n'y a nulle apparence à cela parce qu'il se trouverait que le diable, en la voulant tromper, se tromperait lui-même, l'humilité, la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres.» (Témoignage de la Mère de Saumaise). Claude La Colombière a vraiment aimé l'obéissance. Il peut témoigner, en écrivant à des religieuses Ursulines, qu'elle a été le bonheur de sa vie:

Je reconnais que l'attache que j'ai eue à pratiquer l'obéissance a fait tout le bonheur de ma vie, que je lui dois toutes les grâces que j'ai jamais reçues de Dieu et que j'aimerais mieux renoncer à toute sorte de mortifications, de prières, de bonnes oeuvres, que de m'écarter, en un seul point, je ne dis pas des commandements, mais même de la volonté de ceux qui me gouvernent, pour peu que je puisse entrevoir cette volonté. O mon Dieu! comment peut-on avoir un seul moment de repos, quand on fait sa volonté propre? (L.105)

Cette obéissance, il l'avait promise en méditant le Baptême de Jésus;; un homme appelé à la conversion des autres a besoin de grandes vertus surtout d'humilité et d'obéissance.

J'ai résolu d'être obéissant toute ma vie comme un enfant, surtout à l'égard des choses qui regardent en quelque manière l'avancement du service de Dieu; parce que sans cela il est dangereux qu'on ne s'y cherche soi-même. Quelle illusion de penser servir Dieu et le glorifier, ou plus, ou autrement qu'il ne lui plaît! (R.30)

La fuite de la Saint Famille en Égypte lui avait donné un autre motif d'obéir, alors même qu'on ne perçoit pas clairement l'utilité du commandement reçu: si Dieu le veut, il faut bien que ce soit expédient et sa Sagesse fera tout concourir à sa gloire.

Quand il arrive des commandements où la raison humaine ne voit goutte, un homme qui a de la foi doit se réjouir dans la pensée que c'est Dieu seul qui agit et qui nous prépare d'autant plus de biens qu'il doit les envoyer par des voies cachées et que nous ne saurions prévoir. Pour moi, je n'ai, Dieu merci, nulle peine à cela, parce que l'expérience m'a instruit. (R.22)

Ce qui rend difficile l'obéissance, c'est la personne de ceux qui détiennent l'autorité. «Un supérieur peut mal gouverner: mais il est impossible que Dieu ne vous gouverne bien par lui.» Claude La Colombière rattache l'obéissance à l'esprit d'enfance et à une vue de foi capable de reconnaître Dieu en toute chose, en toute personne.

Quand c'est le Saint Esprit qui nous possède, il nous inspire une simplicité d'enfant qui trouve tout bon et tout raisonnable, ou, si vous aimez mieux, une prudence divine qui découvre Dieu en toutes choses, qui le reconnaît en toutes les personnes et même en celles qui ont le moins de vertus et de qualités naturelles ou surnaturelles qui le représentent. (L.1)

PORTER SA CROIX

Le Coeur de Jésus n'a «rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour nous témoigner son amour». C'est surtout dans les chapitres sur le Coeur de Jésus que nous contemplons cette charité divine qui dépasse toute mesure humaine (ch.2 et 10). Il faut lire les dix «méditations sur la Passion» du Père La Colombière pour pénétrer plus avant ce mystère d'amour du Sauveur. Citons simplement quelques lignes de la deuxième méditation «sur la charité de Jésus souffrant»:

Non seulement il a souffert ce qu'il ne devait pas souffrir, mais il a souffert plus qu'il ne devait souffrir. Une larme pouvait laver toutes nos fautes. Une goutte de sang pouvait nous mériter tous les secours. Pourquoi tant de sang? Faut-il demander des raisons à qui aime? Il n'en peut rendre d'autre que son amour. On croit toujours, quand on aime, que quoi que ce soit que l'on donne, ce ne sera jamais assez. (M.P.2)

LA CROIX EST UN TRÉSOR

Le langage de la croix est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu, écrit saint Paul (1Co 1,18). La même remarque s'applique à ceux qui ne savent pas. Il faut la foi pour aimer la croix. Il serait parfaitement déplacé de prétendre consoler des personnes éprouvées en leur prêchant la résignation, si ces personnes n'étaient assez croyantes pour reconnaître l'amour que Jésus a mis dans sa Passion, et l'amour que le chrétien peut vivre dans ses épreuves.

Les Exercices Spirituels, en leur troisième semaine, invitent le retraitant à méditer longuement la Passion du Sauveur.

Passion-souffrance, mais aussi Passion-amour. La configuration au Christ est bien dans la ligne de la spiritualité ignatienne. Dans le cas de Claude La Colombière il est vraisemblable que ses rencontres avec Marguerite-Marie ont approfondi le sens de souffrance rédemptrice. De cette Sainte Jean-Paul II écrit: «Marguerite-Marie connut la grâce d'aimer à travers la croix. En cela elle nous livre un message toujours actuel » et Jean-Paul II de citer la confidente du Coeur de Jésus: «il faut nous rendre des copies vivantes de notre Époux crucifié en l'exprimant en nous par toutes nos actions». Il est probable qu'un tel amour de la croix avait édifié et interrogé le Père La Colombière. Après son bref passage à Paray, suite à son bannissement d'Angleterre, nous relevons une confidence de Marguerite-Marie à son ancienne supérieure:

Je l'ai vu deux fois; il a bien de la peine à parler; ce que peut-être Dieu fait ainsi, pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son coeur. (L.13) Pourtant Marguerite-Marie avait prié pour obtenir la guérison de son père spirituel...

L'ayant une fois recommandé à la bonté de Jésus-Christ, il me dit: «Que le serviteur n'était pas plus que le Maître, et qu'il n'y avait rien de si avantageux que la conformité avec son cher Maître. Et que bien que, selon l'oeil humain, sa santé fût plus à la gloire de Dieu, la souffrance lui en rendait incomparablement plus; car il y a temps pour toute chose. Il y a temps pour souffrir et il y a temps pour agir; il y en a un pour semer, et un pour arroser et cultiver.» C'est ce qu'il fait à présent; car le Seigneur prend plaisir à donner un prix inestimable à ses souffrances, par l'union qu'il a avec les siennes... Soumettons-nous donc aux ordres de notre Souverain et confessons qu'il est juste et bon en tout ce qu'il fait, et qu'il mérite en tout temps louange et amour. (L.10)

Source de grâces pour les autres, la croix est d'abord un moyen dont Dieu se sert pour détruire nos passions. Claude La Colombière écrit à des Visitandines:

C'est à Dieu à détruire nos passions, il le fera quand il lui plaira; mais c'est à moi à les réprimer et à les empêcher d'éclater et de m'entraîner au mal, où elles tâchent de me porter. Ces croix que vous n'aviez pas attendues, si vous voulez vous faire un peu de violence, seront suivies de consolations que vous n'auriez jamais espérées. Croyez-moi, elles viennent de la main de Dieu tout comme les autres grâces. (L.75)

Lors de sa grande retraite de 1674 Claude La Colombière commence la «troisième semaine» partagé entre le désir de la croix et le sentiment de son indignité de recevoir une telle grâce:

Un homme qui désire véritablement de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ est comme une personne affamée ou extrêmement altérée, laquelle, en attendant qu'il se présente de quoi la rassasier, prend cependant avidement le peu de nourriture ou de boisson qui se présente. Je me sens un assez grand désir de souffrir pour Dieu et je ne vois guère de genre de douleur que je n'acceptasse, ce me semble, avec grande joie; mais j'estime que c'est une grâce que Dieu ne fait qu'à ses amis; et je m'en trouve si indigne que je ne crois pas que Dieu me fasse jamais cette faveur. (R.54)

Cette «grâce» lui sera accordée... La suite l'existence du Père le montre, en sa dernière maladie, de plus en plus désireux d'accueillir la croix et de l'aimer jusqu'au bout.

Ce que je trouve de bon dans l'état où je suis, c'est une grande abjection, soit intérieure, soit extérieure; je comprends que c'est

un trésor inestimable; mais priez bien Notre Seigneur qu'il me le fasse aimer pour son amour, et qu'ensuite, si c'est sa gloire, il l'augmente tous les jours davantage et me conduise jusqu'au comble, sans avoir égard à mes répugnances et à mon indignité. (L.51)

LA CROIX AUX CENT VISAGES

Le bonheur durable et parfait n'est pas de ce monde. Il est sans cesse compromis par des accidents, contrariétés, maladies, séparations. Douleurs graves ou petites, peu importe. il faut surtout reconnaître la croix, essayer de la porter avec la grâce du Seigneur.

A Mlle de Lyonne qui hésite entre la vie dans le monde et le cloître Claude La Colombière écrit à la fin d'une lettre:

Faites voir à Dieu que vous l'aimez; vous le pouvez dans tous les états. L'amour se nourrit de souffrances; on en trouve partout. (L.55)

Pour lui-même la croix sera surtout cette longue maladie que l'oblige à cesser toute activité apostolique. Avec une pointe d'humour il relate un conseil que lui donne Marguerite-Marie:

Elle m'ordonne, de la part de son cher Maître, de ne plus songer au passé, de ne faire nul projet pour l'avenir et, pour le présent, de prendre soin d'un malade que Dieu a confié à mes soins pour me donner d'exercer la charité et la patience, ajoutant que le malade est moi-même et que je dois, sans scrupule, faire ce que je pourrai pour me rétablir. Et je le fais aveuglément. (L.46)

Une contemplative se plaint de distractions, de dissipations et d'un sentiment d'éloignement de Dieu. Le Père lui enseigne la

patience: la croix est source de purification; elle est signe de la miséricorde du Seigneur.

Le trouble où vous jettent vos distractions, vos dissipations, l'éloignement que vous sentez de Dieu cesserait si vous receviez avec humilité ces états pénibles qui, dans le fond, ne sont point des péchés ni des maux spirituels, mais seulement des châtements amoureux de votre bon Père, qui a trouvé ce secret pour vous purifier de toutes les taches que votre âme avait contractées en votre première vie. Tout ce qui vous désole et vous fait croire que vous êtes perdue, tout cela, souffert avec patience, humilité, conformité à la volonté de Dieu, se changerait en un trésor qui vous enrichirait plus, en un jour, que ne saurait faire une année de consolations et d'extases. Mais votre amour propre fuit étrangement la croix et court après les lumières et les délices spirituelles. Je prie Dieu qu'il vous fasse connaître combien la conduite qu'il garde en cela à votre égard est miséricordieuse; il vous perdrait s'il en usait autrement avec vous. (L.93)

Le silence et le calme d'un monastère pèsent à certains tempéraments. D'autres s'y sentent parfaitement à l'aise. La croix ne leur sera pourtant pas épargnée, elle sera ailleurs, il faudra la désirer et l'aimer...

Je ne crains pour vous qu'une chose: c'est que l'amour du repos et l'horreur naturelle que vous avez pour le tumulte et pour l'embarras ne produise une partie de la joie que vous goûtez. Si cela était, ce serait une fausse joie que la vôtre. C'est la croix qu'il faut chercher et aimer dans l'état que vous avez embrassé, et la bonne croix, je veux dire celle qui pèse le plus à la nature et qui choque davantage nos inclinations. Il est malaisé de n'en trouver pas toujours quelque-une de cette sorte: dans une communauté il y a toujours quelque chose qui choque, ou notre

humeur, ou nos petits sentiments. Il faut être sur ses gardes pour profiter de ces précieuses occasions, et pour soumettre en toutes choses, et le jugement et la volonté; à moins de cela on ne jouit pas d'une paix parfaite ou, du moins, on n'en jouit pas longtemps. (L.1) La vie commune, les différences de caractère font partie des croix quotidiennes.

Je loue le Seigneur que vous n'avez pas vieilli dans la tiédeur. Vous êtes encore assez jeune pour vous faire une grande sainte. Un des meilleurs moyens pour le devenir, c'est de supporter les humeurs de...; soyez sûre que, par là, vous gagnerez le Coeur de Dieu, plus que par toutes les autres pratiques de piété. (L.102)

Les plus petits désagréments--une lettre égarée-- peuvent devenir occasion de renoncement:

Dieu a permis que vos lettres se soient perdues, pour vous aider à vous détacher de toutes choses et à n'attendre du secours que de sa part. Accoutumez-vous, je vous en prie, à profiter de ces mortifications, dont toute la vie est semée et dont le bon usage conduit bientôt l'âme à une grande familiarité avec Dieu. (L.100)

Les petites croix, si nombreuses dans la vie ordinaire, sont l'occasion d'entrer dans l'esprit de la vraie pénitence. Il faut se souvenir que les offenses qui nous sont faites ne sont rien en comparaison de nos péchés et que Dieu ne rejette jamais une coeur brisé.

Les grandes occasions de souffrir arrivent rarement. Mais l'âme chrétienne sait se comporter comme il faut dans les petites dont la vie est remplie. Qu'on lui parle incivilement, qu'on passe sans la saluer, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à

la servir; au lieu de se fâcher, tout cela l'humilie en la faisant se ressouvenir de son péché...

Non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un coeur ainsi brisé de douleur et humilié en votre présence. Que vous aurez de plaisir à voir cette âme ainsi pénétrée de sentiments de pénitence! Que vous oublierez volontiers ses infidélités passées! Que vous lui ferez bien sentir votre présence et le pardon que vous lui accordez! (M.P.1)

PEUT-ON DESIRER LA CROIX?

En la fête de saint André la liturgie met sur les lèvres de l'apôtre une déclaration surprenante: «Croix longtemps désirée, ardemment aimée, cherchée sans relâche et enfin préparée à mes ardents désirs.» Claude La Colombière médite cette parole et s'émerveille d'un amour capable d'aimer la croix.

Il fallait qu'il aimât bien Jésus-Christ pour trouver tant de plaisir en la croix. On aime souvent les hommes pour les biens qu'ils possèdent; mais aimer leurs misères pour l'amour d'eux, cela est inouï; c'est merveille si on ne les hait pas à cause de leurs misères. Il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses frères; mais il y a des degrés en ce sacrifice, car mourir avec cette joie, avec cet empressement, c'est un amour incomparable. Quelle foi! (J.S.86)

Dans la troisième semaine de ses grands Exercices Claude La Colombière avait longuement contemplé la douceur, l'humilité, la résignation, la charité de Jésus en sa Passion. Un regard qui suscite chez lui la compassion pour tous ceux qui souffrent.

J'ai été extrêmement touché de voir Jésus-Christ qui se soumet à ce jugement injuste, qui prend sa croix et s'en charge avec une humilité, une douceur, une résignation admirables; qui, étant arrivé au haut de la montagne, se laisse dépouiller, s'étend sur cette croix, tend les mains et les pieds pour être percés, et s'offre à son Père avec des sentiments que lui seul est capable de former. Il est vrai que cette vue me rend la croix si aimable qu'il me semble que, hors de là, je ne saurais être heureux. Je regarde avec respect ceux que Dieu visite par des humiliations, des adversités de quelque nature qu'elles soient; ce sont sans doute ses favoris. Pour m'humilier je n'ai qu'à me comparer à eux tandis que je serai dans la prospérité. (R.63)

Dans la Passion Claude La Colombière est fasciné par une admirable patience de Jésus et surtout par son silence: tel un agneau, il n'ouvre pas la bouche (Is.53,7). La croix doit demeurer secrète, c'est un trésor à ne pas dilapider.

Jésus s'est trouvé, à sa Passion, dans toutes les circonstances où il est le plus difficile de se taire... Il avait les plus beaux prétextes du monde. La gloire de son Père à procurer, sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter; il va perdre tout le fruit de ses travaux; les prêtres lui commandent, Pilate l'interroge: Jésus se taisait. Il n'aurait pas péché, il aurait fait des réponses fort édifiantes; mais son silence vaut mieux mille fois... Une croix secrète est quelque chose de bien précieux.

Les âmes imparfaites croient que, pourvu qu'on ne s'emporte point, on peut conter ses maux à toute la terre: semblables en cela à un homme qui a trouvé une bourse pleine d'or et qui va semant cet or en son chemin. Si elles ne les publient pas, du moins il leur faut quelques amis, quelques confidentes; une âme sainte, au contraire, veut que tout se passe entre elle et son Époux... S'il faut se plaindre, plaignons-nous à Jésus crucifié.

Mais en votre présence, mon Sauveur, de quoi aurai-je à me plaindre ?... Je viendrai toutefois pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre. Je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même et de mon impatience. Je viendrai y prendre des forces et m'encourager au silence, et à souffrir comme vous avez souffert. (M.P.3)

Dans un élan de générosité, un coeur touché de l'amour de Jésus peut demander la croix. Avec la sagesse d'un conseiller spirituel expérimenté Claude La Colombière invite plutôt à la prudence. Un peu de renoncement dans le plaisir, si on y est fidèle, vaut mieux que des engagements qu'on ne pourra tenir.

Promettons-nous à Dieu d'aller chercher à l'avenir les plus rudes croix? Non, chrétiens auditeurs, je n'ai garde de vous donner ce conseil; cela est encore trop fort pour nous; nous manquerions à notre parole, il ne faut rien promettre à l'oraison que nous ne puissions tenir, il faut songer que c'est à un Dieu que nous promettons...

Si je ne puis forcer mon coeur à aimer les croix, je l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaisir. Je m'en passerai souvent pour l'amour de vous, ô mon Dieu, et par là je me disposerai peut-être à recevoir de plus grands biens. Mon divin Jésus, bénissez nos résolutions, rendez-les efficaces. (M.P.6)

JE SUIS VENU APPORTER UN FEU SUR LA TERRE

Dans un billet remis au Père La Colombière avant son départ pour l'Angleterre Marguerite-Marie donne trois avis à son confesseur. Voici le premier: «Le talent du Père La Colombière est d'amener les âmes à Dieu: pourquoi les démons feront leurs

efforts contre lui; même des personnes consacrées à Dieu lui donneront de la peine et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses sermons, pour les y conduire; mais Sa bonté sera dans ses croix un soutien, autant qu'il se confiera en Lui».

Un apôtre qui consacre toutes ses forces à instruire, conseiller, reconforter; un missionnaire exposé aux incompréhensions et aux épreuves les plus crucifiantes; un coeur débordant de confiance en Celui qui l'a associé à son oeuvre de salut: tel apparaît Claude La Colombière dans son ardeur apostolique. En cela il se montre fidèle disciple de saint Ignace.

Sur cette parole qui renferme la mission des apôtres: «allez, enseignez toutes les nations», j'ai compris que nous sommes envoyés à toute sorte de personnes et que, quelque part que se trouve un Jésuite, en quelque compagnie qu'il soit, il y est comme envoyé de Dieu pour traiter de l'affaire du salut de ceux avec qui il se rencontre; et que, s'il n'en parle, s'il ne profite pas de toutes les occasions pour l'avancer, il trahit son ministère et se rend indigne du nom qu'il porte. J'ai donc résolu de me ressouvenir de cela en toute rencontre et d'étudier les moyens de faire tourner la conversation sur les choses qui peuvent édifier, avec qui que ce soit que je me trouve, de sorte que personne ne se sépare d'avec moi qu'il n'ait plus de connaissance de Dieu que quand il est venu à moi, et plus de désir, s'il est possible, de se sauver. (R.43)

L'Évangile nous montre la pitié de Jésus devant les foules privées de pasteurs. L'apôtre qu'est Claude La Colombière partage ces sentiments du Coeur de Jésus et voudrait, si telle était la volonté de Dieu, partir au loin comme saint François-Xavier. Mais c'est le Seigneur qui choisit lui-même ses ouvriers.

J'ai conçu un grand désir de la conversion de ces peuples abandonnés. J'ai prié Dieu que, si c'était sa volonté que j'allasse leur porter la lumière de l'Évangile, qu'il eût la bonté de m'en ouvrir les voies; sinon, qu'il se formât des ouvriers dignes d'un si grand honneur, dont je vois bien que je suis tout à fait indigne. (J.S.96)

L'OUBLI DE SOI

La première réaction de ceux que le Seigneur appelle à son service est toujours de se reconnaître inaptes à la mission à eux proposée. Ils se savent pécheurs. Ils ont conscience de leurs faiblesses, de leur limites. Ils réalisent l'importance de l'oeuvre à accomplir et redoutent d'en compromettre la réalisation.

Nous ne sommes pas surpris de trouver ces dispositions dans le coeur de Claude La Colombière. Elles sont indispensables pour que l'instrument soit docile entre les mains du Sauveur.

Celui qui est choisi comme apôtre doit être saint pour travailler utilement à la sanctification des autres. Mais cette sainteté est un don de Dieu.

Quelle merveille, Dieu tout aimable, si un jour vous vouliez vous servir de ma faiblesse pour retirer quelques misérables des portes de la mort! S'il ne faut que le vouloir, je le veux de tout mon coeur. Il est vrai qu'il faut être saint pour faire des saints, et mes défauts très considérables me font connaître combien je suis éloigné de la sainteté. Mais faites-moi saint, mon Dieu, et ne m'épargnez pas pour me faire bon; car je veux le devenir, quoi qu'il m'en coûte. (J.S.113)

L'apôtre a conscience que ses péchés, son trop faible amour de Dieu peuvent constituer un obstacle à l'oeuvre de la grâce.

Vous avez raison de m'envier l'avantage que j'ai de pouvoir exciter les autres à aimer Dieu; mais vous savez qu'il faut que le coeur soit bien plein d'amour, afin qu'il se répande sur ceux à qui on parle, et que les péchés de l'homme sont de grands obstacles aux desseins de Dieu qui s'en veut servir. Ce n'est pas que je ne m'estime très heureux d'être appelé à l'emploi que j'ai; mais je crains avec raison que mes fautes n'empêchent plus de conversions que mon zèle n'en peut faire. (L.35)

Dans sa tâche d'évangélisation l'apôtre risque de se chercher lui-même, surtout si ses efforts sont couronnés de quelque succès. Claude La Colombière exprime fortement cette crainte, paralysante, dans sa retraite de Troisième An.

Je crois que ce qui me refroidit, c'est la crainte que j'ai que, dans les emplois où ce zèle se produit, je ne me cherche moi-même; car il me semble qu'il n'en est aucun où la nature ne trouve son compte, surtout quand on réussit, comme on le doit souhaiter pour la gloire de Dieu. Il faut une grande grâce et une grande force pour résister au charme que l'on trouve à changer les coeurs et à la confiance que prennent en vous les personnes qu'on a touchées. (R.4)

Moins de trois ans plus tard, cette «grande grâce et grande force» nécessaires pour résister à la tentation d'amour-propre semblent avoir été accordées à Claude La Colombière, sans doute par sa rencontre avec Marguerite-Marie. La tentation était alors telle qu'elle lui ôtait toute sorte de courage et faisait perdre espérance de pouvoir faire son salut en songeant à celui des autres. S'il en avait eu le pouvoir, le Père aurait passé ses jours dans la solitude. Saint Jean-Marie Vianney a connu

exactement la même tentation. C'est dans la confiance qu'il met dans les paroles d'une humble religieuse de la Visitation que Claude La Colombière trouve l'apaisement de ses craintes.

Cette tentation commença à s'affaiblir par une parole que me dit un jour la Soeur Marguerite-Marie. Car, comme on me dit qu'en priant pour moi, Notre Seigneur lui avait fait entendre que mon âme lui était chère, et qu'il en aurait un soin particulier, je lui répondis: «Hélas! ma Soeur, comment cela peut-il s'accorder avec ce que je sens en moi-même? Notre Seigneur aimerait-il une personne aussi vaine que je le suis, une personne qui ne cherche qu'à plaire aux hommes, qu'à s'en faire considérer, qui est remplie de respects humains?»

--«Oh! mon Père, me répliqua-t-elle, tout cela n'habite point en vous». Il est vrai que cette parole me calma et que je commençai à me troubler moins de ces tentations. (R.125)

Marguerite-Marie avait rapporté au Père La Colombière une vision dans laquelle Jésus lui avait fait comprendre qu'elle-même et le Père seraient «également partagés de biens spirituels». Or, s'il est une grâce que Marguerite-Marie avait bien reçue, c'est celle de la plus totale indifférence à la vaine gloire. Au cours de cette vision (des trois coeurs) Jésus avait accordé de «grandes grâces» à son fidèle serviteur. Voici ce qu'il en dit dans sa retraite de Londres en 1677:

Aujourd'hui cette crainte (de ne pouvoir me sauver des pièges de la vie active) s'est dissipée, et tout ce qui est en moi me porte à travailler au salut et à la sanctification des âmes. Il me semble que je n'aime la vie que pour cela, et que je n'aime la sanctification que dans la vue que c'est un admirable moyen de gagner beaucoup de coeurs à Jésus-Christ...

Il me semble que la cause pourquoi je suis dans cette disposition, c'est que je ne me sens plus tant de passion pour la vaine gloire. Les emplois éclatants ne me touchent plus comme ils faisaient autrefois. Il me semble que je ne cherche plus que des âmes et que celles des petits lieux et des villages même me sont aussi chères que les autres. (R.123-124)

NOUS AVONS TOUT QUITTE POUR TE SUIVRE

Lorsque Jésus envoie ses disciples en mission, il leur demande le plus grand détachement. Claude La Colombière prend au sérieux cette condition de l'apostolat. Le premier renoncement concerne les biens matériels et même les livres que l'on pourrait estimer trop nécessaires à la mission.

Dans la méditation de la pauvreté apostolique. J'ai résolu du me faire toute ma vie un honneur et un plaisir de cette vertu, d'avoir la consolation de pouvoir toujours dire: je n'ai rien; au lieu que le monde et l'amour-propre trouvent tant de satisfaction à voir et à compter ce qu'ils possèdent. Surtout point de livres. Cela m'obligera à «lire avec attention» ceux que je croirai les plus nécessaires. Pour le reste, je n'aurai nulle peine à m'en passer (R.45)

Les conditions de la vie apostolique sont celles que Jésus a connues lui-même: peu de confort, guère de repos et la perspective de mourir à la tâche.

Une apôtre n'est pas appelé à une vie molle, ni au repos. Il faut suer et fatiguer, ne craindre ni le chaud, ni le froid, ni les jeûnes, ni les veilles. Il faut user sa vie et ses forces en cet emploi. Le pis qui puisse arriver, c'est de mourir en servant Dieu et le prochain. Je ne vois pas que cela doive faire peur à

personne. La santé et la vie me sont, pour le moins, indifférentes; mais la maladie ou la mort, lorsqu'elles m'arriveront pour avoir travaillé au salut des âmes, me seront très agréables et très précieuses. (R.46)

En méditant la mort, qui est le suprême et inévitable détachement, Claude La Colombière en vient à prendre aussi ses distances par rapport aux emplois, nous dirions aux ministères, pour lesquels il pourrait avoir des attaches trop humaines.

Je prévois qu'il me faudra rendre bien d'autres combats (que le détachement matériel) si je veux vivre dans un parfait détachement d'affection au milieu du monde, où nos emplois nous engagent. J'ai pourtant résolu de la faire, avec la grâce de Dieu qui peut seul opérer ce miracle en moi.(r.8)

Parmi ces ministères certains sont obscurs et peu glorieux. Le Père, qui a déjà fréquenté les grands de ce monde, se montre disposé à se consacrer aux enfants et aux pauvres.

Je remercie Dieu de ce que je n'ai trouvé en moi aucune répugnance à m'occuper à l'instruction des enfants et des pauvres; il me semble, ils ne sont pas exposés à la vanité et ils sont, pour l'ordinaire, plus fructueux. Après tout, l'âme d'un pauvre est aussi chère à Jésus-Christ que celle d'un roi; et il importe peu de qui c'est qu'on remplisse le paradis. Parmi les marques que Jésus-Christ donne de sa mission celle-ci est une des principales; les pauvres sont évangélisés... J'ai résolu, soit dans les confessions, soit dans les prédications, d'aimer à servir les pauvres, et quand il sera à mon choix, de les préférer même aux riches; ceux-ci ne manqueront pas de gens qui les servent.(.44)

JE VEUX QUE TU ME SERVES D'INSTRUMENT

Méditant le baptême de Jésus, Claude La Colombière réalise qu'un homme appelé à convertir les autres a besoin de grandes vertus, surtout l'humilité et l'obéissance. Même lorsqu'on est en situation de responsabilité il vaut mieux sembler obéir...

N'être que l'instrument quand on est l'ouvrier, cela facilite l'exécution des choses et sert à l'humilité... Quelle illusion de penser servir Dieu et le prochain, ou plus ou autrement qu'il ne lui plaît! (R.30)

Le Seigneur se choisit des collaborateurs marqués par la faiblesse. Jésus disait à Marguerite-Marie qui s'inquiétait d'avoir été choisie comme messagère de son Coeur.: «Pauvre innocente que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit sur lesquels je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes?» La méditation du choix des apôtres contient la même leçon.

Jésus choisit pour apôtres des pauvres gens, des gens (illettrés) et, à en juger humainement, très peu propres pour son dessein. Non qu'il faille être d'une naissance obscure et sans lettres pour travailler au salut des âmes; mais pour faire entendre à tous ceux qui y sont appelés combien leurs talents naturels ou acquis sont peu nécessaires, et que cela n'est pas la cause du succès qu'ils peuvent avoir en leur emploi. (R.35)

Raison majeure de cette inadaptation de l'apôtre à sa mission: c'est une oeuvre divine dont il s'agit. Jésus est le seul Sauveur. Claude La Colombière est surtout un prédicateur et un

directeur de conscience... Imaginer que quelques paroles peuvent sauver une âme est une grande illusion.

Quand on connaît ce que c'est que sauver une âme et ce que nous sommes, on est bientôt persuadé qu'on n'y peut rien. Quelle folie de penser qu'avec quelques paroles que l'on dit en passant, on puisse faire ce qui a tant coûté à Jésus-Christ! Vous parlez, et une âme se convertit; c'est comme au jeu des marionnettes; le valet commande à la poupée de danser, et le maître la remue par le moyen d'un ressort. Le commandement n'y fait rien du tout. Éloigne-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur! Le beau sentiment, en une âme, en qui et par qui Dieu opère quelque chose d'extraordinaire! (R.51)

Cette attitude de défiance de soi-même et de confiance et l'action de la grâce est également nécessaire à une Supérieure de monastère comme à tous ceux qui exercent une responsabilité en Église.

Vous êtes bienheureuse en ce que Dieu vous a commise pour enflammer en vos Soeurs cet amour et le porter, s'il est possible, jusqu'à son comble. Pour cela j'ai remarqué, qu'outre un grand zèle, il est nécessaire d'avoir une humilité profonde et une défiance entière de soi-même; qu'il faut procéder sans empressement et attendre avec paix et confiance qu'il plaise à Dieu de faire dans ces âmes ce que sa grâce seule est capable d'y opérer et dont il doit avoir toute la gloire. (L.47)

L'humilité de l'apôtre se traduit dans la prière à laquelle il ne manque jamais de recourir. La stérilité de certaines entreprises apostoliques ne s'explique-t-elle pas par l'absence de prière?

La prédication est inutile sans la grâce; et la grâce ne s'obtient que par la prière... S'il y a peu de conversions parmi les

chrétiens, c'est qu'il y a peu de personnes qui prient, quoiqu'il y en ait beaucoup qui prêchent. Que ces prières sont agréables à Dieu! C'est comme quand on prie une mère de pardonner à son fils. (J.S.89)

Faire tout ce qui est humainement possible pour accomplir sa mission et attendre de Dieu le résultat qu'il voudra bien accorder, telle est l'attitude de l'apôtre. Une attitude qui dispense de bien des soucis inutiles lorsque des circonstances contrarient le travail humain.

Comme il faut que je me prépare à de nouveaux sermons, il m'est venu en l'esprit que je ferais peut-être mieux de prendre un peu moins de soins et de me contenter de préparer en gros ce que j'ai à dire, sans vouloir tout écrire dans la dernière exactitude. Je m'en porterai mieux, j'en aurai plus de temps pour assister les âmes dont Dieu me voudra confier la conduite, et peut-être que Notre Seigneur donnera plus de bénédictions à des discours où l'éloquence humaine aura moins de part. (L.46)

Avec une pointe d'humour Claude La Colombière se «console» de ne pouvoir donner plus de temps à la préparation de ses homélies.

Pour ma santé, que vous avez l'air de me recommander si souvent, elle n'est pas assurément bonne. Cependant voici le Carême, et, si cela continue, je crains que mes auditeurs ne soient assez mal prêchés. Peut-être aussi le seront-ils mieux, parce que j'y mettrai moins du mien. (L.32)

LE SERVICE DE L'INUTILITÉ.

Les desseins de Dieu sont souvent surprenants. Quand l'apôtre est bien formé pour son ministère on trouverait normal qu'il soit employé à temps complet. Or c'est souvent pour lui le moment de l'épreuve, de la maladie. Entre la profession religieuse de Claude La Colombière le 2 février 1675 et sa mort le 15 février 1682, sept années seulement, et plus de la moitié en l'état de maladie.

Une page remarquable de son journal spirituel, où il médite la vie de saint François-Xavier, se révèle prophétique quand on songe à son emprisonnement à Londres.

Je me suis senti porté à travailler à faire connaître et aimer Dieu en toutes les rencontres et par tous les moyens possibles à ma faiblesse soutenue de la grâce de Dieu... Tout d'un coup il s'est fait un grand jour dans mon esprit; il me semblait me voir couvert de fers et de chaînes, et traîné dans une prison, accusé, condamné, parce que j'avais prêché Jésus Crucifié et déshonoré par les pécheurs. J'ai, en même temps, conçu un grand désir du salut des misérables qui sont dans l'erreur; il me semblait que je donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour tirer une seule âme de l'enfer! A quel bonheur pour moi si je pouvais, à l'heure de ma mort, dire à Jésus-Christ: Vous avez versé votre sang pour le salut des pécheurs, et j'ai empêché que tel ou tel ne se le rendisse inutile. (J.S.97)

Avant son emprisonnement Claude La Colombière avait déjà éprouvé les premiers symptômes de la phthisie qui allait abrégé ses jours. A un moment où il est question de le rapatrier, les médecins l'estimant intransportable, il confie à la Mère de Saumaise:

Maintenant je ne sais ce que notre Seigneur me prépare, si je dois vivre ou mourir, rester ici ou m'en retourner, prêcher ou demeurer sans rien faire. Je ne puis ni écrire, ni parler, ni presque prier. Je vois une grande moisson. Je n'ai jamais eu tant de désir de travailler et je ne puis rien faire. La volonté de Dieu soit faite, je ne mérite pas de la servir. (L.41)

Peu après, dans une autre lettre, le Père fait état d'une consigne du ciel transmise par Marguerite-Marie.

Elle m'a ordonné, de la part de son cher Maître, de ne plus songer au passé, de ne faire aucun projet pour l'avenir ni pour le présent, de prendre soin d'un malade que Dieu a confié à mes soins pour me donner lieu d'exercer la charité et la patience, ajoutant que le malade est moi-même. (L.46)

Voilà bien le suprême sacrifice: le prédicateur ne peut plus parler. Au lieu de se révolter, il va jusqu'à l'offrande sans réserve: acceptant de ne plus rien faire, il entre généreusement dans le service de l'inutilité. Seuls les amis au Seigneur sont capables d'apprécier.

Je trouve partout une grande moisson, que j'ai toutes les peines du monde à me retenir; néanmoins on m'ordonne le silence et je suis résolu de l'observer, selon votre conseil. Si la Providence me rappelle au pays des croix, je suis tout disposé à partir; mais Notre Seigneur m'enseigne, depuis quelques jours, à lui faire un sacrifice encore plus grand, qui est d'être résolu à ne rien faire du tout, si c'est sa volonté, à mourir, au premier jour, et éteindre, par la mort, le zèle et les grands désirs que j'ai de travailler à la sanctification des âmes, ou bien de traîner en silence une vie infirme et languissante, n'étant plus qu'une charge inutile dans toutes les maisons où je me trouverai. (L.43)

LES ÉMERVEILLEMENTS DE L'APÔTRE

La joie et l'émerveillement de l'apôtre sont tournés vers le Seigneur qui est la source de toute bénédiction. Comme Paul et Barnabé se plaisaient à raconter les merveilles que Dieu accomplissait par leur prédication, Claude La Colombière renvoie au Seigneur tout le mérite de ses labeurs et se réjouit de la joie de Dieu.

Notre Dieu, par sa bonté, donne des bénédictions incroyables aux discours les plus médiocres. (L.33)

Que j'ai de joie, quand je pense que Dieu est aimé d'un bout du monde à l'autre et que partout il a de véritables serviteurs et des servantes fidèles! (L.33)

Une tentation fréquente dans l'apostolat consiste à regarder le travail des autres, à comparer, évaluer et même... décrier! Quel beau détachement que celui qui incite à se réjouir des succès des autres!

Honorer tous ceux qui travaillent au salut des âmes, faire valoir leur ministère autant qu'il me sera possible, entretenir avec eux une grande union, me réjouir de leurs succès. Une conduite opposée à celle-ci est la conduite la plus ridicule, la plus imparfaite, la plus vaine, la plus éloignée de l'esprit de Dieu que puisse garder un homme qui s'emploie au salut des âmes.(R.11)

L'oeuvre de Dieu, c'est le renouvellement des coeurs. Parmi les consolations inhérentes à son ministère, le confesseur est bien placé pour s'émerveiller de l'action de la grâce divine. Si

l'Angleterre est le «pays des croix», c'est aussi en ce pays que le Père est témoin de plusieurs conversions admirables qu'il relate avec discrétion, mais aussi avec joie...

Je ne laisserai pas de continuer avec confiance, malgré mes justes craintes et les petites fatigues qui sont attachées à mon ministère, car il y a plus de croix, et intérieures, et extérieures, qu'il ne paraît. Du moment que l'on se sent touché de Dieu pour travailler à la sanctification d'une âme, jusqu'à ce qu'on l'ait mise en un certain état de consistance, il y a bien des peines à essuyer. Il est vrai qu'il y a aussi de grandes douceurs, surtout à observer les voies de la grâce, ses opérations, ses progrès dans les coeurs, les bontés de Dieu, sa patience, sa tendresse, sa prudence admirable, son pouvoir et cent autres choses qui éclairent l'âme de ceux qui y font réflexion, et qui la combrent de joie. (L.35)

L'EUCCHARISTIE SACREMENT D'AMOUR

L'approche du sacrement de l'Eucharistie, dans les écrits de Claude La Colombière, est marquée par les questions théologiques et pastorales de son temps. Les Protestants nient la présence réelle du Sauveur dans ce sacrement. Les Jansénistes écartent les fidèles de la communion sous prétexte d'indignité. Les mauvais chrétiens n'ont pas le courage de renoncer à leurs péchés qui les empêchent de communier, ou ils se scandalisent de ne pas constater plus de progrès dans leur vie. Le souci constant du Père La Colombière est de faire apprécier ce don inestimable, de la rendre accessible au plus grand nombre et de préparer les coeurs à en retirer tous ses fruits de sanctification.

UN DON VRAIMENT SURPRENANT

Avant la venue du Sauveur le Seigneur se faisait appeler le Dieu vengeur, le Dieu fort, le Dieu des armées et exigeait un culte marqué par un profond respect.

Si on avait dit aux Israélites que Dieu s'abaîsserait jusque sur nos autels, que son amour le porterait à se donner tout entier, à sa faire notre pain de tous les jours; qu'il descendrait entre les mains de tous les prêtres, qu'il se laisserait manier, porter, renfermer, exposer aux yeux et aux outrages, manger enfin et renfermer dans nos estomacs autant de fois qu'il nous plairait, l'auraient-ils pu croire? (12e instruction chrétienne, sur la fréquente communion).

Pourtant c'est bien vrai: Dieu s'est fait homme; il a offert sa vie en un sacrifice qu'il veut perpétuer jusqu'à la fin des temps.

Jésus-Christ vit sur nos autels, puisqu'il y est lui-même le prêtre du sacrifice qui est offert; et il y meurt puisqu'il y est aussi la victime du sacrifice. (S.20)

Quand vous êtes à la messe, il se fait pour vous ce qui se fit sur le calvaire pour ceux qui étaient présents, si vous voulez en profiter. (R.C.13)

Ce sacrifice entraîne la présence réelle du Sauveur dans le saint Sacrement, source de consolation et ami toujours accueillant.

Il est au milieu de nous au saint Sacrement. Quelle consolation d'être dans une maison où Jésus-Christ habite! Mais ne dirait-on point que nous ignorons notre bonheur? Le visitons-nous souvent? Allons-nous à lui dans nos besoins? Le consultons-

nous dans nos desseins? Lui portons-nous nos petits chagrins, au lieu de prendre conseil de nos amis, de nous plaindre, de murmurer?...

(J.S.107)

LE SACREMENT DE L'AMOUR DE DIEU

«L'amour est une passion qui nous fait vivre dans un autre et pour un autre: dans un autre, par le désir ardent et continuel qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion; pour un autre, par le zèle avec lequel on s'emploie sans cesse, on se sacrifie même pour cet objet.» Ainsi parle Claude La Colombière dans son 20e sermon «pour le jour du Corps du Dieu». Il explique que l'Eucharistie est un mystère d'amour puisque Jésus-Christ y témoigne un extrême désir de s'unir à nous et qu'il se donne à nous avec un parfait dévouement et désintéressement. «Son amour le fait comme sortir de lui-même pour ne vivre plus que dans nous; son amour fait qu'il s'oublie lui-même, en quelque sorte, pour ne plus vivre que pour nous.» Plus que toutes les autres questions que l'on peut se poser à propos de ce Sacrement, c'est cet amour qui reste mystère.

Comment ce qui est pain devient-il chair sans cesser de paraître pain? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même temps en plusieurs lieux? Comment peut-il être renfermé dans un espace presque indivisible? A tout cela je n'ai qu'à répondre que Dieu peut tout. Mais si on me demande comme il se peut faire que Dieu aime une créature aussi faible, aussi imparfaite, aussi misérable que l'homme, et qu'il l'aime avec passion, avec transport, qu'il ait pour cet homme des empressements qu'un homme même n'aurait pas pour un autre homme, je confesse que je n'ai nulle réponse et que c'est une vérité qui me dépasse.

(S.20)

Claude La Colombière essaie de traduire l'ardent désir de Jésus de se donner à nous. Il évoque la longue attente du Messie et l'invitation pressante de la parabole des invités à la noce.

Il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde... maintenant il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il, à prendre part au festin que je leur ai préparé. C'est que l'amour est extrêmement impatient. Les autres mouvements de l'âme sont plus doux; ils ne nous ôtent point la liberté. Mais celui-ci est ennemi des délais; il ne sait ce que c'est que de s'arrêter. Il n'est rien d'impossible, rien de difficile, lorsqu'il s'agit de se rapprocher de l'objet de son amour, dans lequel on vit beaucoup plus que dans soi-même. (S.20)

Le sermon s'achève en une prière où l'on remarque l'expression «vous consumer entièrement». Rapprochement inévitable avec le message de la «grande apparition» de juin 1675 où Jésus dit à Marguerite-Marie: «Voilà ce Coeur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour.»

Il n'y a que vous, aimable Sauveur, qui ayez pu porter l'amour jusqu'à cet excès, afin de vous consumer entièrement pour vos créature! Vous avez voulu être tout à nous, vous avez voulu nous être toutes choses, notre Dieu, notre roi, notre Maître, notre frère, notre trésor, notre caution, notre victime; enfin notre pain, notre breuvage, pour nous bien persuader que vous étiez notre amant.

O Jésus, le plus parfait et le plus passionné de tous les amants! O amour, amour excessif, amour ineffable, amour incompréhensible! Pardonnez-nous, mon adorable Rédempteur,

si nous hésitons quelquefois à croire le mystère de l'Eucharistie. Ce n'est point faute de soumission que nous avons peine à nous soumettre à cette croyance. Notre peu de foi est une suite comme nécessaire de votre excessive bonté! (S.20)

LE PRETRE, MINISTRE DE L'EUCCHARISTIE

Dans l'une des «réflexions chrétiennes» sur la messe (no 13), Claude La Colombière affirme la valeur primordiale du Saint Sacrifice: «Dieu est plus honoré par une seule messe, qu'il ne le saurait être par toutes les autres actions et des anges et des hommes, quelques ferventes et quelques héroïques qu'elles puissent être.» Valeur incomparable du parfait amour par lequel Jésus s'offre à son Père, alors que nos actes religieux sont si souvent mélangés de mauvaises intentions.

Quand je prie, que je jeûne, que je fais l'aumône, je le fais avec défiance. Peut-être, dis-je en moi-même, que je déshonore Dieu davantage par mes mauvaises intentions... Mais quand je dis la messe ou que je l'entends, quand j'offre le sacrifice adorable en qualité de ministre ou de membre de l'Église, c'est alors, mon Dieu, que plein de confiance et de courage j'ose défier tout le ciel de faire quelque chose qui vous plaise davantage. (R.C.13)

La communion quotidienne du prêtre est source de confusion quand il songe à la grâce qui lui est faite et à la pauvre réponse qu'il lui donne.

Quoi! un prêtre qui fait descendre tous les jours Jésus-Christ sur nos autels, qui le touche, qui le distribue au peuple, qui communie lui-même tous les jours... après dix, vingt, trente ans de sacerdoce, après huit ou dix mille communions, tenir encore au monde par quelque lien, être encore moins pur que les anges,

n'être pas plus embrasé que les séraphins, n'être pas encore sanctifié et même déifié! (R.C.12)

Cependant la confiance l'emporte sur la confusion car Jésus est tout puissant et il veillera sur la sanctification de son prêtre.

Je n'ai jamais conçu une si grande confiance que je persévérerai dans le bien et dans le désir que j'ai d'être tout à Dieu, malgré les effroyables difficultés que j'imagine dans la suite de ma vie. Je dirai la messe tous les jours: voilà mon espérance, voilà mon unique ressource. Jésus-Christ pourra bien peu s'il ne peut me soutenir d'un jour à l'autre. Il ne manquera pas de me reprocher mon relâchement, dès que je commencerai à m'y abandonner; il me donnera tous les jours de nouveaux conseils, de nouvelles forces; il m'instruira, il me consolera, il m'encouragera et m'accordera ou m'obtiendra, par son sacrifice, toutes les grâces que je lui demanderai (R.13)

Quelques lignes bien touchantes: Claude les écrit au cours de sa grande retraite. L'Eucharistie est appel à la pureté et au détachement.

J'ai été beaucoup touché, soit en considérant les pensées que Jésus-Christ peut avoir de moi, lorsque je le tiens entre les mains, soit en considérant celles qu'il a pour moi, c'est-à-dire la disposition de son Coeur, ses désirs, ses desseins. Que de douceurs, que de grâces recevrait en ce Sacrement une âme bien pure et bien détachée!

L'EUCCHARISTIE, TRÉSOR DE GRÂCES

Dans ses messages à Marguerite-Marie, le Sauveur insiste volontiers sur les «trésors de grâces sanctifiantes et salutaires»

que son Coeur désire répandre. Il est vraisemblable que Claude La Colombière avait reçu confiance de ces messages et qu'en les entendant il songeait immédiatement à l'Eucharistie. Invitant les pécheurs à se mettre en état de recevoir la communion, il stigmatise les attachements au péché.

Le pécheur aime mieux se priver du bonheur de recevoir son Dieu dans sa poitrine et de participer aux trésors infinis dont il le comblerait en cette visite, que de quitter ses dérèglements, que de devenir ami de Dieu. (R.C.12)

Dans une autre réflexion sur la messe, la même image du trésor revient avec insistance.

Ah! plût à Dieu que nous connussions bien la valeur du trésor que nous avons entre les mains!... Quelle source de toutes sortes de biens ne trouveriez-vous point dans cet adorable sacrifice! Que de grâces, que de faveurs, que de richesses temporelles et spirituelles pour le corps, pour l'esprit, pour la vie, pour l'éternité! Mais il faut avouer la vérité: nous ne pensons pas même à nous servir de nos biens, nous ne daignons même mettre la main dans le trésor que Jésus-Christ nous a abandonné. (R.C.13)

Quel malheur que nous ayons au milieu de nous un trésor immense et inépuisable, et que faute de le connaître nous vivions dans l'indigence; que nous ayons en notre pouvoir un remède à toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non seulement la santé, mais l'immortalité même, et que cependant nous soyons accablés d'infirmités, que nous vivions d'une vie languissante, que nous mourions tous les jours de la plus funeste de toutes les morts! (R.C.13)

Claude La Colombière croit à l'efficacité du sacrement de l'Eucharistie. En célébrant la messe, il a coutume de songer «à tous ses amis et de porter son esprit partout où ils peuvent être» (Lettre 43 à la Mère de Saumaise). Il s'étonne qu'une demande présentée à Dieu par Jésus-Christ puisse demeurer sans réponse.

Quoi donc, un chrétien peut-il désirer quelque chose en vain? Avez-vous demandé ces choses à Dieu? Combien avez-vous offert de messes à Dieu pour l'obtenir? Me ferez-vous accroire qu'un Dieu présenté pour prix de ces grâces, n'est pas capable de les obtenir? Dieu vous les a refusées, à vous, cela peut être. Mais les avez-vous demandées par Jésus-Christ? Lui avez-vous offert pour prix de ces grâces le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu, la victime que vous avez entre les mains? Entendez-vous tous les jours la messe pour l'obtenir? (R.C.13)

LE SACREMENT DE LA RECONNAISSANCE

Jésus se plaignait à Marguerite-Marie de ne recevoir qu'ingratitude et méconnaissances. Dans le sermon pour le jour du Corps de Dieu, Claude La Colombière exprime la même tristesse.

Quelque incroyable que paraisse l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce sacrement, il y a quelque chose qui me surprend encore plus: c'est l'ingratitude dont nous payons un si grand amour. C'est une chose étonnante qu'un Dieu veuille bien aimer un homme; mais il est étrange qu'un homme ne puisse pas aimer Dieu, et que nul motif, nul bienfait, nul excès d'amour ne puisse nous inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. (S.21)

Qu'il semble donc difficile de témoigner au Seigneur notre gratitude! Ce ne sont pourtant pas les bienfaits de Dieu qui nous manquent...

Prenez garde que, faute de reconnaissance, vous ne tarissiez les bienfaits de Dieu à votre égard, et que vous ne les détourniez de dessus vous. Il est étrange que nous soyons environnés, chargés, accablés des faveurs du bon Dieu, que depuis le premier moment de notre vie jusqu'aujourd'hui il nous ait aimé, il nous ait conservé, il nous ait porté entre ses bras, et que nous ne l'en ayons jamais remercié comme il faut. (R.C.14)

La meilleure action de grâces c'est la messe. Claude La Colombière admire l'offrande de Marie et de Jésus au Temple; «Quelle offrande! et qu'elle se fait bien, et de la part de Jésus, et de la part de Marie! Quel honneur rendu à Dieu en cette rencontre! J'offre la même offrande à la messe; si je le faisais avec les mêmes sentiments, les mêmes désirs de plaire à Dieu! (Retraite,23). C'est donc dans l'Eucharistie que nous avons l'offrande parfaite, celle du Fils bien-aimé.

Jésus-Christ, voyant que nous n'avions rien par quoi nous puissions témoigner à Dieu notre gratitude, s'est donné lui-même à nous et se donne à nous tous les jours, afin que, recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puissions tous les jours en remercier Dieu dignement. (R.C.13)

Si l'offrande de Jésus à son Père accomplit notre devoir de reconnaissance, comment pourrions-nous dire notre merci à Jésus autrement que par les désirs de notre coeur?

Seigneur, voilà ce que j'ai reçu de vous. Mais voyez cette hostie, ce Corps divin, ce précieux sang, ce sacrifice adorable: voilà ce que je vous rends pour tant de bienfaits. Je ne puis douter qu'ils

ne soient très bien payés par un présent aussi magnifique. Mais que puis-je vous rendre, mon adorable Maître, vous qui m'avez donné de quoi reconnaître si libéralement les bienfaits de votre Père, de quoi expier tous mes péchés? (R.C.13)

LE PAIN DE CHAQUE JOUR

Bien des prétextes écartent les fidèles de la communion fréquente. Le plus commun est le sentiment de ne pas en être digne. Ce n'est pas une raison suffisante; il vaut mieux apporter de meilleures dispositions à la communion: «Il vaut mieux s'approcher souvent de la sainte table par amour que de s'en abstenir par humilité.» (S.23)

Lorsque je verrai qu'en communiant tous les huit jours, au lieu de me réformer, je ne laisserai pas de sentir la même faiblesse, la même pente au mal, la même indifférence pour le péché mortel, pour lors je croirai, non pas que je dois m'en abstenir, mais y apporter de meilleures dispositions. Pour lors, je croirai, ou du moins j'aurai sujet d'appréhender, que mes confessions manquent ou de sincérité ou de douleur, ou de résolution de m'amender. Vous êtes mauvais? Amendez-vous au plus tôt pour communier souvent. Vous êtes imparfait? Communiez souvent pour vous amender. (R.C.12)

Claude La Colombière rapporte l'avertissement de saint Paul sur la gravité de la communion indigne, mais il ne faut pas trop vite arguer de ce danger pour renoncer à la communion. Le signe même du pain eucharistique n'est-il pas invitation à la communion fréquente? Claude fait dire à Jésus:

Quoique vous ne soyez pas digne de me recevoir, toutefois il n'est pas indigne de moi d'être reçu en vous... Ôtez-moi donc

cette vaine crainte qui s'oppose à mes plus ardents désirs; puisque je vous invite de vous approcher, vous devez plutôt craindre de me déplaire, en me refusant, et de m'offenser par trop de respect. Ne craignez rien de celui qui vous aime avec tant de passion. (S.20)

Claude donne son propre témoignage: la communion fréquente a été pour lui source de progrès.

Je ne me suis tiré du désordre que par cette voie (la communion fréquente), après avoir inutilement tenté toutes les autres. Tandis que je n'ai fréquenté que rarement l'Eucharistie, j'ai été plongé dans de mauvaises habitudes, dans des imperfections qui me paraissaient insurmontables. J'ai déraciné ces habitudes envieillées en multipliant les communions... Toutes les fois que j'ai interrompu cette coutume, je me suis senti plus faible... Lorsque j'y suis revenu, j'ai senti la ferveur se rallumer dans mon coeur. (R.C.12)

COMMUNIER AVEC FOI ET AMOUR

S'il est bon de communier fréquemment, il est nécessaire de s'y bien préparer. Foi dans la préparation, amour dans l'action de grâces, tel est le résumé du sermon 21 sur la sainte Eucharistie. «L'Eucharistie est un sacrement de foi puisqu'elle renferme tous les mystères qui exercent davantage notre croyance; elle est un sacrement d'amour puisqu'elle renouvelle en notre faveur tout ce que Dieu a jamais fait de plus grand pour se faire aimer des hommes. C'est surtout l'amour que Jésus attend de celui qui va le recevoir.

Il vient à nous plein de bonté, plein d'amour et du plus ardent de tous les amours. N'allons pas à lui avec froideur et

indifférence, tâchons d'exciter en nous cette faim, ces désirs violents qui ont fait languir les âmes saintes. Il vient à nous chargé de grâces et de trésors pour nous enrichir; n'allons pas à lui les mains vides. (S.21)

L'intention la plus ordinaire, en communiant, doit être la même que Jésus-Christ a en venant en vous, qui est la plus pure et la plus excellente que l'on puisse avoir, de vous unir à la source et à l'objet même de l'amour, de vous fortifier dans le dessein de servir Dieu et dans la pratique de toutes les vertus, de vous purifier par l'union de votre âme au Corps de Celui qui est la pureté même. (L.136)

Claude La Colombière rapporte la prière d'une âme sainte qui désire ardemment la communion tout en se trouvant accablée de confusion à la vue de ses infidélités. Qui est cette âme sainte? Marguerite-Marie ou le Père lui-même?

Seigneur, je comprends ce que signifient ces ardents désirs; je ne doute point qu'ils ne me viennent de vous: vous voulez faire voir jusqu'où peut aller votre bonté excessive, en vous donnant à la plus indigne de toutes les créatures. Vous avez raison de souhaiter de venir en moi; rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de votre table par la considération de mes misères; car, plus je suis misérable, plus vous serez glorifié, et des anges, et des saints, pour m'avoir fait une si grande miséricorde. (S.22)

Pour stimuler l'ardeur du fidèle à s'approcher du sacrement de l'Eucharistie, Claude La Colombière évoque la mystérieuse transformation de celui qui s'unit à son Dieu.

L'espérance de devenir semblable à Dieu avait porté Adam à manger d'un fruit dont le Seigneur lui avait interdit l'usage:

Jésus-Christ promet à tous ceux qui le recevront à l'autel qu'ils seront élevés au même rang où le premier avait inutilement porté son ambition: comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même qui me mange vivra par moi. (S.20)

La divine Présence en l'âme donne un sens nouveau à la vie et Jésus ne demeure pas inactif dans le coeur qui l'accueille.

La présence de Jésus-Christ imprime à l'âme qui l'a reçu un respect intérieur qui modère, du moins pour un temps, la vaine joie et qui empêche qu'on se donne tout entier aux plaisirs accoutumés. D'ailleurs, on n'ignore pas que Jésus-Christ n'entre pas dans un coeur pour n'y rien faire, qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité, à se renoncer soi-même, s'il est possible, qu'il l'en sollicite, qu'il l'en presse à chaque visite qu'il lui rend. (S.20)

SEIGNEUR, DONNEZ-MOI VOTRE COEUR!

Notre coeur humain est bien incapable d'aimer comme il faut. Dans une prière qui ne manque pas d'audace, Claude La Colombière demande à Jésus son propre Coeur afin d'être embrasé du feu de Son Amour.

O mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre coeur, un coeur tendre, un coeur sensible, un coeur qui ne soit, ni de marbre, ni de bronze; il nous faut donner votre Coeur même. Venez, aimable Coeur de Jésus, venez vous placer au milieu de ma poitrine et allumez-y un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. Aimez Jésus en moi autant que vous m'avez aimé en lui; faites que je ne vive que

pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le ciel. (S.20)

LA MÈRE DE BONTÉ

La piété filiale de Claude La Colombière envers la Vierge Marie est discrète mais profonde. Si les retraites et le journal spirituel comportent peu d'allusions à la Mère de Dieu, on y trouve cependant les éléments d'une authentique dévotion mariale. Même si ce n'est pas souvent explicite, Claude contemple inlassablement le coeur Immaculé de Marie.

Au début de sa retraite de trente jours il jette un regard sur sa vie passée. Il ne s'inquiète pas tellement de ses désordres dans la confiance qu'il a que Dieu se glorifiera en les pardonnant. Ensuite il se jette comme un enfant dans les bras de la Sainte Vierge. Marie l'accueille, le présente à son Fils.

Ensuite, je me suis jeté entre les bras de la Sainte Vierge; elle m'a reçu, ce me semble, avec une facilité et une douceur admirable; ce qui m'a d'autant plus touché que je me sens coupable de l'avoir mal servie jusqu'ici. Mais je suis venu ici avec un grand dessein de ne rien oublier cette année pour concevoir un grand amour pour elle, et pour me tracer un plan de dévotion envers elle, que je tâcherai de garder toute ma vie. Je me sens fort consolé dans la pensée que j'aurai le loisir de travailler à cela et que j'y réussirai, avec l'aide de cette même Sainte Vierge. Notre-Dame m'ayant donc reçu avec cette facilité, elle m'a présenté, ce me semble, à son Fils, lequel, à sa considération, m'a envisagé et m'a ouvert son sein, comme si j'avais été le plus innocent de tous les hommes. (R.6)

Quelques jours plus tard Claude médite le mystère de Noël et demande avec ardeur le détachement dont Jésus donne l'exemple. En cette prière il a recours à l'intercession de saint Joseph, de la Sainte Vierge et de Jésus lui-même. Il ajoute:

Parmi mes dévotions à la Sainte Vierge, j'ai résolu de ne jamais rien demander à Dieu en aucune prière que je n'emploie l'intercession de Marie. (R.24)

Dans son journal spirituel Claude La Colombière nous livre une autre méditation du mystère de Noël: c'est la pureté de Marie qui retient son attention. Les apôtres qui doivent «enfanter Jésus-Christ dans les coeurs» doivent tendre à semblable pureté.

Marie a enfanté Jésus-Christ sans rien perdre de son intégrité; nulle tache, nulle souillure n'a terni la sainteté de cet enfantement. C'est ainsi que les personnes apostoliques doivent enfanter Jésus-Christ dans les coeurs. Il arrive quelquefois qu'on se souille en purifiant les autres. C'est une espèce de miracle que de voir un homme qui ne perd rien de son humilité, rien de sa sainteté dans les actions de zèle, qui n'y cherche que Dieu seul. (J.S.111)

Cette pureté de Marie était nécessaire pour l'incarnation du Verbe en elle. Claude s'interroge: la communion eucharistique nous fait recevoir en nous le même Jésus: comment préparons-nous notre âme à l'accueillir?

Pourquoi une si grande pureté dans Marie? Parce qu'elle devait loger le Fils de Dieu en ses entrailles. Si elle n'eût pas été plus pure que les anges, le Verbe n'aurait pu venir en elle avec bienséance. Il n'y serait pas venu avec plaisir; il n'y aurait pu apporter ces dons précieux dont il la remplit au moment qu'il fut conçu en elle. Nous recevons dans le saint Sacrement de

l'autel le même Jésus-Christ que Marie a porté neuf mois dans son sein. Quelle est notre pureté? Quel soin prenons-nous de préparer notre âme? Que d'ordures! Nous faisons des fautes la veille, le jour, dans l'action même. Il vient toutefois! Quelle bonté! Nous allons à lui! quelle témérité! (J.S.99)

Claude La Colombière exprime son ravissement à contempler le Coeur de Marie, sa pureté, son amour pour son divin Enfant.

Au jour de Noël j'ai considéré avec un goût très délicieux et une vue fort claire, l'excellence des actes que la Sainte Vierge pratiqua à la naissance de son Fils. J'ai admiré la pureté de ce coeur et de l'amour dont il brûle pour ce divin enfant: car rien de naturel n'en a gâté la sainteté, et néanmoins il a surpassé en ardeur et en tendresse tous les amours naturels de toutes les mères du monde. Il m'a semblé que je voyais les mouvements de ce coeur, et j'en étais ravi. (J.S.109)

Autre approche du Coeur de Marie, sa soumission entière à la volonté de Dieu et son calme qui apparaissent dans les trois jours où elle cherche Jésus, demeuré au Temple de Jérusalem. Quelle invitation à l'obéissance totale aux commandements et désirs du Seigneur!

«Pourquoi me cherchiez-vous?» En cette méditation j'ai été fort touché de la douleur que la Sainte Vierge ressentit durant les trois jours qu'elle fut privée de la présence de son fils, mais encore plus du calme de son coeur qui ne se troubla point en cette rencontre, qui s'exerçait en cherchant Jésus, en des actes de résignation la plus soumise et la plus héroïque qui fut jamais. «Je me dois aux affaires de mon Père...» Toute la terre dut-elle se moquer de moi, se plaindre, me blâmer, il faut faire tout ce que Dieu me commande, tout ce qu'il m'inspire pour sa plus grande gloire. (R.25)

C'est en la fête de l'Immaculée Conception que Claude La Colombière se sent pressé de s'abandonner, comme un enfant, entre les bras de Dieu, renonçant à tout autre appui humain. Sans doute cette démarche est-elle un cadeau de la Reine des apôtres.

Le jour de la Conception Immaculée de la Sainte Vierge, j'ai résolu de m'abandonner tellement à Dieu, qui est toujours en moi, et en qui je suis et je vis, que je ne me mette nullement en peine de ma conduite, non seulement extérieure, mais même intérieure, reposant doucement entre ses bras, sans craindre ni tentation, ni illusion, ni prospérité, ni adversité, ni mes mauvaises inclinations, ni mes fautes mêmes, espérant qu'il conduira tout par sa bonté et sa sagesse infinie, de telle sorte que tout réussira à sa gloire; de ne vouloir ni être aimé, ni être soutenu de personne, voulant avoir en lui et mon père, et ma mère, et mes frères, et mes amis, et tout ce qui pourrait avoir pour moi quelque sentiment de tendresse. Il me semble qu'on est bien à son aise en un asile si sûr et si doux, et que je n'y dois craindre ni les hommes, ni les démons, ni moi-même, ni la vie, ni la mort. Pourvu que Dieu m'y souffre, je suis trop heureux. (J.S.98)

QUOI DE PLUS AGREABLE QUE DE PARLER D'ELLE?

Les sermons qui nous ont été conservés de Claude La Colombière représentent les deux tiers de ses écrits. Sur 79 prédications 11 sont consacrées à des fêtes de la Vierge Marie. Le genre littéraire est bien différent de celui des retraites. L'orateur se monte soucieux de s'adapter à son auditoire et de la convaincre en s'appuyant sur l'enseignement de l'Église et des théologiens. Cependant, ici ou là, Claude laisse échapper une confidence,

jaillir une prière. Ainsi dans un sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge il confie à ses auditeurs.

Quoi de plus agréable que de parler de Celle qui nous est toutes choses et à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses, qui nous aime tous et que nous aimons aussi tous, sans doute, comme nous y sommes obligés par tant de raisons! De plus, s'il est vrai qu'un prédicateur ne doit avoir rien tant à coeur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner de meilleures et plus sincères marques de mon zèle pour votre éternité bienheureuse que de vous inspirer de tendres et respectueux sentiments pour la toute puissante et toute aimable Mère de Dieu, puisque rien n'est plus capable de vous rendre aussi heureux et aussi saints que je vous souhaite que l'amour que vous aurez pour elle jusqu'à la mort? (S.33)

En méditant l'Immaculée Conception on est ébloui par la sainteté, la prière et la charité de la Sainte Vierge. En elle la grâce ne rencontre nul obstacle.

Que vous êtes heureuse, incomparable Marie, vous qui avez écrasé la tête de ce serpent infernal, vous qui êtes affranchie de toutes ces misères, par votre Conception Immaculée, qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec un esprit éclairé, une volonté droite, un courage mâle et des passions aussi souples, aussi raisonnables que la raison même! Mon Dieu! La belle vie que vous allez faire avec de si grands avantages! Qu'elle sera tranquille! Qu'elle sera pure! Qu'elle sera semblable à celle des anges et des esprits bienheureux! (S.26)

Marie a répondu à la grâce de l'Immaculée Conception en se livrant totalement à l'amour du Seigneur. Nous lui demandons

de demeurer dans les «bonnes grâces» de Jésus-Christ et de «commencer à l'aimer».

Vierge Immaculée, Vierge Sainte, nous croyons fermement, et nous publions avec plaisir, que Dieu vous a possédée dès le commencement; nous croyons qu'il prit possession de votre âme par une grâce surabondante et que, sur l'heure, vous le confirmâtes dans cette possession par une très ardente charité; nous croyons que non seulement votre Conception, mais encore toute votre vie, a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dès le premier moment, que vous l'avez aimé sans nulle interruption, jusqu'au dernier moment. Faites en sorte, Vierge Sainte, par cette confiance que nous avons tous en votre bonté, que nous rentrions au plus tôt dans les bonnes grâces de votre Fils, pour ne les perdre jamais plus; que nous commencions dès aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort et au-delà même de la mort, dans l'éternité. (S.27)

La fête de la Purification, le 2 février, rappelle à Claude La Colombière sa naissance (1641) et sa profession solennelle (1675). C'est sans doute pour cela que l'offrande intérieure du coeur de Marie lui apparaît comme l'adoration en esprit et vérité annoncé par Jésus à la Samaritaine.

Marie entre dans le Temple et le Seigneur du Temple sera honoré comme il le souhaite. elle y va adorer, en esprit et en vérité, Celui qui n'est qu'esprit et qui est la vérité même. Tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice; c'est dans le fond de son âme qu'il s'accomplit; c'est dans son propre coeur que la victime doit être immolée, et la victime n'est autre que ce même coeur. Mon Dieu, que ne sommes-nous assez clairvoyants pour pénétrer dans ce coeur et pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même! (S.28)

Marguerite-Marie écrivait que dès les premiers instants que le Coeur de Jésus fut formé, la croix y fut plantée. Claude La Colombière en méditant le mystère de l'Annonciation affirme que Dieu donna à ce moment à Marie la pleine connaissance de toutes les souffrances qu'elle aurait à supporter. La Sainte Vierge aussi accueille la croix...

Marie veut bien être mère... pour obéir et pour plaire à Dieu qui souhaite qu'elle embrasse cette rude croix et qu'elle la porte avec amour. Quelle résolution, quel courage de souffrir pour être cette triste mère! Vous aurez le plus aimable de tous les fils, Vierge sainte; mais ce sera tant pis pour vous; plus il sera aimable et plus vous serez à plaindre. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa compagnie, puisque vous ne le verrez jamais que sa croix, que toute la honte et toute la cruauté de sa Passion ne se présente en même temps à votre esprit? comment ne frémissiez-vous point à cette seule pensée? Comment ne priez-vous point le Seigneur de lui choisir une autre mère et de vous laisser jouir en paix des douceurs de votre retraite? (S.30)

Pour la fête de l'Assomption la liturgie faisait lire jadis l'évangile de Marthe et Marie. «Marie a choisi la meilleure part», librement et son choix s'est porté sur une vie humble et obscure. Le Seigneur se plaît à élever les humbles.

Elle a été humble et inconnue au monde, et c'est de son propre choix qu'elle l'a été. Pouvant se produire et briller aux yeux des hommes avec toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichie, elle a mieux aimé une vie cachée et obscure; elle a pris la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures; elle s'est d'autant plus abaissée que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, en cela on peut dire qu'elle a choisi la meilleure part, non seulement parce que c'est la plus solide et celle que Jésus-Christ lui-même s'est réservée; mais

encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur à venir, elle ne pouvait s'ouvrir un chemin plus sûr à la plus haute élévation. (S.32)

Le sermon 33 pour la fête de la Nativité de Marie se termine sur une exhortation en forme d'adieu. Claude La Colombière mettait fin à son année de prédication au collège de la Trinité de Lyon le 8 septembre 1674 avant de commencer son Troisième An. Nous ne pouvons être insensibles à l'insistance avec laquelle il engage ses auditeurs à avoir pour la Vierge Marie une solide dévotion. «Je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi si, en me séparant d'avec vous, j'étais assuré de laisser Marie en votre coeur!»

Je ne saurais me taire que je ne vous aie exhorté de tout mon coeur à vous attacher fortement et de bonne heure au service d'une si grande princesse. Vous voyez assez quel avantage ce sera d'être sous sa protection. Pour moi, je ne crois pas pouvoir vous donner, en vous quittant, de conseil plus salutaire. Il est certain que vous ne pouvez obtenir nulle grâce que par sa faveur et que, par sa faveur, il n'est point de grâce que vous ne puissiez obtenir. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-Puissant, quand son Fils ne lui aurait pas remis tous ses trésors entre les mains, il est tout visible que les seuls mérites de sa vie rendraient son intercession toute-puissante et qu'un seul mot de sa bouche serait plus efficace auprès de Dieu que si tous les saints du paradis s'unissaient pour le prier. Je ne doute point que ce ne soit comme une vérité de foi, qu'avoir pour Marie un amour et un respect particulier, c'est avoir une marque de notre prédestination et comme un gage de notre bonheur. En effet, étant bonne, comme elle est, envers tout le monde, étant sans cesse aux pieds de Jésus pour demander la grâce des plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui

l'honorent? Il ne faut bien souvent qu'une petite prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'un pèlerinage pour obtenir des miracles par son crédit. Je vous laisse à penser ce qu'elle fera pour une dévotion solide, pour un amour tendre et constant, pour des services réglés et continuels! On a remarqué que tous les saints ont été ses serviteurs, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont été saints...

Aimez-la donc, la toute aimable Mère de notre Dieu, et aimez-la tendrement et constamment. Ayez recours à elle en tous vos besoins et surtout en vos nécessités spirituelles. Recommandez-lui vos enfants et toutes les personnes qui vous sont chères: honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle; lisez souvent les livres qui traitent de ses grandeurs, imposez-vous quelques exercices de piété pour l'honorer, que vous n'omettiez jamais; enfin, priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentiments que ses plus célèbres dévots ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin que, aidés de sa faveur, vous méritiez la gloire que je vous souhaite. (S.33)

FIN

